

Les voûtes sombres de la chapelle des franciscains retentissaient ce soir là des accents habituels du Pater noster.

Groupés autour de la statue du christ, les frères de Saint François, mains ouvertes et regards tendus vers le ciel confiaient à leur voix le message de leur cœur.

C'est dans cette ambiance faite de recueillement et de beauté céleste que se produisit un fait inhabituel.

D'abord, personne ne voulut l'entendre puis, peu à peu la lente litanie se fit moins pure, les regards moins assurés : aucun doute, quelqu'un se trouvait là, dans l'obscurité du porche, qui grattait et cognait faiblement à la vieille porte de chêne.

Oh ! Ce n'était pas une menace mais cela ressemblait bien plutôt à un appel.

Bientôt, un gémissement léger se mêla à ce bruit lancinant et mêla un peu d'angoisse à la curiosité qui gagnait tous les esprits au rythme de la tentation.

Le psaume à peine terminé, les frères se dirigèrent vers le fond de l'église et commencèrent à parlementer.

Il était contraire à la règle monastique de faire pénétrer qui que ce soit dans la clôture. Pourtant en ce soir bien froid, il semblait impossible de laisser dehors, dans le froid et sous une pluie battante, une créature de Dieu.

Les larmes aux yeux, frère Jean Baptiste évoquait la détresse des malheureux qui imploraient leur aide; les mains crispées, frère Pierre Marcel de la Croix imaginait les plaies douloureuses d'un blessé.

C'est alors que le père prieur écarta ses frères d'un geste décidé et ouvrit la porte.

D'abord, on ne vit rien, sinon les arbres de la cour qui se tordaient dans le vent.

Au bout d'un moment, les yeux s'habituerent à l'obscurité et distinguèrent sur le seuil de la chapelle un corps recroqueillé dont les vêtements étaient collés de boue.

Le corps bougea, entra dans la chapelle avec les pires difficultés, se releva et tourna ses yeux vers les franciscains médusés.

On les regarda pétrifié dix bonnes secondes puis on s'allongea sur un banc de la chapelle sans un mot, fourbu, reconnaissant et malade.

C'est ainsi que Paul entra dans la vie de ces hommes.

On comprit bien vite que Paul n'était pas un homme comme les autres.

On le nourrit et le soigna avec beaucoup de sollicitude mais il ne parlait pas et resta ainsi, muet, pendant plus d'une semaine, muré dans une peine foudroyante.

On s'habitua à sa présence...et à son mutisme.

Pas un frère, ni le père supérieur d'ailleurs ne lui posait de questions même si chacun en ressentait une forte envie mais il fallait pour tous respecter la règle divine de l'asile et c'est avec inquiétude qu'au bout de quelques jours on ne le revit plus traîner sa peine et ses silences sur les dalles du cloître...

On le chercha un temps du jardin à l'atelier, de la cuisine au grand parloir où il restait parfois assis des heures, à même le sol au dessus de la croix du fils.

Certains frères venaient écouter à la porte de sa chambre dans l'espoir d'y entendre un souffle, le poids d'une respiration, un bruit rassurant du quotidien.

On lui proposait régulièrement à manger, à boire mais la porte restait presque toujours close. Les frères se relayait à sa porte. D'aucuns entreprenaient une longue tentative de dialogue psychologique quand d'autres restaient de longues heures, assis sur une petite chaise de bois blanc, priant pour le salut de l'âme.

Rien n'y fit et l'on passait plus de temps à chercher d'improbables solutions et d'inévitables certitudes qu'à faire sortir l'invité.

Il ne répondait pas depuis deux jours aux invitations à manger dans la grande salle commune. Les visages devinrent moroses, les croix moins angéliques, les prières moins ferventes...

La période de Noël débutait, et au dehors, sur la petite Place Canclaux, des enfants emmitouflés de cache-cols épais et de moufles adorables souriaient à leurs parents du haut d'un toboggan orange.

Sous l'aubette du bus n°22, des rendez-vous secrets entre les élèves des lycées du centre-ville nouaient des aventures dont certaines resteraient peut être dans l'histoire.

Mais au sein du cloître, l'ambiance était toute autre.

Les frères préparèrent la grande crèche avec moins de gaité. Le frère cuisinier, si jovial pourtant, et parfois même grivois lorsqu'il avait un peu trop arrosé les repas de fête, traversait les allées du parc d'un air las qu'on ne lui connaissait pas.

Ce n'est qu'au bout du troisième jour qu'on vit réapparaître Paul, le visage marqué, l'air absent.

Il traversa le cloître, gravit lentement les hautes marches de pierre qui menait au premier étage de la monacale bâtisse et se présenta devant le bureau du père supérieur. Il frappa deux coups lourds et pénétra dans la grande pièce sans luxe.

L'homme d'église savait que ce n'était pas à lui d'entamer le dialogue, qu'il ne devait pas même tenter de lancer les premiers mots banals de bienvenue ou de bonne santé.

Devant lui, Paul avait gardé cet air d'ailleurs et semblait analyser le lieu comme pour s'y placer, se caler dans un espace suffisamment large pour y faire traverser ses flèches verbales, ses expériences abyssales, ses larmes de sel.

La couleur des ecchymoses

C'était une déchéance comme une autre. L'histoire d'une fleur soumise aux caprices d'une rosée vengeresse qui après la nuit triomphale fait trembler les pétales sans ternir les épines. Il était de ces nuits comme des lames tranchantes.

C'était la fin d'un rêve, le plus beau, celui qu'on vit les yeux ouverts, le cœur et l'esprit pris dans une folle tourmente, une tempête qui n'a de cesse de faire tournoyer les sourires, les évidences heureuses et les fins d'adolescence dans une giration colorée et folle..

Il se sentait comme les animaux de la bible.

Rentrer dans l'arche n'avait-il en effet été pour eux fermer la lourde porte de leur passé et de leurs affections?

Dans les pages premières du livre sacré, les animaux rentrent toujours la tête basse dans la coque de bois de leur dernier voyage et l'on oublie toujours que dans leurs yeux coulent les larmes de la séparation avec dans les yeux la terre qui s'éloigne.

Tout semblait déjà écrit sur l'estran ridé de sa jeunesse.

Il l'avait tant aimé.

Mais il savait aussi que la fosse commune des souvenirs qu'il allait devoir ouvrir était empreinte du parfum âcre des orties fanées.

C'était elle qui lui avait fait découvrir l'amour, celui de l'hymen déchiré et du premier sang sur les draps blancs de la maison des Deux-Sèvres.

C'était une maison cossue aux senteurs d'humus et de sous-bois, celle que le grand-père maternel, seule personne que Paul avait sincèrement aimé dans la caricaturale famille, appelait « La grange aux driguailles » en référence aux multiples outils et autres objets merveilleux et étranges d'un passé rural défunt.

Ces descendants avaient bien malhonnêtement tenté de pervertir l'âme de cette belle demeure en lui donnant le sobriquet ridicule de « la vieille dame » mais elle resterait à jamais pour lui cette « grange-musée » au jardin sauvage que le poète naturaliste faisait vivre, lui racontant son histoire en lui tenant le bras sous les regards réprobateurs d'un gendre sombre et torturé.

Il se souvenait encore du couloir obscur et du panneau de contreplaqué sur lequel les résultats glorieux des sportifs de l'UNSS s'affichaient sur des feuilles colorés grand format.

Cela faisait tant de temps, tant de mois et de secondes qu'il observait cette froide beauté sans failles apparentes et qu'il souffrait du contraste violent existant entre ce visage d'ange, fait de candeur et de rigueur mêlées, et la façon dont elle embrassait à pleine bouche un nombre incalculable de garçons dont Paul souffrait de se savoir au fond de lui à la fois si proche et pourtant si supérieur.

Il n'expliquait ce paradoxe que par l'obligatoire perversité de cette fille qui serait sienne, un jour... puis toutes les nuits.

Il avait tenté sa chance sans espoir, avait posé sa main sur son épaule puis sur sa joue et s'était brusquement retrouvé quelques jours plus tard, et tous les jours qui suivirent, à l'attendre, à 7h30 du matin, transi d'amour et de tendresse, à l'angle de l'Avenue Camus.

Ils allaient, main dans la main, perclus de confiance et de force vitale, prêts à affronter le monde hostile qui se mit d'ailleurs à les jalousser, à haïr leur bonheur simple et évident.

Longtemps, ils avaient irradié de leur bonheur insolent les rues d'une ville qui leur appartenait.

Nantes était l'écrin magnifique de leur amour qui transcendait tout.

Ils faisaient reculer chaque jour un peu plus les frontières des non-dits du regard et s'amusaient au fond des yeux à se faire mutuellement comprendre leurs désirs les plus étranges.

Ils avaient fait l'amour dans les bois, près des rivières et des torrents de montagnes, dans des hôtels miteux et dans des palaces, dans des canapés de cuir et sur les sols arides d'antiques déserts, maladroitement sans doute mais avec cette force et cette inconscience que Paul ne pourrait penser jamais retrouver.

Il avait oublié les alliances le jour de leur mariage.

Elle avait beaucoup ri.

C'était sans doute la première fois de sa vie.

Elle était devenue sa femme, normalement, banalement, mais le bonheur ne se marie jamais à la normalité. Il ne peut y avoir de bonheur sans folie, sans coup d'éclats, sans éclats de rire. Elle ne souriait que rarement...

Ils étaient beaux et heureux. Ils eurent une fille au son d'une chanson douce qu'il écoute toujours.

C'est aussi elle qui lui avait fait découvrir la violence, tant verbale que physique dont il était capable. Paul sut désormais qu'à trop idolâtrer la beauté, à oublier qu'il y a une vie après l'amour, on peut devenir fou, de doutes et de convulsions, de coups de sang tout aussi inconvenants qu'inutiles.

Il en avait honte. Il était lâche, lâche et fou.

Fou de se sentir incompris dans ce petit monde de province rurale où ils avaient été nommés tous les deux par le plus grand des hasards syndicaux.

Plus elle semblait se muer comme une reine dans cet univers d'enseignement facile, plus il se mit à haïr un petit peu plus chaque jour cette petite bourgeoisie traversée d'éclairs de veulerie et de bassesse.

Il se sentit seul, terriblement seul, et se mit à fumer, des cigarettes mentholées qui le protégeait pendant deux minutes du désarroi et permettait à ces mains d'arrêter de trembler.

Il ne vit rien venir et se mit à ne plus la supporter.

Tout simplement.

Ses silences prolongés, ses absences d'explications et de discussions salvatrices avaient souvent raison de lui, de sa patience et de son amour.

La pluie tomba de façon de plus en plus régulière. C'est souvent ce qui arrive dans la jeunesse. Cette misérable impression que l'on sait tout gérer comme des grands, les sentiments comme le quotidien.

Elle manqua de spontanéité. Elle souffrait d'une raideur de caractère maladive qu'illustrait la maigreur de son corps.

Elle se mit à prendre des poses devant l'objectif d'un photographe amateur qui la fit sourire en noir et blanc et qui décida aussi de la faire jouir dans ces nuits où la perversion prend le pas sur le plaisir.

Les images n'étaient pas très bonnes et le flou du tirage n'était pas très artistique.

Paul découvrit l'univers de la musique pour lequel il avait un sentiment étrange mêlé de dégoût et d'une indicible attirance.

Il eut ce mérite immense de côtoyer, de frôler, de sentir ces joueurs de notes, troubadours modernes sans autres messages bien souvent que leur propre fatuité.

L'odeur qui se dégageait d'eux n'était souvent autre que celle que l'on peut inhale lors de la découverte macabre des charniers honteux.

Certains d'entre eux s'installaient dans le confort prolétaire d'une lutte des classes révoltes et s'affublaient d'humiliants déguisements, désireux d'être classés, catalogués, répertoriés.

Qu'il devait être doux de s'enfermer dans l'enclos rassurant des familles musicales, des fausses amitiés et des révoltes d'un autre âge.

Il avait rencontré tant d'« alternatifs ».

Alternatifs à quoi et à qui ?

Combattants d'une société injuste, ils se présentaient comme les fers de lance virtuels de soi-disant combats qu'ils menaient à grands renforts de larsens et de cris primaux, parfois même de chansons à textes teintées d'un romantisme conformiste. Parfois leur notoriété fugace et conjoncturelle les rendaient odieux tant ils cherchaient à approcher le nirvana, à ressembler à de petits prix Nobel de la paix, étriqués et sans influences, si ce n'est parfois sur une jeunesse à l'acné immonde, à l'anarchisme de bazar, qui doute d'elle même et qui ne réfléchit plus.

Que leur chemise soit bleue, blanche, ou brune, ils étaient un peu les fascistes médiatiques de la société.

L'esprit d'indépendance de certains, la complexité d'esprit caractérielle des musiciens de jazz ou des classiques contemporains qu'il connaissait était révélatrice d'un orgueil sans mesure, doublé d'une attitude extérieure qui caractérise habituellement les simples d'esprits.

La candeur est touchante chez un enfant, la complexité du verbe banale, parfois jouissive, chez un philosophe. L'indolence excitante d'une femme nue émeut, la maigreur d'un cancéreux en stade terminal, une image d'Epinal.

Mais la réunion de tout cela dans une seule et même personne, que la mort, sans doute trop occupée à préparer un banquet, ne tente même pas d'approcher, rendait Paul hystérique.

Ils auraient tant rêvé que brûle en enfer, en première classe, aux premières loges, les jeunes fantômes rachitiques au mutisme inquiétant, les vieux ventripotents aux doigts crochus, les ermites électroniques aux éjaculations désordonnées...et c'est en cela qu'il avait tant de difficultés à fréquenter le Lieu unique, bijou fantaisie posé sur l'ancien doigt de la Loire, et qui faisait, à juste titre la fierté et l'image de la cité des Ducs.

Mais il n'y avait sans doute pas pire que les gens qui fréquentaient cet endroit.

Paul y aimait le restaurant et son grand buffet, magistral et rempli de bocaux mystérieux, de bouteilles aux noms magiques.

On y mangeait simple et cher, bon et bien au milieu de ce qui avait du être un quelconque entrepôt de l'ancienne usine des familles Lefèvre et Utile.

L'ambiance y était froide et grise, volontairement décalée, avec les petites bougies roses sur les tables et les énormes boyaux d'aluminium qui traversaient la salle de part en part...

Mais la salle de bar, attenante à celle du restaurant, ressemblait à une cour des miracles, constituée de personnages bas, noirs et blancs dans cet univers gris.

On venait y traîner ces Clarks et y disserter longuement langues orientales et psychanalyse, littérature et architecture; et même si l'objectif était le même que dans les cafés vulgaires – ne pas finir la nuit seul - on le faisait avec dédain et certitude d'avoir appartenu à une race improbable de gagnants.

On pouvait venir voir des ballets contemporains où des danseurs virtuels s'agitaient sur écran géant au rythme d'airs tribaux d'aborigènes australiens, admirer les joutes soniques d'ingénieurs informatiques danois, participer à la conférence d'un docteur congolais sur les rites préliminaires à l'accouchement dans les tribus du bas fleuve rouge.

L'Art n'était pour Paul que le déversoir de l'ennui collectif. Il ne voyait chez les artistes que des tristes sires aux vomis compulsifs plus ou moins répugnants.

Paul fut trop souvent absent de la maison aux briques rouges et aux volets blancs.
Il rencontra des enfants naïfs et beaux.

Il eut rapidement davantage besoin de ces gens qui l'écoutaient vraiment, qui le prenaient dans leurs bras et pleuraient avec lui quand il passait des heures à leur parler d'elle et de son tout petit monde.

Ils lui disaient tous de rentrer au plus vite, de parler avec elle.

Il tenta de le faire. Deux fois.

Il avait davantage besoin de ces fous rires jusque tard dans la nuit, de ces appartements sans téléphone et de ces repos faussement chastes où l'on s'allongeait à plusieurs sur des lits mal faits en écoutant des guitares aériennes et des voix fragiles.

Il ne se posa plus de questions, plus assez de ces questions qui sauvent les sourires et les couples, plus assez de ces petits gestes d'attention qui font sourire la femme dans le miroir de la salle de bain.

Imbécile heureux, il découvrit lentement comme elle était quelconque et fondamentalement dénuée d'intérêt.

Elle attendit son départ pour l'agrégation pour préparer sa nouvelle vie et ranger l'autre dans des boîtes en carton vertes et blanches.

Il l'appelait chaque soir pour lui raconter ses angoisses intellectuelles et pour entendre sa voix.

Elle disait qu'elle allait bien.

Elle riait avec lui.

En fait, elle était l'archétype même de l'antipathie.

Maintenant qu'il s'en était rendu compte, il devait simplement lutter pour oublier son corps et ses quelques petits matins de bonheur.

Elle
le
quitta
quelques
mois
plus
tard.

Nantes pleura et les sanglots de Paul vinrent se mêler aux courants d'une Loire furieuse et menaçante, tourbillonnante et malsaine.

Le fleuve l'appela de nombreuses fois. Paul refusa à chaque fois l'invitation, pleurant seul, près du CHU, sur les quais, en contrebas, les nuits, trop de nuits.

Paul vécu le ventre qui fait mal, piqué par les aiguillons du remords et des regrets définitivement trop tardifs.

Il ne riait plus, ou si rarement.

Il se souvenait seulement d'un grand éclat de rire qu'il avait eu, un jour, où son ami Henri, le médecin de famille, lui avait apporté une enveloppe blanche, neutre comme le jour.

Henri semblait grave et avait les yeux rouges.

Il dit qu'il était désolé, qu'il avait reçu cela à son cabinet, qu'il avait hésité avant de venir lui donner mais qu'il était sans doute mieux que Paul prenne acte de ce qui était écrit dans cette enveloppe.

La gravité et la tension de la situation intriguèrent Paul. A l'intérieur de l'écrin banal, une lettre tapée sur un ordinateur complice l'accusait de tous les maux et le jetait au rang des fleurs sauvages, celles que l'on trouve dans les fossés, de celles qui poussent dans l'urine des serpents.

L'anonymat de cette lettre et la virulence mal rédigée de la missive avait eu l'effet inverse que celle sans doute attendue par un auteur honteux qui, comme de bien entendu, n'eut jamais le courage de venir dire à Paul les vérités premières et le courroux sans doute justifié.

S'agissait-il d'une femme?

Peut être la meilleure amie de son ancienne épouse qui l'avait accueilli une nuit seulement entre ses bras et ses seins et qui le lendemain, prise d'un remords compréhensible s'en était tellement voulu qu'elle avait décidé de ne plus jamais le revoir?

Etais-ce un homme heureux d'observer une chute?

Peut-être encore un père jaloux?

En dehors de ces quelques moments de bien-être, Paul avait souffert, beaucoup plus qu'il ne l'aurait imaginé.

Il avait maigri. Mal maigri...d'une anorexie dévastatrice qui transforme chaque aliment en un monstrueux obstacle, un ennemi à contourner de manière absolue.

Il lui faudrait combler les profondes cavités autour de ces yeux. Il lui faudrait trouver des plantes magiques, des potions ludiques, des femmes iniques qui l'aideraient à pourfendre les ennemis de son cœur.

Une fois le torrent de larmes versées, les yeux trop secs tendaient le relais de la peine à des mains devenues folles, tremblotantes et nerveuses, sur lesquelles la peau supérieure du bout des doigts souffre rapidement de l'absence d'ongles consistants.

Après le temps de la douleur était venu le temps du questionnement, des tâtonnements, des sourires faux, des breloques d'espoir dans des histoires perdues d'avance.

La séduction devint alors thérapeutique, le sexe une cure, sans espoir de guérison. La jouissance était le placebo de son âme blessée. Chacune de ses relations l'apaisait pendant quelques minutes mais comme la drogue qu'on injecte pour oublier, la douleur revenait à chaque fois, encore plus présente, toujours plus vive.

Tels les hommes qui courrent les flots à la recherche de sirènes, Paul avait le regard acéré, frivole ou attentif aux robes qui passaient près de lui.

Il rêvait de passer ces mains dans des cheveux aux milles couleurs. Il respirait le parfum de leurs doigts, frôlait et suivait parfois les yeux de son supplice.

Des épaules nues le frôlant devenaient pour lui les autels privés de ces baisers et le corps de celles qu'il ne connut jamais rendait le monde beau et futile.

C'était le temps de la course de fond, des heures perverses et perdues, à la recherche d'une improbable médaille de plomb.

Les réveils de lendemains éthyliques sont lourds comme le sont les bras d'inconnues dont on se défaît avec peine.

Les rues de Nantes sont longues aux matins où l'on se réveille dans les mêmes vêtements que la veille. Les allées sont des rues quand les rues deviennent des boulevards de chagrin.

Tant de matins froids où Paul avait retrouvé sa vraie identité, après avoir menti le soir d'avant dans les yeux macabres d'une conquête éphémère.

Paul redécouvrait ces matins là le monde et la ville.

Les rues froides aux pavés luisants n'étaient pas encore parcourues comme des veines par le flot des pas humains, abreuvant tel un sang le corps trop vieux de sa cité morte.

Paul, la haine au ventre, y voyait au matin de vastes salons aux parquets craquants aux pas de vieux patineurs, il y voyait des enfants blonds, de jolies femmes austères, des parents, des prêtres, des dieux trop protecteurs.

Il avait vu une fois l'étoile du berger couvant de son éclat la statue d'un christ - mort.

Paul marchait jusqu'au Boulevard de l'Egalité et retrouvait dans les derniers mètres qui le menait à la maison la lucidité suffisante pour y affronter les silences et les regards si lourds de sens de sa famille maternelle mais aussi, et surtout, l'envie de se pencher sur le petit lit où dormait son enfant.

Parfois, quand il avait un peu bu, il lui semblait flotter au dessus des choses et il n'aimait pas, quand il regardait sa fille, voir un autre homme au dessus du lit-bateau.

Le père de son enfant lui ressemblait en effet comme un frère.

Mais ce qui pourrissait Paul de l'intérieur, c'était le temps des rêves.

De séducteur impénitent, Paul devenait meurtrier.

A peine sombrait-il dans son sommeil de quelques heures qu'il revêtait un bien étrange costume. Il devenait une sorte de dandy du crime, un gentleman voleur de vie. Il tuait, torturait avec perversité et arrogance, élégance et persévérence.

Combien de femmes Paul avait t-il tué dans son sommeil?

Combien de fois avait t-il tué sa propre femme, mère de son enfant, immonde et permanent objet alors encore de ses désirs les plus intimes et dont il ne savait désormais plus rien ?

Il fallait que Paul vive de nouveau. Il devait dépasser le stade de l'attitude pervertie du romantique qui s'observe dans la douleur et dans le mal. Il voyait comme une nécessité vitale l'affranchissement de son corps et de son esprit de la spirale du déshonneur progressif et de la quête du sale, de la substance maligne qui traîne dans les veines et qui tue.

Enfant déjà blessé par la mort de sa mère et bien peu convaincu à treize ans par le remariage de son père, Paul s'était déjà forgé, au fur et à mesure des années, la personnalité qui était la sienne, faite à la fois, et fort curieusement, de contradictions profondes qui lui faisait faire le mal, et de générosité absolue qu'il ne comprenait même pas lui-même, tant il s'était voulu le champion de la noirceur et du nihilisme.

Il lui avait fallu la prise de poids considérable et les moqueries répétées de ces camarades du lycée Jules Verne, les larmes de l'adolescent puceau et les quelques interventions nécessaires à l'éducation de ces frères pour lui donner une forme de maturité précoce, celle qui rend cynique, lucide, parfois idéaliste.

Il lui fallait retrouver un sourire, une vie de père fier, celle de l'homme de théâtre que son père aimait et dont ce dernier n'avait de cesse de vanter les mérites tout en exagérant toujours un peu.

« Paul a raison ». « Paul a toujours raison ».

C'est du moins ce que prétendait et aimait à dire son père, jamais lassé de couvrir son fils de mots tendres et de vérités paternelles.

Paul décida que Nantes serait comme la première pierre de sa reconstruction.

Reconquérir sa ville....sentir son cœur battre au même rythme que celui de sa chère et tendre terre de naissance?

Marcher, courir, respirer sa ville et se reconstruire, doucement, mais pour toujours, pour toujours et à jamais. Paul savait qu'il lui faudrait mener une guerre, de multiples et sanglants combats, mais il ferait cette guerre comme on fait de la confiserie: avec amour, patience et obstination.

Les premiers soirs de turpitude, ne pouvant se résoudre à transformer « ad vitam aeternam » son lit en un mouvoir aux draps froissés, Paul avait pris la décision de descendre aux enfers, de se laisser happer par le sentiment de la chute libre dans un puit sans fin.

Ce fut un soir trop chaud où les larmes ne coulaient plus depuis bien longtemps et où ces yeux brûlaient fort qu'il entreprit, telle une revanche sur Dieu lui-même, de prendre la mesure de ces capacités à jouir de l'éphémère, à subir les coups du sort et les humiliations.

Si Dieu était Mozart, il serait alors son Salieri.

Il avait d'abord posé sur la platine un vieux disque des Harvest Ministers, et d'une grâce indicible, la même que celle des fous, il avait posé lentement le casque sur ses oreilles et inspiré profondément. Il avait ensuite, pris d'un éclair de folie psychotique, élaboré, malade et fiévreux ce qui allait devenir sa liste du mal.

Il y avait apposé fébrilement les épreuves tant physiques que psychiques qu'il devrait accomplir pour tenter de toucher la main des gorgones infernales.

Egarer à coups forcés son esprit et son corps dans les vapeurs acides et âcres d'une luxure qui lui donnerait- en tout cas l'espérait-il – la honte et la maladie; pour en finir, seulement pour en finir...rien de plus.

Tel un enfant soigneux, il prit cependant soin de noter au crayon rouge les lieux de chasse sur lesquels il allait poser le pied et jouir du plaisir du mal. Il voulait ainsi tout remonter à contre courant, humer les saveurs précieuses de femmes lascives et courir en riant dans les plaines aux herbes tranchantes de la perversion.

Les lumières d'un vieux chandelier vacillèrent et son écriture, toute penchée par le vent de la précipitation, dansait et s'appuyait dangereusement sur les lignes.

Une coulée de cire rouge vint brûler le dessus de sa main. Il sourit.

Son plan était simple. Il n'était plus temps de se frotter au vent de honte qui balayait sa vie et son existence.

Il voulait vivre au delà des rêves qui le tuaient peu à peu.

Il consacrera l'intégralité de ses journées à sa fille, chérissant les plus petits détails de son évolution et de son amour grandissant.

Il raconta par bribes touchantes au père supérieur les journées grises et roses dans le parc de Procé, l'avalanche de photographies qu'il prenait convulsivement de sa fille pour marquer sur le papier glacé les moments volés et qu'il regardait ensuite en pleurant sur le vieux canapé du grenier, les après midi sur la plage du Pouldu et son amour neuf pour celle qu'il ne semblait pas connaître assez. Il aimait quand elle venait se pelotonner contre lui malgré les chaleurs du mois de juillet et la façon dont il inspirait profondément au fond de ses cheveux bouclés.

Mais désormais quand le jour réactionnaire irait se coucher à l'heure dite, il la coucherait sagement et la regarderait comme on contemple une oeuvre que l'on ne comprend pas.

Il descendrait ensuite dîner avec sa tante et ses grands parents, ses parents ou ses frères et ils évoqueraient, sans doute, les mauvais temps.

Les autres s'endormiraient tandis que Paul rejoindrait l'alcôve sacrée de la salle de bain pour y endosser sa tenue de nuit, celle d'un Peter Parker de l'ultra violence. Il lui fallait tout connaître, tout goûter, vivre à toute vitesse, rattraper le temps injuste du passé non vécu.

Vêtu de noir de la tête aux pieds, Paul se mit à arpenter les rues de sa ville.

La place Viarme dormait encore quand Paul la traversa. Il prit la rue des hauts pavés. Deux cent mètres plus tard, il stoppa net sa promenade. Il monta quelques marches en direction d'une cour intérieure. Une plaque d'email bleue aux lettres blanches, pourtant semblables à toutes les autres, le laissait toujours dans un état contemplatif et insinuait au plus profond de son être une mélancolie chaude et lancinante.

Il se trouvait « cour des songes » et comme souvent dans les lieux aux noms magiques, des hôtes sans le sou venaient y faire prendre l'air à leurs chiens et à leurs bouteilles de bière.

Il s'assit sur les marches en pierre de la cour. Les questionnements les plus intimes revinrent à toute allure dans son crâne.

Y avait-il pour Paul meilleure chose en ce monde que de rester ainsi, sans mots dire, à reconstruire dans son esprit le long film des derniers mois ?

Des mois et des jours

La voix synthétique du tramway annonce la « gare SNCF », banale, métallique, urbaine. Des gens descendant, fatigués, frustrés et indécis.

Les quartiers de gare se ressemblent tous, pris au piège de la banalité architecturale et de la vulgarité des néons de sex-shops aux portes dérobées.

Entre voyageurs pressés, familles recomposées, marginaux à la recherche d'amour et pervers de tous âges, l'ambiance y est confidentielle et anonyme.

Paul y déambulait souvent dans un état d'excitation particulier.

Quartier de tous les dangers, à la fois lieu de départs des trains et de situations glauques, le quartier du jardin des plantes ne pourrait être pour lui qu'une promenade de plus dans le long trajet qui le mènerait vers la vie renouvelée.

Paul avait longtemps ressemblé à ce quartier, fait de tumulte et de bruit, de départs et d'arrivées, manquées ou réussies, d'expériences inavouables et de plaisirs primitifs. Car, en effet, cette zone de la ville était primitive. On y respirait l'étreinte bestiale, la viande bon marché. Les femmes y jouaient des yeux charbon noir quand les hommes y flânaient en fausse décontraction, accélérant le pas à quelques mètres des boutiques des plaisirs artificiels et s'enfonçant derrière les lourdes tentures de velours lisse pour en ressortir le visage coloré et les mains dans les poches.

La rue de Richebourg, à l'abri des regards, est celle des hôtels bon marché où il suffisait de demander « un oreiller » pour se retrouver aux bouts de quelques affligeantes minutes dans les bras de dames sévères et silencieuses, usées par les plaisirs de la chair mêlée.

Elles ouvraient la porte de la chambre, évoquaient un sourire dans une mimique désagréable et s'asseyaient sur le lit au sommier synthétique en commençant à se déshabiller. Les questions étaient convenues, toutes faites, comme l'acte primaire qui suivait. Quelques balbutiements de bonheur venaient parfois alourdir l'ambiance de fin de coit et l'on savait qu'il fallait au matin, coupable et singulier, payer la chambre et le confort supplémentaire.

Paul avait ainsi passé quelques jours à l'hôtel, dans sa propre ville. Il voulait sentir la solitude de l'anonymat, être un voyageur de passage, oiseau de peine, sentir les odeurs de petits déjeuners impersonnels, descendre dans la salle à manger commune et saluer les passagers du vent, ceux qui vont par les chemins dans la solitude et l'ignorance. Ces hommes dont les enfants, jamais plus impatients, ne font que regarder sur la porte du placard de leur chambre l'image d'un père absent.

Les soirs qui avaient suivis, il s'était également rendu dans le quartier de la mairie, tout proche de la gare.

Il savait qu'il y éprouverait suffisamment de craintes pour en avoir peur.

C'était le sentiment premier qu'il voulait en effet redécouvrir.

Engoncé depuis plusieurs années dans un confort qui ronge les chairs et tue à petit feu, il lui fallait sentir au plus profond de lui le malaise et la gêne, l'envie de fuir et le froid.

Le square Leclerc, en face de la grande et majestueuse mairie de Nantes, était devenu au fur et à mesure des ans le dortoir des désespérés et des malheureux en transit.

Ils dormaient là, sur des bancs ou à même le sol; ils veillaient, hommes et femmes mêlés, jusqu'à des heures indues...mais aucun de leurs parents ne venait jamais les réprimander.

Ils jouaient sans fin, s'interpellant fort, riant de leurs gorges abîmées. Ils racontaient longuement leurs errances dans de grands éclats de rires et, si on y prêtait garde, on pouvait encore y entendre leurs voix d'enfants libres. Ils s'étaient détériorés les yeux à regarder de trop nombreuses lunes et avaient perdus leurs sens sous des cieux éclatés. Ils étaient comme des soldats âgés, narrant leurs campagnes de misère au bras de leurs compagnes d'infortune. Ils avaient arpenté sans le voir des millions de kilomètres de rues sans noms, de parcs sans

parfums et de boulevards sans miroirs publicitaires pour toujours se retrouver dans l'impasse des sentiments.

Ils avaient plus que d'autres vécus la vie, la vraie vie, une existence de roman. Ils connaissaient l'histoire au gré des stations de métro et avait leur géographie ancrée au fond des jambes.

Pour eux, et comme l'un de ces hommes l'avait dit à Paul, « la vie c'est du bleu qui devient de plus en plus noir ».

Paul s'assit sur le banc d'en face. Il était deux ou quatre heures du matin. Un chat roux, désireux de marquer crânement son territoire vint frotter sa peine à la jambe de Paul.

Le félin était borgne.

Derrière le mauvais œil du chat se cachaient sans doute des délires, se cachaient des délices, des instants froids sur ce banc d'une ville endormie.

L'esprit épuisé et déçu de Paul chercha en vain les lueurs d'une vie qu'il savait de plus en plus à la dérive.

Derrière le mauvais œil du chat disparaissait la silhouette d'une ombre adorée et qui, fatiguée de ces soupirs et de ces épaules, avait pris congé de Paul et s'était laissé portée dans la direction d'un vent absurde. La femme qu'il avait tant vénérée était absente et le souffle glacial de cette séparation, à peine nuancée par les alcools et les drogues de la nuit lui fit remonter le col et rire aux éclats. Paul savait qu'il lui fallait chercher à couvrir son cœur de la pluie acide de ce nouveau voyage et il riait tant que ces yeux ne purent laisser échapper une larme à la vue de ce félin cynique et ironique, spectateur vampire qui savait son échec et son désespoir.

Il y avait un si fort contraste entre eux et l'homme élégant qui riait seul dans la nuit qu'ils ne tardèrent pas à intégrer Paul à leur champ de vision et à l'apostropher.

Paul but une grande gorgée d'un vin sans nom et sans âge, rite obligé, passage initiatique à l'entrée dans ce monde inconnu.

Dans la meute se trouvait une femme sans âge d'origine étrangère, marocaine ou tunisienne peut-être. Elle souriait joliment à ce beau monsieur bien habillé qu'elle appela vite « mon prince ».

Paul usa de son talent d'adaptation pour s'exprimer de la façon la plus simple et la plus direct possible, gagnant par là même la confiance du groupe. Il n'y avait dans l'attitude de Paul ni malaise, ni inquiétude. Il n'avait pour ces gens ni sympathie, ni pitié, seulement une attente que d'aucuns auraient pu penser perverse. Il cherchait à s'imprégner de leurs mots, de leurs vérités et de leur animalité.

C'étaient des hommes et des femmes sans corps ni beautés mais pleins d'une culture vive et première. Celle des gens vrais.

Au bout de quelques minutes, il prétexta une envie forte de faire quelques pas, prit un air grisé et proposa à la femme sans âge de marcher avec lui. Elle se leva sous les quolibets grivois et prit immédiatement le bras de son prince. Pas un instant elle ne se transforma en princesse et sans dire un mot elle avança... mécaniquement, lourde et pataude. Ils marchèrent ainsi quelques mètres, formant un couple singulier dans la nuit noire. Ils croisèrent une voiture de police banalisée qui ne fit que les observer machinalement.

Les cafés avaient fermé depuis longtemps et ils ne rencontrèrent qu'un seul patron de bar qui finissait de ranger des chaises de plastique tressées vertes et blanches d'un air profondément las.

En face de l'église Sainte croix, elle lui demanda de l'embrasser et se rapprocha doucement de lui, les yeux dans le vague.

Au fond de son regard flottait de lourds et moutonneux nuages chargés de peine et prêts à exploser de leurs surplus d'eau de chagrin.

Elle tendit sa bouche sans grâce et pleine d'espoir.

Paul sentait son haleine chargée, éccœurant mélange de vin bon marché et de cigarettes trop brunes. Il détourna son visage tout en la plaquant contre lui. Il malaxa grossièrement deux fesses plates et molles et jouit silencieusement du frottement exercé contre le corps de cette femme. Elle ne s'en rendit sans doute pas compte, se contentant de petits rires fugaces et nerveux tandis qu'il la caressait.

Ils s'assirent sur les marches du lieu saint.

D'une voix redevenue claire, elle lui raconta, comme une enfant qu'elle avait du être, une histoire qu'elle aimait et qui, disait-elle, lui faisait penser à sa propre vie.

Sa maman d'adoption, une femme rude et avare en marques d'affection, lui racontait certains soirs, après avoir bu, pour lui faire peur... pour qu'elle dorme enfin.

« Tel un poisson mort qui roule et va buter sur les rares rochers de l'estran, une sirène s'échoua un jour sur une plage inconnue. Penchée sur le côté, sa hanche d'écaillle la faisait souffrir. Elle ne se souvenait plus de son accident. Apeurée, elle pleura lentement son amant du fond des mers. Il était si doux de s'enlacer dans les forêts aquatiques et de sentir son corps se mouvoir au gré des courants sous marins. Elle se souvenait maintenant de ses danses sans débuts ni fins mais qui faisait toujours trembler sa fragile poitrine nue. Elle se souvenait de ce visage aux contours lisses qui lentement venait effleurer son dos.

A peine la sirène avait elle glissé au gré des vagues qu'elle se sentit soulevé par deux mains fermes et froides. Un homme se tenait là, beau et jeune. Il proposa à la jeune fille de mourir rapidement ou de vivre en captivité dans le grand aquarium d'un palais doré.

Elle détourna les yeux et les ferma comme une réponse définitive et sans appel. Elle fut alors broyée par des mains meurtrières qui ternirent à jamais l'image du monde. Les deux mains fortes la déchirèrent, l'ouvrir... Elle hurla, cria mais qu'importe... car on ne l'aimait plus dans cet univers où le sang se buvait et où le cri était langage. Ces mains ne s'agitaient plus, ces grands yeux se remplirent de larmes et les ultimes images qu'elle vit défiler devant elle étaient troublées par le tremblement de cils qui battirent encore quelques secondes ».

La femme sans nom regarda Paul de son sourire vague puis s'allongea lentement de côté sur la pierre froide et s'endormit dans un souffle de mort.

Paul écouta silencieusement le battement de ces cils et sentit sa main aux caresses fragiles glisser le long de son bras. Il coulait dans ses veines un sang si pesant.

Haut, très haut dans le ciel, au delà des petits nuages de sucre et de cannelle du début du jour s'endormait l'amour. Il s'étendit près d'elle, la frôlant à peine, ne faisant que mêler ses yeux aux siens... Il prit une ultime respiration.

Quand elle se réveilla, il n'était déjà plus là.

Et puis, quelques semaines plus tard, il y eu cette femme au restaurant du soleil, un jour qu'il était dans la résidence secondaire de ces parents à La Baule. Cela faisait longtemps qu'il la connaissait et qu'elle jouait sur deux tableaux à la fois, feignant l'assurance de la femme rangée et parallèlement ouverte à tous les sous-entendus, les favorisant même parfois.

C'était sans doute l'attitude que Paul détestait par dessus tout.

Il lui semblait en effet que s'il y avait bien un domaine dans lequel il fallait toujours être honnête c'était celui de ces désirs au risque presque toujours vérifié de choquer, de créer un malaise.

Avec cette femme, il s'était d'abord vu de temps à autre puis de plus en plus régulièrement, allant au cinéma, prenant quelques cafés-prétextes sur des terrasses ombragées, ressentant sans doute, et l'un et l'autre, une forme d'attriance qu'elle semblait vouloir refouler et qu'elle ne voulait admettre de peur de paraître humaine et sentimentale.

Dédaignée par un mari trop excité par d'autres seins professionnels et d'autres émois, elle n'avait eu de cesse de parler, de frémir de rage et de prétention sans que Paul ne put à aucun moment interrompre cette logorrhée verbale qui lui fournit ainsi au bout d'un moment un bruit de fond à l'intérieur duquel se mêlait analyse freudienne et lacanienne, déception de la vie, analyse de films japonais ou américains et rappel d'une vie sentimentale torturée et banale.

Paul lui souriait et ponctuait parfois la conversation de regards appuyés et faussement graves qui semblait réjouir et satisfaire la jeune femme qui repartait de plus belle dans son monologue qu'il aurait tant voulu intérieur.

Elle représentait pour Paul la partie de la ville de Nantes la pire qui soit, celle des quartiers intermédiaires.

Il y en avait beaucoup à Nantes, comme dans toutes les villes de moyenne importance.

Les périphéries urbanisées et les quartiers nantais trop loin de la ville-centre pour que l'on puisse s'y rendre sans prendre sa voiture ou les transports en communs. Ceux où la chair est triste et la fesse molle, des quartiers de gauchistes bien pensants, sûrs d'une personnalité trouvée dans les aventures minables et dans les soirées où l'on se passe le joint avant de se retrouver le lendemain devant l'école de enfants en parlant de leur avenir.

Paul se trouvait pris lui même dans une situation gênante.

Tout laissait à penser qu'avec son style vestimentaire, la précaution quasi maladive qu'il avait de se préoccuper de son allure et de son physique et son poste de fonctionnaire lui conférait une place de choix dans ce milieu de médiocres.

Ils considéraient vraiment ces gens comme des intermittents du cœur et de la pensée, ne donnant que pour le montrer et ne parlant que pour s'écouter.

Paul était peut être de gauche, mais d'une gauche ancienne, celle des grandes avancées sociales et des manifestations de liesse. Il était en fait un gauchiste historique mais tous ceux qui voulaient faire une révolution devraient commencer sans lui. Il les suivrait...peut être...sans doute.

Il ne connaissait que peu cette femme en face de lui et elle ne repréSENTA plus pour lui au bout de trois heures douze de monologue qu'un fort intéressant sujet d'étude. Il n'était en tout cas pas déçu par ce début d'histoire, ennuyant à souhait et d'un égocentrisme que l'on ne retrouve que chez les bourgeois et leurs bâtards bohèmes. Il l'étudia de plus près tandis qu'elle lui faisait le récit du troisième film de la semaine qu'elle était allée voir.

Paul n'avait pas vu les deux premiers.

Les cheveux courts, bruns, cuivrés, rouges et blonds, elle avait dégagé ses épaules et endossé un pull noir assez informe de chez Zara (dont elle avait délicatement laissé l'étiquette dépasser) qui renforçait son aspect à la fois snob et « excuse moi je viens de me réveiller ». Un jean noir, légèrement délavé et des chaussures à pois rouges et verts, venait compléter une tenue dont le simplisme fut tout à fait bouleversant si elle n'avait pas offert à Paul le visage le plus maquillé qui soit. Elle avait souligné ses lèvres d'un mélange qui oscillait entre le noir et rouge qui rendait plus pâle encore un visage régulier mais dont les joues trop creusées et légèrement tombantes laissait à penser que divers régimes, petites dépressions chroniques et absence de goût général avaient enfin eu raison de formes précédemment plus généreuses.

Elle aborda un sujet politique tandis qu'un air sympathique de disco mexicain se diffusait insidieusement dans l'esprit de Paul ce qui eut pour effet instantané de le faire battre la mesure en tapant discrètement du pied sous la table tandis qu'il continuait d'acquiescer régulièrement aux désirs révolutionnaires de l'infante.

A un moment, sans qu'il ne comprenne pourquoi – sans doute lui avait-elle pourtant signalé-elle se leva et se dirigea vers les toilettes ce qui lui permit d'analyser rapidement son aspect.

Son corps était une ode à la banalité. Elle n'avait rien de moins ni de plus qu'une autre femme. Rien en tout cas qui ne put ni dégoûter ni attirer le regard d'un homme. Ses jambes semblaient frêles. Ses fesses et ses seins étaient plats.

Ils quittèrent le restaurant juste à l'heure de sa fermeture sous les regards réprobateurs des révolutionnaires mexicains qui avaient depuis une heure déjà, et le dernier départ de clients, un œil agacé sur ce couple quelque peu longuet. Certains restaient en salle et bavardaient entre eux à voix mi-basse, d'autres passaient régulièrement la tête par la lucarne de la porte de cuisine, l'angoisse collée au visage. Ils entonnaient depuis un petit quart d'heure maintenant un concerto rocailleux, monotone, non dénué d'intérêt, basé sur des raclements de gorge en ut majeur du plus bel effet et des toussotements appuyés qui devaient être en fa 7^e.

La cuisine, de plus, devait être parfaitement rangée désormais tant le bruit qu'on y faisait, qui aurait certes pu incommoder le client de base, y était assourdissant. Il y résonnait des chaos de vaisselles que l'on rangeait et Paul avait quasiment les pieds dans un liquide verdâtre tant le sol devait être aspergé à grandes eaux.

En sillonnant vers deux heures du matin le long et majestueux chemin des douaniers de la côte sauvage qui mène de la pointe de Penchâteau au Croisic à la hauteur de la grotte du diable, Paul pensa qu'il allait falloir passer à l'action et la bousculer avant de rentrer chez ses parents, sous peine de passer l'une des pires soirées de sa vie.

Il eut envie de faire de cet instant un moment de merveilleuse sensualité mais parviendrait-il à changer l'espace de quelques minutes cette femme - requiem à l'amour - en un objet quelconque de désir ?

C'était pour Paul une nécessité absolue que de se frotter à l'image même de l'anti-femme (comme il existe des antihéros dans l'art). Il proposa une marche étoilée sur la plage qu'elle acquiesça trop rapidement;

Elle imagina peut-être qu'il s'agissait d'une marque de romantisme à la Joe Dassin et allait revêtir l'allure des femmes que l'on peut voir dans les aquarelles de Marie Laurencin mais dans un mouvement soudain, et tandis que la belle allait entamer une merveilleuse et touchante discussion sur ces deux enfants, Paul la poussa un peu vigoureusement sur le sable. Il en fallu de peu pour que son crâne ne vienne frapper violemment contre les planches qui délimitaient l'espace de promenade. Le drame eut été alors total.

Paul aurait dû alors la laisser en pâture aux crabes chantants et l'aurait ensuite recouvert d'un drap de varech. Il aurait perdu un temps considérable et eut été déçu d'avoir tué ainsi quelqu'un qui ne le méritait pas ; en effet, si Paul avait un jour le choix d'une victime, il choisirait sans aucun doute un être d'exception.

Tuer est un acte suffisamment rare pour que l'on est au moins le goût de choisir une cible très remarquable.

Paul s'excusa poliment de sa brusquerie et la couvrit de son corps avant de poser sur sa bouche le bâillon du baiser.

Sa bouche, surprise par tant de fougue, se rétracta d'abord puis s'entrouvrit. Elle cria un peu mais de sa bouche ne sortit qu'un son rauque et sourd.

Paul avait soulevé le chiffon qui lui servait de laine et les petits coquillages concassés venaient à coup sûr lui lacérer le dos dans une douleur atroce qu'elle supporta avec un courage qui surprit Paul.

Son parfum, trop capiteux dans son ventre et dans ses reins, au creux de ses épaules et dans le dédale de sa gorge se mêla rapidement à une âcre odeur de sueur qui commença à perler le long de ses jambes et dans le bas de son dos.

Paul n'avait qu'une idée en tête, se glisser ce soir dans la partition de sa vie, subrepticement, jouant le rôle du sol bécarre, celui qui frôlerait les cordes de l'âme.

Sa langue à elle dansait avec celle de Paul comme prise dans la terreur vaudou un soir où l'on tient fermement entre ses mains le coq sacrifié. Elle tournait et virevoltait dans les moindres

recoins de sa bouche faisant chavirer Paul et tout son équipage dans le tumulte d'un rivage absurde. Il vécu ainsi quelques minutes une étreinte pour le moins classique qui n'apporta à Paul que le sentiment recherché; celui d'avoir fait l'amour à une femme mariée, l'un des derniers tabous encore vivace aujourd'hui.

Ils se quittèrent dans la nuit sous une des petites tentes rouges de la plage. La belle si diserte au ton si assuré tout à l'heure s'était muée en une enfant fragile à la voix de neige. C'est bien la grande vertu de l'amour que de transformer les adultes en enfants.

Elle lui avoua en pleurant qu'elle avait aimé faire l'amour avec lui mais qu'elle ne pourrait pas supporter le regard de ses enfants et de son mari de tous les jours.

Elle ne savait si elle devait lui en parler ou se taire et rester à jamais dans le remords.

Paul lui donna l'adresse d'un ami psychanalyste qui l'aiderait à passer ce cap difficile.

A la question qu'elle lui posa de savoir ce qu'il comptait faire désormais, il l'embrassa gentiment sur le front et répondit qu'il ne l'oublierait jamais car il était rare de vivre ce qu'il avait vécu tout au long de la soirée et de la nuit.

Paul conçut à la suite de cette aventure une rancune tenace contre les aventures faciles qu'il avait pourtant été le premier à favoriser.

Etre un salaud était un travail à plein temps et il était vrai qu'il ne fallait en aucun cas compter ses heures et ne pas attendre beaucoup plus des heures supplémentaires.

C'était une certitude, faire le mal, trouver les failles de la vertu, briser les vies rangées était une activité du secteur privé qu'il eut fallu faire rémunérer par le syndicat des patrons.

Il lui fallait autre chose. Il était nécessaire pour lui, plus que jamais, de retrouver la peur, la terreur fondatrice de l'inconnu et du précipice.

Il n'était pas encore prêt à rire.

Si le frôlement d'un corps inconnu était pour Paul l'une des jouissances les plus immédiates, les plus évidentes à obtenir, il lui fallait aussi se créer cette carapace de dureté impitoyable qui lui avait tant fait défaut dans sa première vie.

Il voulait pouvoir regarder n'importe qui, en face, et dire les choses telles qui les ressentaient sur l'instant, quelques soient les réactions adverses.

Et Paul, pour apprendre à grandir par le cynisme, n'avait dans son métier que l'embarras du choix.

Qu'il s'était amusé au fur et à mesure de ces années de remplacement et de prise d'expérience à observer ceux qui faisaient son univers professionnel !

Il était si rare de rencontrer l'intérêt dans ce qui n'était beaucoup trop souvent qu'une cohue de prétentions et d'atavismes les plus variés.

Parfois, au détour d'un remplacement et d'une salle des professeurs anonyme, de jolies perles incongrues venaient perdre, elles aussi, leur candeur de débutantes dans ses lieux morts etjetaient de leurs yeux magiques un regard angoissé sur ces mornes sires, accompagnant par là même Paul dans son impression de solitude.

Il s'aperçut bientôt qu'il ne se sentait bien qu'avec des êtres blessés, ceux dont la fêlure était tactile. Les autres l'ennuyaient profondément.

Ce monde de l'Education Nationale était un monde magnifique, beau et brillant, clinquant comme les fausses parures des séries télévisées et Paul ne se lassait pas de l'observer, comme un enfant de huit ans peut observer un aquarium dans un restaurant chinois, comme la plus belle chose qu'il n'a jamais vu.

Il n'y avait jamais de gens vraiment normaux, de ceux que l'on croise dans la rue.

Il était entouré d'intellectuels. Ils l'étaient parce qu'ils aimaient lire et parfois même aller au théâtre. Ils l'étaient parce qu'ils savaient mêler esprit franchouillard et orgueil intellectuel avec rigueur et logique.

Ils l'étaient parce qu'ils en étaient persuadés.

Si ce n'était par leurs uniformes de déchéance ou par leur hygiène parfois précaire, beaucoup des collègues de Paul se remarquaient par la force de leur voix.

Rien d'étonnant à ce que Paul mit du temps à sortir véritablement de l'ombre ce qui faisait sa personnalité.

Il ne pouvait en effet le faire au sein de son travail tant les gens parlaient fort. Les rires y étaient exagérés, les femmes y déployaient des gorges beaucoup trop profondes pour être honnêtes et les coqs gonflaient beaucoup trop le torse pour qu'on ne remarque pas leur présence dans la basse cour.

Mais ceux que Paul préférait, et de bien loin, c'était les revendicatifs. « Ceux qui n'ont pas peur de dire tout haut ce que les autres pensent tout bas », « les droits dans leurs bottes », les « convaincus », les héros du futur grand soir. Paul eut de la chance. Il y en avait tellement autour de lui, des femmes sans âges, des hommes perdus, des révolutionnaires.

C'étaient bien souvent des femmes frustrées, tristes à mourir, galvaudant avec insouciance le combat féministe, oubliant leur beauté dans l'hystérie compulsive et persuadée de surcroît de gagner dans le combat une personnalité qui faisait d'elles de petits Robespierre de province.

N'eut-il point fallu qu'elle consacre davantage de temps à leur vie personnelle plutôt que de ne plus ressentir entre leurs jambes la douce chaleur du plaisir qu'aux moments des joutes verbales ? Elles se muaien bien souvent en tribuniciennes de bazars, pauvres enfants seules trouvant ainsi la justification d'une vie médiocre.

Parmi eux s'était trouvé un temps un homme entre deux âges qui avait, à lui seul, l'intégralité des tares inhérentes à ce milieu. Paul tenait ainsi son champion et coûte que coûte il ne devait le lâcher.

Il savait déjà qu'il serait un parfait sujet d'étude.

Se distinguant des autres par une morgue toute particulière qui se remarquait par un bas de visage mou et veule, Richard tentait de faire oublier son âge, sa calvitie avancée et ses aventures extraconjugales par une attitude de vieux beau qui semblait ravir quelques unes des pré-ménopausées de son établissement s'interrogeant sur le démon de midi.

Richard le savait et jouait parfaitement son rôle, faisant alterner les gestes d'affection appuyés à ses collègues féminines et les poses de penseur fatigué.

Il narrait avec un brio incontestable ses pérégrinations en Afrique et n'était pas le dernier à s'insurger contre les mesures révoltantes prises par l'administration, courroie de transmission d'un état quasiment envoyé au rang de diabolique - faisant ainsi preuve d'un courage de garçon coiffeur - ce qui semblait pourtant faire respecter l'homme au sein de son lycée.

Richard habitait un trois-pièces neuf dans une résidence pour personnes âgées du centre ville et y écrivait des ouvrages pour spécialistes d'histoire.

Il rangeait chaque soir sa grosse automobile dans le parking cadenassé de la cour et regardait toujours autour de lui pour voir si personne ne rôdait autour du garage, élevé au rang de temple sacré.

Il avait ses petites habitudes Richard et ne sut sans doute jamais ce que ses élèves disaient de lui.

Certains étaient sûrs de son homosexualité, d'autres, des jeunes filles en majorité, souffraient en silence de ces attitudes ambiguës avec elles.

A chaque fois qu'une vague de mécontentement venait faire frémir le corps des prolétaires, Richard se trouvait toujours en première ligne et vêtu de sa petite veste de pluie rouge, il criait fort tout en quêtant en permanence les regards béats du sexe opposé.

Paul décida donc d'apprendre à détester cet homme qui devenait au fur et à mesure des jours sa belle victime tant il se ridiculisait un peu plus chaque jour.

Paul en était désormais sûr, Richard l'aiderait beaucoup.

Il fallait donc juste échafauder un plan pour rentrer en conflit avec lui et par là même avec ses sbires.

Paul entama une lente conquête des territoires jusque là réservés à son mentor. Il avait toujours été à l'aise dans son métier et n'eut pas trop de difficultés à se faire adorer de ses élèves qui compriront rapidement que derrière l'enseignant, il y avait un homme bon, sensible et attentif.

Ce n'était pas un jeu pour Paul, c'était son seul moment de sincérité. Il aimait ses élèves au-delà de tout et ceux-ci lui rendaient bien.

Ce fut une première étape qui eut pour effet de faire naître chez Richard un sentiment diffus de perte de contrôle de ce qui lui était auparavant strictement personnel.

Ils échangèrent à ce propos quelques mots aigres-doux que Paul reçut avec délice.

Le goût prononcé de Paul pour les vêtements de qualité, le soin qu'il apportait quotidiennement à son paraître, sa sociabilité et la ruse avec laquelle il prit gare de sourire aux bonnes personnes lui conféra rapidement une petite notoriété dont Richard prit logiquement ombrage. Paul prit bien soin de ne jamais railler ou mettre Richard en défaut, de telle sorte que beaucoup de femmes admirèrent sa justesse d'esprit et son caractère franc.

Le visage de Richard se marqua au fur et à mesure des semaines et il faisait vraiment son âge. Ces cinquante trois ans ne purent longtemps rivaliser avec la trentaine de Paul. Il n'est en effet rien de plus gratifiant pour une femme en doute que de se mirer dans les yeux admiratifs d'un jeune homme souriant.

C'était la fin de l'année scolaire. Il fallait pour Richard créer l'événement et rompre à tout prix cette spirale infernale dans laquelle il semblait entraîné malgré lui.

Il hurla, vociféra, menaça, prenant Paul à parti pour des raisons fuitives devant des collègues médusés.

Celui-ci, surpris dans un premier temps de la brusquerie de l'attaque, analysa les moindres gestes de son malheureux contre-modèle. Celui-ci était blanc et sa lèvre inférieure était humide et tremblante. Son visage avait atteint le paroxysme de la vieillesse. Ses yeux creusés et sa peau râche et ridée devenaient gris comme celle des morts. Le goitre naissant qui rajoutait à sa veulerie s'agitait au rythme de ces coups de menton qui le firent passer pour un Mussolini de bazar.

Quand il eut achevé ce qui ne fut qu'une diatribe somme toute fort classique, Paul le regarda avec un sourire neutre et fixa ses yeux bleus.

C'était le moment où jamais de savoir si Paul saurait gérer la situation. Il lui parla doucement comme on parle à quelqu'un de limité et lui dit qu'il était bien inutile de brailler ainsi, qu'il fallait vraiment qu'il garde son sang froid et que tout cela irait mieux quand il rentrerait à la maison où Nadia, sa femme l'attendait sans doute.

Richard eut envie de réagir dans l'instant aux propos insolents de son jeune collègue mais se coupa net, comme s'il eut été brusquement paralysé par une attaque.

Les collègues gênés tentèrent vainement d'interrompre ce qui n'était plus – mais le savaient ils ?- que l'ultime combat, la fin d'un apprentissage pour un Paul devenu fou de machiavélisme et de perversion.

Comment ce jeune con pouvait-il connaître sa troisième femme, celle qui ne pouvait plus lui donner d'enfant aux vues de son âge certes mais qui lui plaisait bien avec ses petits dessous un peu coquins et sa façon inimitable de lui préparer des repas chinois?

Il ne lui avait jamais présenté, ce qui n'était d'ailleurs pas très étonnant car, comme tous les hommes infidèles, il ne présentait que très peu souvent ses collègues de travail à ses femmes. En effet, et prenant l'alibi de ne pas faire rentrer la vie professionnelle dans la vie privée, il est solidement établi qu'on ne reçoit jamais ceux qui, du statut d'amis passent au rang d'espions à la solde de Dieu.

Sa femme ne travaillant pas, n'ayant aucunes activités particulières, Richard commença à sentir la panique le gagner.

Paul s'excusa poliment auprès de Richard de l'avoir blessé d'une quelconque façon, qu'il ne savait pas qu'il était fatigué et souligna qu'il était désolé d'être resté si tard Lundi soir dernier quand il était passé chez lui.

Les spectateurs de l'altercation, rassurés devant ce soudain retour à une saine camaraderie en profitèrent pour s'éclipser et vaquer à d'autres activités plus tranquilles.

Une fois tous les deux, et avant de sortir de la salle dans laquelle il se trouvait, Paul posa une main sur l'épaule de Richard, qui lentement, les mains crispées sur le rebord de la table, soufflait fort et pleurait des larmes de haine.

Il y avait eu un conseil d'administration ce Lundi, il en était membre et n'était pas rentré avant 23h30.

Nadia ne dormait pas. Elle souriait en regardant par la fenêtre les volutes blanches de fumées de cigarette qui s'échappait de la bouche de l'homme du trottoir d'en face.

Richard était fatigué et s'était couché. Il ne l'avait pas embrassé.

Pendant ce temps où les femmes ne furent plus que des filles d'amour, Paul se contenta de glisser adroitement le long des murs, le plus discrètement possible. Il ne vécut que d'obsessions et de crises régulières de psychédélisme visuel et auditif. Mais les obsessions ne sont jamais que comme les rapports sexuels, des regrets de longue durée, des interrogations sans réponse.

Le soir, la nuit, il ne voulait se faire remarquer et observait les gens au rythme des saisons. Il écoutait la cadence de leurs pas, nerveux l'hiver, lent et majestueux l'été.

Paul attendait souvent la sortie des cafés à la mode et pouvait rester ainsi des heures devant les échoppes, attendant la femme seule, la brebis égarée.

Ce fut un de ces soirs de longue attente que Paul rencontra la mort.

Elle était fort habilement déguisée en un homme d'une quarantaine d'année aux cheveux très bruns tenant dans des doigts monstrueusement épais le mégot d'une Gitane Maïs.

Elle semblait nerveuse mais Paul supposa qu'elle devait toujours l'être avant de venir chercher les prochains invités. Elle guettait maladroitement la porte d'un bar aux néons violents en se cachant derrière l'une des colonnes d'un porche ancien.

Peu de temps avant onze heures, elle fut rejoints par deux acolytes aux visages singuliers.

Cela déçu Paul au plus haut point. La mort avait elle donc ainsi besoin de seconds pour sa funeste tâche?

La victime devait être à coup sûr quelqu'un d'exceptionnel, soit par sa force, soit par son rang. S'agissait il donc d'un roi? Du patriarche d'une grande dynastie?...

Le trio s'agita soudain fébrilement.

Un homme solide, vêtu d'une veste matelassée bleue, comme celles que portent souvent les fidèles décérémonieux du troisième Reich et les élèves de l'externat des enfants nantais, passa devant Paul.

Sa forte carrure, son cheveu ras et une mâchoire carnassière le rendait bien peu sympathique de prime vue.

L'un des deux hommes, complices de la mort, l'interpella d'un accent que Paul supposa être celui d'un pays de l'est.

Il s'agissait du plus petit des trois hommes et sans aucun doute le plus vilain. Il souffrait visiblement d'un manque d'hygiène prononcé – mais n'était ce pas toujours ainsi en enfer pensa naïvement Paul- que l'on remarquait à son absence de rasage, au désordre involontaire des cheveux et aux salissures malsaines qui couvraient ces vêtements tout comme ses dents.

Les deux hommes commencèrent à discuter, doucement, sans heurts, ce qui surprit Paul. Il avait bien du mal à comprendre que la nervosité affichée par le trio put ainsi devenir quiétude et apaisement en un temps si court.

Il eut beau tendre l'oreille – il était assis sur les marches d'un vieil immeuble malade à une vingtaine de mètres de la scène, simplement caché par la nuit et son costume noir – il n'entendit rien au dialogue.

Y avait-il seulement un combat verbal à fleurets mouchetés? N'était-ce donc qu'un simple avertissement de la mort?

Puis tout s'accéléra. La mort dut sans doute s'impatienter et trouvant que son premier émissaire mettait trop de temps à faire comprendre à l'homme sa mise en demeure, il envoya le second. Celui-ci, long et étiré dans un jogging rouge et noir approcha et prononça la formule magique, celle qui allait précipiter les événements.

Sans qu'il ne comprenne le sens de la formule, Paul l'entendit distinctement.

- « c'est toi qui a touché à l'enfant ? »

Aucune réponse ne sortit de la bouche du malheureux.

La violence et le bruit du premier coup firent tressaillir Paul. Les arts martiaux devaient être le sport national en enfer et le pied qui arriva en plein visage du nazillon fit un bruit sourd et terrifiant.

Paul était tétonisé, fixant la scène, prostré, se bouchant régulièrement les oreilles pour ne plus entendre le son mat des chocs. On parle souvent d'une pluie de coup. Paul fut le spectateur d'une averse. Chaque coup porté faisait sursauter Paul dont les mains s'étaient mises à trembler; il tirait maintenant nerveusement sur sa cigarette, voyeur monstrueusement impuissant d'une scène d'apocalypse.

La victime n'était plus un homme. Le corps replié en position fœtale, les jambes formaient comme une muraille de protection de l'abdomen quand les bras tentaient, autant que faire se peut, de protéger le crâne. Paul en était désormais certain. Il s'agissait bien de la mort venant chercher un malheureux.

En effet, depuis le début de l'agression, pas une personne n'était passée dans la rue, ni sortie du bar, pourtant tumultueux.

On entendait des rires et de la musique. Beaucoup de musique; des arpèges pesants d'orgues fous, des chants virils, des rythmes syncopés de folklore de pays étranges.

Nantes était toujours parcouru de ces bus verts et blancs qui toussaient régulièrement le long des grands boulevards en pente.

La mort ne pouvait donc se satisfaire du silence et avait besoin de créer une ambiance. Elle ressentait sans aucun doute la nécessité de faire mourir en musique.

Paul avait froid, de plus en plus froid, un froid givrant et paralysant. Ce n'était donc pas non plus une légende ou un quelconque mythe. La présence de la mort en un endroit se ressentait

donc physiquement. Il eut beau faire descendre ses manches de chemise et souffler sottement dans ses doigts, rien n'y fit.

Ce qui terrifiait sans doute le plus Paul, c'était l'absence de plaintes, de cris ou de gémissements.

L'homme martyrisé ne signalait sa présence que par une respiration puissante et bestiale, coupée régulièrement par les coups portés, toujours aussi sourds, lourds et insoutenables.

Il ne pouvait y avoir selon Paul aucun être vivant pouvant supporter tant de cruauté, tant de violences sans réagir, ne serait ce qu'en hurlant sa douleur, sa solitude et son désespoir.

Il était vraisemblable que l'homme avait été assommé du premier coup porté mais sa corpulence et son style général laissait quand même à penser qu'il aurait pu se défendre.

D'un seul coup Paul comprit.

L'homme que l'on maltraitait, que l'on humiliait, que l'on tuait n'était pas homme.

Il était le second fils de l'Homme. Il était le second messie.

Deux mille ans plus tard, soutenu et averti par les conseils avisés de son prédécesseur, il était descendu sur la terre des hommes.

Il y avait distillé ses bonnes paroles et son culte à mystères, avait prêché dans les salles de concerts et dans les bars les plus glauques, s'étaient entourés de conjurés glorieux. Mais nous, hommes de bien peu de foi, n'avions pas cru en celui chez qui nous n'avions vu qu'un extrémiste de plus, déguisé en légionnaire.

La mort, appelée sans doute par un quelconque Caïfe de quartier se chargeait de débarrasser cette terre de ce faux prophète. Elle regardait la scène de loin, sans bouger, sans respirer. Elle écrasait sans douleur le bout de cigarette entre ses doigts jaunes et sales.

Pris d'une folie nouvelle, Paul se leva, lança rageusement son mégot, bomba le torse et serra les poings.

Il se devait de sauver le berger. Il serait le cri, le glaive vengeur. Le christ n'avait pas eu de soldats, cela l'avait perdu. On ne devait pas faire deux fois la même erreur.

D'abord surprise, la mort lança un mot en direction de l'homme en noir et rouge qui se dirigea vers Paul qui ne réfléchissait plus depuis de longues secondes et avançait tout droit, ayant décidé de ne s'arrêter qu'une fois le malheureux entre ses bras... protégé... et vivant.

L'erreur du grand échalas fut de vouloir parler avec Paul, mais celui-ci lui courut dessus et se précipita sur lui en hurlant et en tapant partout, sans réfléchir. Paul pleurait fort et cognait à l'aveuglette, rencontrant les cartilages les plus divers. Le temps fut long avant qu'il ne prit un certain plaisir à sentir ses poings mouillés de sang dont il ne savait s'il ne s'agissait du sien ou de celui de l'autre.

Devant la correction que l'on infligeait à son comparse, le petit homme aux cheveux hirsutes délaissa l'agneau nazi et avança d'un air menaçant au devant de Paul qui se tenait maintenant droit devant un corps pris de soubresauts. Paul recula et laissa avancer l'individu dont la lèvre déjà fendue par un coup, sans doute partie d'un mouvement de protection fugace, perlait de grosses gouttes d'un sang noir comme la peine. Paul serra de nouveau les poings.

De sa main gauche il plia ses doigts abîmés et couverts de douleur et fit très légèrement ressortir la pliure de son majeur, protubérance qui avait pour but de faire mal, encore un peu plus.

Les doigts de sa main droite étaient habillés de métal.

Il avait en effet pris ses clefs de voiture et avait fait glisser les anneaux autour de ses doigts endoloris. Il se trouvait ainsi pourvu de lames tranchantes qui arracheraient à chaque coup un petit peu de chair à son adversaire. Il avait vu cela dans un film américain qu'il avait trouvé mauvais.

Il se rapprocha calmement de l'individu.

Il n'avait plus peur.

Il avait bien dépassé le stade du conscient et évoluait désormais dans un univers où le bras de Dieu seul le guidait.

Les néons d'en face faisaient comme des spirales de lumières dans ces yeux. Les notes éparses de la musique lointaine étaient comme les accords d'une symphonie hardcore et le cœur de Paul ne battait plus qu'au rythme technoïde d'un remix tribal. Il allait rentrer dans le corps de son ennemi impie quand il ressentit une douleur insurmontable dans le bas du dos. La mort traître venait de lui asséner un formidable coup de pied dans le bas des reins.

....Ses sœurs couraient dans une ville sans nom, sans doute américaine et futuriste. Il les regardait en haut d'une colline noire, un peu inquiet de les perdre de vue. Le trafic de la ville rendait l'atmosphère de la ville assourdissante. Des amis le regardaient du haut du 35^e étage. Il y avait un port aux eaux sombres. Il se réveilla quand la navette spatiale explosa dans le canal. Les secours arrivés à temps ne purent rien faire. On ne repêcha que des cadavres, des centaines de cadavres, mais ces sœurs n'y étaient pas... bien qu'il ne les retrouva jamais...

La mort avait disparu, ses comparses aussi, le berger également. Le nouveau christ était donc mort. Paul l'apprit officiellement deux heures plus tard. L'invité n'avait ainsi pas refusé l'invitation. Paul en conçut pour lui une grande peine.

Il l'imaginait, arrivant tout tremblant dans cette majestueuse salle surchauffée à l'intérieur de laquelle on avait disposé en cercle de profonds fauteuils de velours vert. Les invités arrivaient un par un, la même expression de crainte et de perplexité sur le visage.

De lourds chandeliers d'or blanc formaient une croix sur le sol de marbre rouge. Quand il n'y avait plus de sièges inoccupés, des femmes jolies entraient à leur tour dans le grand vestibule. Chacune, responsable d'un convive se plaçait juste derrière lui, les mains posées sur le dossier du fauteuil et énonçaient à voix forte le nom de leur filleul d'infortune. C'était la mélopée finale. Elles entamaient ensuite une danse macabre, valse démoniaque, en portant au bout de leur bras fins des coupes de jade qu'elles venaient lentement remettre aux invités perdus. Celles-ci étaient remplies d'une liqueur orange amère.

Ces filles de feu s'enlaçaient, riantes et troublantes à la conquête de nouvelles joies. Parfois, l'une d'entre elles dardait sa langue dans la bouche hurlante et écumante d'un convive malchanceux. Elle recueillait par ce jeu l'âme pure des hommes et des femmes de neige.

Paul eut tant voulu qu'on lui dise alors que les morts pouvaient danser à leur tour et ne pas définitivement marcher dans la brume, au milieu d'arbres qui s'enflamme.

Les convives de la mort joignaient alors leurs mains comme des révérends et souriaient tendrement au passage d'anges ventrus et de séraphins malades. Ils se levaient de leurs profonds tabernacles et déambulaient indolents dans une foi irradiée, soupirant, murmurant dans un brouillard plein d'oiseaux. C'étaient les oiseaux des différentes lunes. Ils avaient vu des rivières de perles, chantés le long de monts plantés de pêchers, dormis sous des galaxies de roses et remplis leur regard de matins verts et frais.

Il était alors temps de boire et après avoir versé au fond de leur gorge le breuvage mystérieux, d'aucuns disparaissaient dans un cri fulgurant. L'odeur abjecte d'une planète éclatée se répandait insidieusement dans leurs esprits et dans leurs âmes. Des images de brumes... des corps nus dansants et disparaissant sur la haute dune d'un désert sans nom et un homme chantant la divine litanie des minutes qui coulent. Un sablier géant dans lequel viennent se jeter des femmes dévouées, et la mort....la mort qui rit, admire ce spectacle sans jamais de remords.

D'autres, grimaçant légèrement de l'âpreté de la boisson, devenaient soudainement si légers qu'ils ne pouvaient contenir des sourires radieux et ravis. Ils écartaient leurs bras, semblant s'ouvrir à l'infini et s'élevaient lentement, très, très lentement au dessus du sol pour disparaître au bout de quelques heures bien au dessus des nuages blancs et roses.

Le garçon qui tenait la tête de Paul au moment de son réveil était anglais.
Il était brun.

Pendant quelques jours et grâce à lui, Paul se sentit hors d'atteinte des filles.

Terry était kinésithérapeute et musicien. Il réparait sans doute les entorses et autres ecchymoses mais aussi les coeurs froissés, les bonheurs ankylosés. Il était d'ailleurs venu à Nantes pour y transmettre le bonheur et le sourire de sa musique. Il ne jouait pas ce soir là et était simplement venu prendre un verre avec quelques amis avant de se retrouver entouré des habitués du pub, tous membres actifs de la grande communauté britannique résidant dans la cité des ducs.

Paul avait toujours eu du mal à côtoyer les anglais vivant en France qu'il associait, trop rapidement sans doute, à des modèles de superficialité, de buveurs invétérés et de coïts furtifs dans les toilettes de bars et autres endroits originaux...

Il souffrait d'ailleurs de ce hiatus tant il aimait se rappeler de ces séjours à Brighton, en Angleterre, dans le Sussex, sans aucun doute pour lui l'une des plus belles villes d'Europe.

Il ne pourrait jamais oublier ses arrivées à Newhaven toujours aux environs d'une heure du matin, la conduite à gauche, Brighton vingt minutes plus tard.

Il se garait en toute hâte à l'angle de Blue street, achetait son fish n'chips et courait fiévreux sur la plage de galets gris pour s'y allonger de tout son long, les bras en croix, remerciant le divin de l'avoir fait naître pour vivre cela.

Il vénérait les « Piers », longues avancées ludiques dans la Manche glacée.

Des enfants ivres de bonheur venaient y essayer les derniers jeux électroniques d'Arcade tandis que leurs parents superbes se serraiient fort dans les bras sur les bancs de fonte blanche, joliment torsadés et si extraordinairement désuets en face de la mer. On y mangeait des « Barbes à papa » multicolores et l'on se faisait photographier en glissant sa figure dans la planche de bois figurant des mariés du temps jadis.

Il se souvenait aussi des « Lanes » et de leur étroitesse, dédales magiques où l'on trouvait les antiquaires et les hippies locaux qui vendaient des musiques que l'on ne connaissait pas encore en France et des parfums de liqueur sucrées et d'encens magiques.

Il y avait aussi le pavillon royal, meringue glacée au sucre, palais des mille et une nuits, construit en l'hommage d'une princesse.

Paul y retrouvait toujours l'ancienne chaleur des bras de ses parents dans lesquels il venait se réchauffer le soir vers 23 heures quand le palais s'illuminait successivement de toutes les couleurs de l'arc en ciel.

Brighton était aussi la ville de la musique, de sa musique, de celle qu'il aimait jusqu'au plus profond de son âme. Il y avait vu de tremblantes étoiles bleues, des souris des champs et s'étaient un jour retrouvé par hasard sur la plage entouré de jeunes filles portant couettes et robes à fleurs et de garçons coiffés au bol et venus d'une galaxie merveilleuse, remplie de naïveté fraîche et de sourires profonds.

Il aimait Jackie, l'amie de la famille. Il aimait l'Angleterre dans ce qu'elle représentait de différent, de puéril.

Terry travaillait à Brighton. C'était un hasard. Merveilleux.

Et ce soir là, il était au pub, ici à Nantes.

Il était sortit pour uriner bruyamment le long du mur de la rue Copernic et il avait vu Paul, au milieu de la rue, évanoui, le front entaillé d'une profonde et vilaine coupure. Il avait pris Paul dans ses bras, avait tiré son mouchoir de sa poche pour éponger le front du blessé, minutieusement analysé les articulations de Paul et avait attendu que quelqu'un sorte du bar et viennent l'aider à porter les premiers secours.

C'était pendant cette phase première de solitude « à deux » que Paul s'était progressivement réveillé de son étourdissement.

Il avait observé les paupières mi-closes cet homme qu'il avait trouvé beau et avait refermé les yeux pour profiter encore quelques merveilleux instants de la douce chaleur de la main contre sa nuque.

Paul continua ainsi des jours durant à se guérir de son amour perdu en se plongeant dans des eaux beaucoup trop profondes et noires. Plusieurs fois, il perdit pied et senti l'eau croupie de la désespérance rentrer dans son âme. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois qu'il décida de mettre un terme irrémédiable à la folie et à la démence, aux phrases illisibles qui l'abreuvait mais qui n'était trop souvent que miroirs de complaisance. La pierre qui partit briser la glace de ses souvenirs était lourde en ce soir où Paul sentit qu'il avait tant perdu. Il ne désirait plus courir après les amours absurdes et déloyaux.

Des heures entières, il avait goûté aux esprits de celles qui ne lui seraient jamais destinées et passé sa langue sur les contours de leurs yeux sans jamais pouvoir y refermer sa bouche.

Il lui fallait donc désormais dire adieu à tous ces univers psychédéliques où les châteaux chinois et les arbres sangsues happaient son esprit, il lui fallait dire adieu aux coeurs pervers perdant leurs âmes au moment de voir le tableau interdit , adieu aux lumières contrastées qui caressaient le lit dans lequel il prenait doucement la main de sa fille, adieu aux archipels aujourd'hui déserts où le sol , jonché de poussières végétales, n'en finit pas de mourir, adieu à ses amours infinis, aux rires d'enfants, aux étés trop courts.

Les jours passaient et l'envie de vivre semblait bien accrochée à l'âme de Paul. Les regards des envieux, les rédacteurs de lettres anonymes, se faisaient plus rares et les exceptionnelles remarques estampillées du sceau de la médiocrité semblait glisser sur sa peau comme les gouttes d'eau qu'on regarde les yeux écarquillés dans les documentaires biologiques où les fleurs sont filmées par de puissantes caméras.

La fréquentation de nombreux lycées de province et de petits bourgs ruraux sans avenir avait fait de Paul à la fois un révolutionnaire, ardent combattant des idées médiocres et mesquines, de la vulgarité quotidienne et du néant, refusant les sectes du banal et un homme dans la foule, ne vivant que du bonheur simple du mépris des mauvais.

Il en était pour Paul des mesquins comme de la peste, sournoise et destructrice.

Il avait appris à haïr, ce qu'il ne savait pas faire au début de sa vie. Il ne supportait plus ces sexes mous, ces femmes humides de fiel, tous ceux qui trouvaient refuge dans des lits secs, hérisssés de barbelés. Il les qualifiait souvent de fantômes inutiles.

Petit à petit, il se mit à rêver de romantisme pur, au sentiment de beauté qui émane de cette quête; et qu'importe s'il devait en souffrir, ou en mourir.

Il prit la décision de ne plus vivre que par cette recherche perpétuelle de la belle aventure, celle des amours que l'on ne vit que dans les romans et les films mélos un peu guimauve.

Il transcenderait la facilité pour y mettre de la difficulté, il repeindrait le rose en gris et ne s'offrirait désormais qu'une vie sur grand écran.

L'impasse des sentiments

Le père prieur était défait. Il regardait maintenant Paul d'un air étrange et trouble à l'intérieur duquel on pouvait lire une crainte certaine mêlé de douleur sincère.

- «Pardon, pardon, mais je ne peux vous laisser ainsi continuer à me raconter tout cela» interrompit brusquement le père supérieur. « Non vraiment pardonnez moi mais je ne peux en écouter davantage. Je suis désolé mais vous êtes, vous êtes... impardonnable....monstrueux... je m'excuse mais... vous êtes un salaud ! Ce n'est pas parce que je suis prêtre que je me dois d'écouter toutes vos histoires. Le christ a pu pardonner à Marie Madeleine mais là, vraiment je ne peux plus, je ne veux plus. »

Cette remarque fit sourire Paul pour la première fois.

- « Je ne vous demande absolument pas d'être le christ monsieur, simplement mon confesseur. J'ai tant besoin de parler. J'étais seul et vous m'avez recueilli, j'avais faim et vous m'avez nourri, j'avais soif et vous m'avez donné à boire, j'étais malade et vous m'avez soigné. Je vous parle et vous devez m'écouter»

- « Je refuse cette forme de chantage »

- « N'y a t-il rien donc dans votre vie qui puisse vous rendre heureux? N'avez-vous jamais remercié le christ de vous réveiller un matin radieux et de vous dire que la journée serait belle? N'avez-vous jamais connu l'amour?

Et vos parents? Qu'en pensent-ils?»

- «Avant de vous répondre, je voudrais vous dire que la dernière question que vous me posez est horripilante... mais en un sens cela ne m'étonne pas de vous. C'est une attitude récurrente de votre clergé et des ombres bien pensantes que de concevoir la famille comme un refuge....Elle l'est, certes....au départ.... le temps des larmes. Elle crie, elle hurle avec vous de l'injustice qui vous est faite, elle cache mal ses sentiments et parfois se donne bonne conscience en vous donnant gîte et couvert, quelque argent, mais en fin de compte vous ne fournissez qu'un sujet de conversation supplémentaire dans une existence formatée. Elle vous entretient même souvent dans la déchéance, de risque de perdre son aura de générosité auprès des voisins et des amis»

Paul se souvenait à ce propos tant de son frère Timothée qui, au moment de sa rupture, n'avait rien trouvé de mieux que de simplement le tenir au courant de sa présence en cas de besoin. Cela avait infligé à Paul un cinglant désaveu et une douleur qui persistait encore aujourd'hui. Ce sont souvent les choses que disent ceux qui n'ont pas les mots pour dire je t'aime, ou les vrais insensibles. Il ne voulait, ni ne pouvait, expliquer les mots de son frère. Quant à Victor, il aimait celle qui allait devenir sa femme et il avait bien d'autres choses à faire. Il aurait tant voulu que ses frères le prennent dans ses bras et lui parle longuement, doucement.

Ils ne l'avaient pas fait.

- «Alors mon père» reprit-il après un court moment de silence «ne me posez plus de questions stéréotypées. Mais sachez que j'allais vous faire part de toutes mes joies, et Dieu seul sait comme il y en eu, avant que vous ne m'interrompiez. Me permettez vous de continuer à vous parler et pouvez vous me promettre de ne plus m'interrompre?»

Ne voulant pas relever ce commentaire qui ressemblait à une nouvelle insolence, le père se contenta de lever sa main droite en signe d'invitation à reprendre le cours de la conversation.

Paul aimait Terry de façon tendre et appliquée.

A un moment de sa vie où tout semblait devoir partir dans des univers de tourments et de tiraillements, il avait donc rencontré cet homme et vécu avec lui la tendresse et la folie.

Paul pratiquait la musique depuis quelques mois et Terry lui dit qu'il avait une belle voix.

Ils s'encouragèrent mutuellement dans leur passion musicale et Paul le suivit dans sa tournée.

Il pleurait souvent en écoutant Terry chanter.

Il lui faisait voir ce qu'étaient la beauté, la sensibilité et l'amour.

Ils ne se quittaient plus et découvraient ensemble les villes inconnues. Ils arpentaient sans un mot la nuit bretonne, lyonnaise ou bordelaise et de temps en temps, ils se regardaient dans le noir et se souriaient.

Souvent fatigués, souvent grognis par l'alcool, ils s'endormaient l'un contre l'autre à même le bitume quand les crises étaient trop fortes ou dans les draps impersonnels d'hôtels de périphérie. Ils faisaient et défaisaient le monde avant de dormir et Terry s'amusait souvent des erreurs linguistiques de « son » français; puis ils se tournaient chacun de leur côté, vieux couple s'amusant de lui-même.

Ils rêvaient d'enfants naïfs courant dans des champs de coquelicots, de soirées psychédéliques et de révolution pop, enfantins et adorables.

Terry dut partir, retourner sur son île mais ***on promit de se revoir***.

On pleura beaucoup, on se serra fort sur la quai de Dieppe et quand tous les musiciens du groupe furent montés sur le bateau blanc, Terry prit la main de Paul, la posa sur son cœur puis la dirigea vers sa bouche pour y poser le plus irrévérencieux, le plus surprenant, le plus beau des baises-mains.

Il remonta la fermeture éclair de sa veste Adidas bleue, rejeta sa courte mèche brune en arrière, puis plongea une dernière fois ses grands yeux marron dans l'eau salée de ceux de Paul.

Il s'engouffra dans la bouche du paquebot. Paul le vit courir sur le pont du premier niveau, fermer le poing et le lever vers le ciel.

Il resta ainsi de longues minutes.

Tenait-il dans sa main l'âme évasive de Paul qu'il voulait garder avec toute sa puissance ou n'était-ce que pour donner à Paul ce sentiment de force qu'ils garderaient à coup sûr ?

Il ne fallait pas qu'il parte; les yeux embués par des larmes de rire et de peine infinie, Paul courut le plus vite qu'il put sur la terrasse d'un grand restaurant qui surplombait le site du port.

De là, il pouvait espérer voir encore quelques minutes de plus le poing serré de Terry avant que celui-ci ne finisse par se retourner et disparaître. Il resta ainsi deux bonnes heures, statique, alternant sourires douloureux et hoquets de larmes incontrôlables. Il attendit de ne plus voir le bateau pour se décider à partir. Sur la route du retour, les arbres n'étaient plus du tout verts et roses, bleus et oranges et avaient au même titre que Terry déserté les couleurs de l'amour.

Ils se revirent l'an suivant, Paul mettant à profit ses bonnes relations avec une collègue d'anglais pour organiser un voyage à Brighton et dans tout le comté du Sussex.

Ils se revirent un soir, une nuit.

Ils rirent tant, ne voulant voir passer les heures. Ils passèrent devant le pavillon royal et Terry chanta à Paul une nouvelle ballade. Ils burent et dansèrent.

Les pubs fermés, ils s'assirent devant la petite vitrine de l'un des multiples antiquaires des « lanes » et restèrent là jusqu'à quatre heures huit du matin.

Deux amis, deux amants, peut être insatisfaits, s'embrassèrent au petit matin.

Il fallait que Paul dorme un peu.

Paul se rappela de la communion de leur première séparation. Il s'approcha de Terry, le serra très fort dans ses bras.

Celui-ci portait un T-shirt arborant une tête de femme. Paul déposa un baiser sur la bouche de cette dame stylisée.

On promit de se revoir.

Pendant les mois qui suivirent, Paul et son ami s'écrivirent souvent, s'appelèrent parfois. Chaque courrier était attendu comme un cadeau d'amour et s'accompagnait parfois de petites cassettes audio contenant les merveilles acoustiques de Paul ou de Terry.

Le temps était si long pour Paul. Ces journées lui semblaient souvent interminables. L'été surtout.

C'était la période de l'année qu'il trouvait paradoxalement la plus attrayante.

Une fois levée, rasée de frais, il se fixait un but de promenade, largement aléatoire, sans horaires de retours.

Les rues de Nantes, au plus chaud de l'été, lui offraient la quiétude et le silence, alcôves de ses réflexions les plus intimes ; comme un retour sur lui même...

Il fréquentait alors les abîmes sordides de ces terreurs et de ces doutes ou alors, le pavé lui semblait vert et fleuri comme des champs élyséens teintés de douceur et de gloire.

Partant de la rue George Sand, large artère inutile aux maisons cossues, il se dirigeait rapidement dans la direction du cimetière Miséricorde empruntant la rue de la Pelleterie. Il aimait particulièrement cette longue rue sans en connaître réellement les raisons.

Etais-ce le long et haut mur du cimetière, bordé de chênes lièges qui apportait comme un recueillement préparatoire à son escapade sur les tombes inconnues qui lui plaisait ou était ce le silence intrinsèque à cette partie de la ville qui le plongeait dans la contemplation de ces idées évanescentes ?

Paul aimait passer la main sur le crépi noir du mur et sentir, au bout de quelques secondes, ses doigts se polir et s'engourdir au contact de la pierre triste. Il aimait aussi toucher l'écorce de ces arbres-parasols, s'arrêtant souvent sous l'un deux, humant l'air de la ville, écoutant passer le sang métallique des rares automobiles coulé dans les artères urbaines désertés des Aoûtiens. La recherche de la fraîcheur lui faisait mécaniquement toujours rechercher le trottoir du long du mur. Il souriait souvent en pensant qu'il pourrait peut être entendre les morts échanger quelques mots entre eux. Il eut été amusé de savoir ce que ces gens peuvent bien se dire et pensait alors que ces fameuses « capacités sensorielles » pourrait, peut être, lui permettre de les entendre, tout bas, rire ou pleurer, se moquer sans doute des gens qui, comme lui, cherche à comprendre le sens de la vie et de la mort.

Perdu dans sa quête improbable et absurde, il arrivait lentement devant la grille imposante du dernier logis. Une sensibilité maladive et un curieux sens du morbide lui faisait toujours hésiter quelques secondes avant d'entrer sous l'allée ombragée.

De grandes familles vêtues de noir avaient, depuis 1793, pleuré à l'entrée du sanctuaire.

Des enfants perdus cherchent le regard de leur grand-mère, ne semblant pas comprendre pourquoi maman ne parle plus et pourquoi papa pleure, le soir, quand ils se couchent dans leurs draps froissés. La rue Voltaire s'endormira quand même.

Des hommes aux costumes un peu râpés portent des drapeaux français en baissant la tête au son du clairon. L'un d'entre eux a les yeux brillants et se souvient. Il se rappelle du départ avec son copain à Chantenay sur les quais de la gare d'Etat en 1914, le regard fier, la fiancée légère. Il prend en plein cœur la rafale de douleur quand il voit les croque-morts abaisser le cercueil de bois blanc dans la dernière tranchée.

Ce sont aussi les illustres familles nantaises, les Béguin, les Say, les Lefèvre, les Utile, froids comme la glace, ne laissant transparaître le moindre sentiment de tristesse, les larmes n'étant pour eux que l'expression populaire de la douleur.

Long cortège discipliné aux rangs serrés dans les allées de cyprès, ils accompagnent le défunt vers sa cathédrale miniature, dernier signe de sa grandeur et de son rang.

Ce qui attire Paul dans le cimetière, c'est le chaos rangé, l'anarchie organisée de ces tombes numérotées, bien classifiées. Allée 5A, tombe 17.

Il lui semble connaître toutes ces familles, tous ces gens et se plaît à reconstituer leurs histoires au travers du décor tombal. Paul a toujours l'impression de venir visiter des amis inconnus.

Il y a la tombe du fétichiste, l'ami de Paul.

Les lys de porcelaine de celle-ci sont légèrement brisés sur les bords et le jaune du pistil se pique de moisissures malsaines, signe d'abandon. La pierre est couverte de mousses et de lichens anciens, la croix de fer forgée est en position d'équilibre fort instable. Qui se préoccupe donc encore de Joseph P., né le 8 Juillet 1898 et mort, étrangement, un 8 Juillet, aussi, en 1947 ?

La photo d'email de Gisèle R. ne laisse guère de doutes sur son tempérament passé. Le col haut, l'air revêche et cette inscription, ridicule, à jamais gravé dans le marbre : « Une vie d'ombre à donner la lumière ». Gisèle R. née le 11 Février 1911, décédée le 6 Septembre 1973. Il plairait tant à Paul qu'elle fut vendeuse au rayon éclairage du magasin Decré.

C'est un éclat de lumière violent, voyant, clinquant qui bouleverse ici le chagrin. Des bosquets entiers d'azalées jaunes, de fleurs violettes, grossières, obèses, inondent de leur vulgarité un marbre premier prix. Jean Pierre M. mort le 1 Janvier 1999, né le ?

Les hommages ne manquent pas, forçant le trait de cet homme à coup sûr admirable.

« A mon parrain », « A mon cher époux », « Souvenirs éternels », « A notre président » flanqué d'un joueur de pétanque rigide laisse à penser que cet enfant trouvé aurait conquit son existence tout autant à la force de sa générosité qu'à la force de son poignet et à la vivacité de son analyse « boulistique ».

Le gravier blanc crisse joliment durant les 500 premiers mètres... Les petites sacristies mortuaires aux riches moulures sont à peine vieillies des siècles passés, la fleur absente pour aider au recueillement et à la sobriété. Les arbres régulièrement taillés renforcent la perfection, la symétrie est de rigueur. Dans les allées perpendiculaires, l'ambiance est étrange, mêlée de recueillement bourgeois, de méthode rigoureuse dans l'agencement des décos florales et de Jean, qui pleure.

Là, une femme en jupe bleu marine vit les pires difficultés pour s'abaisser jusqu'au lit de son ancien amant. La pierre désolée où survivent encore leurs souvenirs coule sous le poids des

fleurs et des mousses. Elle ose lentement poser ses mains sur les racines malsaines et arrache, doucement, ces végétaux traîtres qui cachent le nom de son amour. Elle pleure, un peu. Paul la regarde, fixement.

Elle eu voulu ouvrir le tombeau, qu'il la prenne avec elle sous la lourde pierre grise; elle voudrait plonger une dernière fois entre ses yeux, tranquillement mourir pour lui, en lui, sans honte ni chahut. Elle repart, brisée. Elle croise Paul. Elle est riche et fière.

En Paul résonne l'appel feutré du silence.

Quelques pas plus loin, le sourire qu'il arborait à l'idée de revoir ses morts s'est transformé en lèvres serrées; le menton tremble, les maxillaires se contractent.

Paul frémît à la vue de cet homme jeune, la tête dans les mains, perdu, devant une tombe non encore recouverte. Il frappe le petit monticule de terre, les poings rageurs, la poitrine prise de soubresauts atroces.

Sa femme est sans doute partie avec son petit garçon à La Baule chez ses parents. Il faut continuer à occuper Jules, qu'il pense le moins possible à la mort.

C'est un papa qui, chaque soir, voit se refléter dans la nuit le papier blanc de la solitude et qui ne connaît plus la ligne droite de ses pensées et de ses mots. Seul, si désespérément seul dans la complainte d'une sonate, il est le noctambule froid des heures qui ne s'achèvent pas.

Marine est née le Lundi de Pâques 1995. Elle avait 8 ans. Les enfants meurent donc aussi à Nantes. Paul accélère le pas.

Le cimetière Miséricorde possède une configuration pour le moins étonnante. Si le visiteur s'émerveille à juste titre de l'entrée grandiose du lieu, il se posera toujours la question de savoir pourquoi le fond du cimetière est si mal entretenu et toujours soumis aux soleils les plus chauds. Le blanc du gravier et la fraîcheur relative des premiers mètres laisse la place à des allées de terre où poussent les pissenlits et où roulent des cailloux perdus. Les tombes se font plus sobres, les croix ne sont plus celles d'habiles ferronniers. Et la chaleur, cette horrible chaleur, l'absence végétale.

Paul connaît la réponse... C'est le gardien du temple qui lui a donné.

Denise, Jean, Max, Lucien, Jean Paul, Michelle sont couchés là, loin de la beauté des riches architectures mortuaires. Pas de famille...ou si peu, pas de revenus....ou si peu, pas de compassion...ou si peu. A une certaine époque et dans d'autres circonstances, on les aurait appelé les damnés de la terre, les filles de petite vertu, les vagabonds.

Paul aime s'arrêter quelques instants près d'eux. Ce ne sont pas des amis, ce sont des âmes malheureuses.

Michelle arpente depuis trois ans la rue Paul Bellamy.

A vingt ans dans les années 70, sans autres bagages que son bon sens et ses formes généreuses, elle a cru à l'amour, elle l'a souvent fait. Elle est toujours tombée amoureuse de ces compagnons de route. Sa naïveté et son honnêteté (synonymes bien souvent) l'ont d'abord amenée à réconforter les derniers métallos des chantiers Dubigeon et les quelques marins philippins avides de dépenser leurs quelques sous dans les bars aux miroirs sans teint du quai de la Fosse.

Un jour, elle aurait des enfants et travaillerait à la caisse d'un magasin du centre ville. C'est son credo, une certitude, une envie.

Puis ce fut la rencontre avec Jacques, un bon ami du patron du bar. Il était gentil et l'avait même emmené un soir dîner à La Cigale. Il était venu la chercher dans le deux-pièces qu'elle occupait au dessus du commerce et lui avait offert une rose. Elle avait mis une robe rouge et s'était trop maquillée mais qu'importe, elle avait vu l'autre monde, sans en sentir les regards

amusés et cyniques de certains, choqués d'autres. Elle avait senti les épices inconnues, goûté l'ambroisie et puis...Jacques était si gentil.

Puis le temps fit son œuvre, quelques mois, pendant lequel elle s'accrocha chaque nuit au cou de son Julien Sorel.

De soirées privées en paires de claques, elle ne vit plus son avenir que dans l'or liquide de ses verres de whisky mais elle continuait de voir le Pacifique dans les yeux délavés de Jacques, de moins en moins présent auprès d'elle et de plus en plus auprès d'une autre Michelle.

Il lui fallait verser son loyer, chaque mois.

Michelle est tombée un soir rue Paul Bellamy. Elle ne rencontra sans doute jamais Lucien.

Ouvrier aux Brasseries de la Meuse, il y restera jusqu'à leur fermeture en 1989. Lucien est un contemplatif.

Chaque matin, avant de se rendre au travail, il aime s'arrêter au dessus de l'usine, au bout du Quai de la fosse, à la terminaison du sillon de Bretagne, tout en haut du quartier Chantenay. Là, à quelques mètres de la statue de Sainte Anne qui protège les marins comme le christ bénit la baie de Rio, se trouve un petit square flanqué d'une minuscule tourelle dont Lucien ne connaît jamais l'utilité.

Ouvrait-elle la voie aux bateaux rentrant dans le port de Nantes ? S'allumait-elle la nuit, amer minéral de retours de voyages ?

Il restait là une dizaine de minutes, penché délicatement au dessus du muret, prenant quelques photographies, embrassant du regard cette vue imprenable, « le plus beau panorama sur ma ville » pensait-il toujours.

Il voyait l'église Saint Louis, Notre-Dame du bon port, Saint Nicolas, le haut de la cathédrale, - c'était son Prague à lui - le palais de la Bourse, les longs quais agités du tumulte fondamental de la ville, la maison radieuse du Corbusier. Il ne s'est jamais lassé de son détour quotidien. C'est d'ailleurs au pied de la sculpture en souvenir aux héros de la Commune, en plein milieu du square, qu'on l'a retrouvé une nuit de Novembre en état d'hypothermie avancée. Il était couché sur le flanc, calme et serein, sa lourde tête posée sur un sac de toile sentait le vin bon marché.

On ouvrit d'abord le sac: pèle-mêle la photo d'un petit garçon très propre en col blanc, un autocollant de la ville de Nantes, un t-shirt, un appareil photo jetable dont la pellicule ne serait jamais développée constituaient le trésor de ce pirate à l'agonie.

Quand il émergea quelques instants aux services des urgences, il ne fut guère écouté et on prit ces tentatives pour expliquer sa vie pour un délire probable d'alcoolique. Il parlait en même temps du chômage, de Dieu, de Prague et d'une certaine Marie.

Lucien est décédé à 8h20 le lendemain matin.

Ces longues errances au sein des cimetières Miséricorde ou de la Gaudinière avaient aussi pour Paul une valeur thérapeutique.

Il aimait côtoyer la mort, soit pour s'en amuser soit pour retrouver l'espace d'un instant les moments qu'on avait refusé de lui offrir quand il était enfant.

Il n'avait pas accompagné sa mère dans sa dernière demeure.

Il était désormais au-dessus de sa tombe. Impuissant. Silencieux. De petites larmes coulaient, perles de tristesse.

Maman était morte ce matin.

Il avait descendu l'escalier comme il le faisait d'habitude.

La troisième marche du haut craquait toujours et il prenait bien garde, comme un jeu, de poser son pied d'enfant sur le côté droit pour ne pas se faire entendre. Il jouait ainsi souvent à l'espion qui ne veut pas se faire découvrir, pour sourire quelques secondes à l'écoute des merveilleux secrets qu'échangeaient ses grands parents dans la cuisine qui donne sur la rue de la Mélinière.

Mais ce matin, pas de radio, pas de secrets, pas d'odeurs de petit déjeuner, pas de grand bol de café au lait dans lequel sa grand-mère faisait tremper de larges tranches de pain noir. Seulement sa grand-mère, en bas des marches.

Elle pleure.

La lumière est allumée au dessus de la table du téléphone.

Il n'y a rien à comprendre. Paul ne comprend pas. Elle le prend dans ses bras. Son odeur de nuit, ses yeux rougis, ses lunettes d'écaillles...

Paul se dégage maladroitement de cette affection étrange et nouvelle et fait quelques pas dans l'entrée.

Son grand père est assis, dans la cuisine, las, dans le grand fauteuil de velours bleu. Paul dut alors commencer à pleurer, il ne se souvient plus. Il le fit mécaniquement. Sans comprendre, toujours **sans comprendre**. Il ne souvient plus de l'heure, d'une heure quelconque, inutile travail d'adulte. Il ne se souvient ni du temps dehors, ni de son âge exact; il n'a pas faim.

C'est son père qui arrive avec sa tante. Il dit sans doute que maman ne s'est pas réveillé, que Paul est un grand et qu'il savait que Maman était malade et qu'elle est morte. Il ne sait plus.

Aujourd'hui encore, Paul cherche les mots, les lumières, les odeurs mais il ne sait pas.

Sa tante joue avec lui (avec eux ? ces frères sont-ils avec lui ?). Puis, c'est le vide, le néant.

Maman est morte sans lui, sans enterrement, sans cercueil.

Jusqu'où son esprit pouvait-il se souvenir ?

A coup sûr, il allait devoir se battre contre le temps immonde qui balaie les images, les senteurs et les sons.

Devait-il faire plutôt le constat que l'on ne se souvient plus du temps, du bon vieux temps, celui où l'on a que onze ans ?

La colère et la frustration habitent encore son crâne. Il n'a pas su garder avec lui, sur lui et en lui le grain de sa peau sur ses lèvres, il n'avait pas d'odeurs fleuries à associer avec elle.

Paul se sentait souvent tout entier pris d'une honte diffuse de ne pouvoir livrer qu'un film décousu, qu'un court métrage de mauvaise qualité sur leur vie commune.

Heureusement celui-ci serait en couleur.

Maman était un jardin, celui de la rue Monselet. Un arbre aux contours rugueux, aux verrues monstrueuses, un bosquet de camélias pour cacher les œufs de Pâques, le petit recoin pour cacher les rares outils de jardin, les rosiers, un salon de jardin blanc sur une pelouse toujours verte, et le rouge, intense, le rouge.. La couleur du parasol et des coussins, rouges, frangés de blanc.

Maman est assise, parfois elle servait les plats, parfois c'était Louisette, la bonne fille, simple et grassouillette...

Maman parle avec papa, parfois elle parle avec Paul et ses frères. Elle revient du travail, de la « fac de lettres ».

Le jardin est petit mais immense, il est joli, il y fait toujours beau.

Maman va souvent ranger ses affaires au grenier qui lui sert de bureau. Celui ci se trouve sur le même palier que la chambre de Timothée, le frère de Paul, ainsi que celle de Paul ou encore que de la « pièce télé » aux larges et confortables canapés de velours marron à grosses côtes. La chambre de Timothée donne sur la rue Monselet.

Un faux placard abrite un lavabo émaillé aux robinets anciens; le piano droit en laque noire, cadeau de Maman à son aîné, résonnait chaque Lundi soir des accords de jazz appris avec Marie Françoise, la voisine au sourire blanc et à l'odeur de muguet.

Sur l'un des murs de la chambre, une porte cache un placard, profond, tellement profond...

Les robes de Maman y sont rangées... Ce ne sont pas n'importe quelles robes mais les robes de soirées, les « belles robes », et parmi elles, une de couleur lilas parsemée de minuscules fleurs blanches. Paul se souvenait de sa mère au mariage d'un voisin du quartier. Elle avait les cheveux courts, très courts, trop courts...et gris. La maladie était déjà là, trop forte.

Dieu, qu'elle était belle !

Ce fut la seule image que Paul garda de sa mère comme femme, avant d'être mère.

Il se souvenait de sa peau cuivrée, mat et comme polie par des millions de caresses, de ses chevilles (pourquoi de ses chevilles ?) et de ses mains, maigres, osseuses, mais longues et belles.

Un frisson parcourut Paul. C'était son souvenir le plus franc, le plus direct, celui qui va droit dans l'âme.

De sa chambre, Paul ne gardait que deux souvenirs : celui d'un boa, longue écharpe de plume que sa mère avait sans doute porté.

Il l'avait posé sur le haut du paravent qui cachait, là encore, un lavabo ancien.

Chaque fois que Paul venait y faire ses ablutions, sa main effleurait volontairement le précieux artifice, souvenir d'une mode passée ou d'une soirée à thèmes où sa mère avait dansé. Il se souvenait aussi de son « velux », son « bureau d'observations »...diverses et variées.

Il se remet en tête les images des déjeuners et dîners donnés dans la grande propriété de la rue de la Bastille qu'il observait avec délices, tentant de comprendre les bribes de phrases lancées par un convive à la voix tonitruante.

Et puis, il y avait sa voisine de la rue Alexandre Dumas, juste en face, dont la chambre se situait exactement à la même hauteur que celle de Paul; elle devait avoir trois ou quatre ans de plus que lui. Elle était donc « une grande » pour l'adolescent qu'était Paul.

Ils se regardaient parfois, dans un combat à celui qui fixerait l'autre le plus longtemps. Il gagnait toujours. Elle rejoignait sa chambre d'une moue dédaigneuse laissant Paul tout entier à son triomphe.

Le soir, avant de se coucher, Paul, dans le noir, observait cette fille dont la lumière restait si longtemps allumée. Il la regardait parfois se déshabiller et avait découvert grâce à elle les plaisirs de l'onanisme.

Parfois il la croisait dans la rue. Jamais ils ne s'adressèrent la parole.

La « pièce télé » était associée à un souvenir particulier.

Celui de son meilleur ami de toujours qui était, comme de bien entendu, devenu aujourd'hui la cause de sa déception profonde et qui l'avait profondément trahi au moment de sa rupture.

Il semblait en effet évident à Paul qu'il ne pouvait exister d'amitié sans trahison. Celle-ci avait une valeur variable selon les époques.

Terry n'avait jamais trahi Paul car ils s'étaient aimés et ne s'étaient jamais vraiment quitté même si leurs échanges épistolaires n'existaient plus et qu'ils s'étaient progressivement perdus de vue pour cause de bonheurs multiples arrivés en parallèle.

Il ne pouvait y avoir amitié qu'entre personnes du même sexe.

Ces relations étaient pour Paul profondément empreintes d'une connotation homosexuelle avouable et presque bon enfant.

C'est sans doute pour cela se disait-il que l'on a toujours très peu d'amis.

Paul avait eu trois amis qu'il avait profondément aimés et qui l'avait, chacun à leur tour trahi d'une manière ou d'une autre.

Ses amis étaient associés à des lieux précis, à des moments particuliers de sa vie.

Son ami de toujours s'appelait Stéphane.

Il l'avait rencontré au lycée Jules Verne.

Stéphane était son ami parce qu'il chantait à tue-tête avec lui les chansons du second album d'Etienne Daho.

Paul tenait la pochette des 33 tours contenant les paroles et son ami, les mains dans les poches, avec son faux air viril entonnait le premier couplet du morceau. Ils étaient au dessus de la chaîne hi-fi au look 70 imparable et chantaient, ensemble ce qui n'était que la musique de leur cœur.

Ce qui rendait Paul fou de bonheur, c'était quand ils alternaient les couplets et qu'ils se retrouvaient sur les refrains. A ces instants, rien ne comptait plus que leurs échanges vocaux.

Paul et Stéphane avaient vécu ensemble de grandes et belles choses comme ces soirées où ils animaient les surprises-parties des gens de la haute société ou les mariages mondains. Ils souriaient ensemble derrière la table de mixage et s'amusaient à comptabiliser les sourires reçus par chacun des jeunes filles de l'assistance. Son ami était toujours vainqueur.

Ils avaient été fréquemment et fort mystérieusement unis dans une subtile communion et bien souvent ils rendaient au silence l'hommage des regards croisés et complices et trouvaient une harmonie dont ils emplissaient leurs coeurs et qui transformait n'importe quel instant en une indéfinissable et indicible osmose.

Les jours passaient et repassaient devant leurs yeux grands ouverts et devant eux le long cortège des anges aux ailes déchirés n'avait de cesse de gémir et de verser de longs et infructueux sanglots, mais ils n'en avaient cure et riaient à la vie.

Quand Paul se sépara de sa femme, Stéphane considéra que Paul l'avait sans doute mérité et dit à qui voulait l'entendre qu'il ne pensait pas Paul capable de s'occuper convenablement de sa fille.

Benoît avait une sœur, belle à en mourir, et Benoît était un garçon honnête.

Paul et lui avaient vécu ensemble la plus belle partie de l'adolescence.

Benoît était un Samedi. Un Samedi après midi.

Benoît et Paul, c'était la rue du Calvaire, le magasin Nuggets et ses pépites musicales ainsi que les bouquineries d'ouvrages d'art. Ils s'arrêtaient prendre un café dans le quartier du Bouffay et s'achetaient de merveilleux pains au chocolat ou des « croissants-confitures » à la pâtisserie Boudgourd de la rue de la Fosse avant de foncer tête baissée vers le magasin Fuzz qui permit à Paul de devenir le mélomane qu'il était toujours.

Ils remontaient ensuite le boulevard Guist'hau en devisant des filles de la classe, simplement, sainement, sans briser les charmes de celles-ci par un quelconque discours entendu d'adolescents machistes imbéciles.

Pour eux, les filles étaient des trésors rares et précieux, de petites divinités fragiles qu'il fallait protéger des odieux propos et des pensées machiavéliques des autres garçons.

Ce qui était agréable aux oreilles de Paul était la manière précise et chevaleresque dont Benoît entendait combattre les guerriers brutaux et rustres qui les entouraient et qui ne possédaient rien de touchant ni d'attachant, contrairement à eux deux.

Paul aimait la façon dont Benoît l'intégrait toujours dans les moindres conversations. Benoît regrettait toujours que Paul n'ait pu voir ceci, entendre cela, aller avec lui à tel ou tel endroit. Paul n'était pas de reste et n'avait de cesse de parler de son ami à toute sa famille inquiète de tant de passions et attendait le cœur battant qu'ils se retrouvent pour arpenter les rues de Nantes et finir l'après midi soit chez l'un, soit chez l'autre, défaisant fiévreusement les paquets multicolores de leurs trésors achetés dans l'après midi. Ils passaient alors la soirée à observer la pochette des 33 tours auxquels ils vouaient tout deux un culte sans pareil. Ils restaient ainsi des heures discutant de la bizarrerie de groupes tels que The Cure, Depeche Mode et les étoiles noires du label 4AD retrouvant par là même ce qui faisait qu'ils étaient des enfants de leur âge, ni plus, ni moins.

Ils partaient parfois en fin de semaine dans les maisons de vacances de leurs parents. Leurs joies étaient simples et banales - tout autant que la façon dont Benoît laissait Paul regarder au dessus de son épaule pendant les contrôles de mathématiques et de physique.

Pendant les vacances scolaires d'hiver, ils aimaient à se retrouver, marchant sur les plages de La Baule ou de Tharon, échangeant des propos lumineux sur la beauté des formes, sur l'odeur capiteuse du varech, sur l'espoir en une vie meilleure que pouvait leur faire ressentir un soleil rouge se couchant derrière la mer. Ils plissaient les yeux et se tenaient là, droits et sereins face à l'horizon, les mains dans les poches profondes de leurs anoraks.

A partir du mois de Mars, la plage était synonyme pour Benoît du retour des bains de mer et de la combinaison noire. Paul admirait son ami défier l'océan sur sa planche à voile pendant de longues minutes. Il le regardait partir loin, ne le quittait pas des yeux, ébahie par sa manière de faire tourner autour de lui la voile et le wishbone. Il répondait ému à ses signes quand Benoît, au milieu de cet univers aquatique lui lançait de grands bonjours.

Ce fut un jour de gros temps où la force du vent paniquait Paul qui, pour une fois debout sur la plage, attendait avec inquiétude et impatience le retour de son ami, qu'il rencontra Florence. La question que se pose encore aujourd'hui Paul est de savoir pourquoi il ne se lève pas chaque matin avec les yeux de cette femme dans son cœur.

Elle était arrivée sans qu'il ne puisse la voir, juste derrière lui.

Combien de temps était elle resté là sans rien dire ?

Au bout de deux instants, sa petite voix d'adolescente l'avait un peu pris à parti, lui reprochant d'avoir laissé son frère partir alors qu'il faisait ce temps trop venteux. Florence était toujours comme cela. Il semblait qu'elle n'était pas capable d'exprimer ses sentiments autrement que sur le ton du reproche.

C'était, Paul le savait, une des petites et nombreuses maladies de l'adolescence.

Elle était resté là, à côté de Paul, de trois ans son aîné, et ils n'avaient plus rien dit. Le temps au dehors s'était rapidement dégradé et le vent qui soufflait désormais n'avait plus rien des embruns toniques des minutes passées mais se muait en élément naturel malsain, hurleur de litanies obscènes faisant se soulever du sol de minuscules lentilles de quartz qui venaient flageller leurs visages. Une pluie impure et chaude se mit à tomber.

Florence renouvela ses inquiétudes en faisant cingler un « *c'est vraiment n'importe quoi !* » dont le ton était fait à la fois de colère et d'une peur indicible. Benoît n'était plus très loin du bord mais il semblait avoir les pires difficultés à terminer les deux cents derniers mètres qui le séparaient de son ami et de sa sœur. Paul repensa aux récits idéalistes de chevaliers qu'ils inventaient sur les boulevards nantais. Sans dire un mot, il retira son polo noir à manches longues, en couvrit les épaules de Florence et se jeta au milieu des flots pendant qu'elle faisait un très léger mouvement de bras vers l'avant comme pour le retenir.

Les vagues froides lui giflaient le visage mais plus rien dans l'instant ne semblait compter que de poser la main sur cette planche tueuse et de pouvoir aider son ami à revenir sur le bord. Les efforts conjugués des deux garçons les firent se rejoindre au bout de quelques minutes. Benoît et Paul se mirent à nager à contre courant tandis que la pluie redoublait et donnait au tableau

un caractère singulier d'apocalypse miniature. Les muscles allongés de Benoît contrastaient avec la masse musculaire ronde et puissante de Paul.

A grands coups de mouvements d'épaules, symétriques et réguliers, ils entamèrent un retour exténuant. Parfois ils se regardaient et souriaient du plus grand des sourires. La force de deux amis est inégalable quand ils s'aiment.

Ils rentrèrent tous les trois sans bruits, sans échanger une parole.

A compter de ce jour, l'attitude de Florence changea de façon régulière. Elle l'aimait, c'était certain.

Il l'adorait, c'était sûr. Il écrivait ses moindres faits et gestes sur un cahier rouge et noir à papier recyclé. Il l'appelait « Elle », gardant ainsi le mystère de l'identité au cas où quelqu'un chez lui aurait trouvé le cahier intime. Il pensait toujours à « elle » aujourd'hui. C'était un fait établi.

Paul écrivait au jour le jour l'évolution de ses pensées la concernant sur ce cahier qu'il gardait encore aujourd'hui précieusement. S'il avait osé lui parler, lui dire ce qui n'est que resté dans ses mains, transformer ses paroles en caresses, elle aurait su. Trop jeune pour imaginer ce qu'était l'amour durable, il s'était lété suivant jeté dans les bras de Mireille, une fille facile aux yeux bleus. « Elle » l'avait regardé l'accompagner au Camping de la côte et l'embrasser. Elle avait tant souffert pour ce qui ne fut qu'un amour de quatre jours. Benoît attendait sans doute que Paul rende sa sœur heureuse. Il ne lui dit jamais. Il ne montra pas sa déception mais au retour des vacances, ils espacèrent leurs pérégrinations urbaines. De plus, Benoît était scientifique. Paul un littéraire.

Ce fut l'histoire d'un acte manqué, impardonnable...impardonnable et désespérant. Florence est toujours vivante aujourd'hui. Même dans ses sommeils agités, il ne la tua jamais. Paul en était aujourd'hui sûr. Cela serait pour l'éternité la femme de sa vie. Ils vivraient chacun leur vie, elle aurait de beaux enfants bruns. Elle garderait ce sourire défiant la vie. Il l'aimait toujours.

Le souvenir d'Olivier était douloureux. Une nouvelle fois, cette amitié avait le parfum de la trahison. L'amitié des deux garçons fut bourgeoise et biaisée, dès le départ.

Il n'était ici pas question d'embrassades et de clins d'œils complices mais bien plutôt pour Paul d'une présence masculine dans un monde qui était, au moment de leur rencontre, presque exclusivement féminin.

Paul avait profondément aimé cette année de classe préparatoire au lycée Guist'hau.

Il n'était pas une fois - encore aujourd'hui- sans que Paul ne passa devant la bâtie de briques rouges et jaunes et ne regarda, un brin nostalgique, les fenêtres du second étage de l'établissement.

Il y avait rencontré des gens beaux et exceptionnels. Il en voulait pour preuve qu'il était encore capable aujourd'hui de se remémorer tous les noms – ou presque - de ces anciens camarades et qu'à défaut de noms, il les revoyait si bien physiquement dans leurs moindres détails.

Il avait vécu des émois passionnats, des nuits sulfureuses mais chastes, des débats passionnés, des conversations de nuits interminables et y avait un temps caressé le fol espoir d'appartenir à une élite mais son rêve s'était bien vite évanoui et il n'avait pas fallu plus qu'une interrogation impromptue de philosophie pour remettre les choses à leur place.

Ni Paul, ni aucun de ces camarades d'ailleurs ne connaissait en début d'année ni le nom de cinq philosophes contemporains suédois, ni les cinq premières lignes du Discours de la méthode, encore moins le nom de deux philosophes américains actuels.

Ils étaient 58 au départ mais par une succession de devoirs à un rythme que n'aurait certes pas renié Hitler dans sa campagne de France, ils s'étaient retrouvés une petite trentaine, vite désabusés et fatigués, mais combatifs et amoureux, liés par une indicible volonté de se battre et de vaincre.

Qu'étaient ils advenus de ces garçons et de ces filles qu'il avait perdu de vue ?

Il savait par son père que l'une d'entre elle était devenu proviseur d'un grand lycée de province, qu'une autre était devenue spécialiste des problèmes géopolitiques du Moyen Orient, qu'un autre était chercheur et par conséquent devenu fou, qu'une autre avait fait quatre beaux enfants, qu'un autre était mort deux ans auparavant, qu'un autre encore était bien vivant.

Il avait raccompagné Patricia au lycée et ils avaient bu un thé à la vanille, embrassé Vilaevane sous la pluie Rue Crébillon, été au cinéma avec Cécile. Elle lui avait pris la main mais il avait dit non de la tête. Il avait raté une belle histoire avec Anne-Sophie, avait pleuré sur l'épaule d'Anne, avait découvert DAF, Dead Can Dance, Sisters of Mercy avec Grégoire et Saint John Perse avec Yves.

Il aurait pu vivre toutes les histoires d'amour et rentrer dans des familles de toutes conditions mais Paul était à l'apogée de son amour avec celle qui deviendrait la mère de sa fille et aucun thés vanille ni mélange de cheveux mouillés à deux heures huit du matin n'y changerait rien.

S'il voyait Olivier, c'était parce qu'il se sentait malade d'amitié. Rien ne fut comme avant. Comme avec Stéphane et Benoît. Il avait passionnément construit sa vie autour d'eux, Olivier n'était que son repoussoir.

Il reçut une nuit comme les autres un coup bien plus violent qu'un pied dans le ventre. Antoine avait écrit à la femme de sa vie. Il y disait des choses absurdes, qu'il l'aimait semble t-il et ne pouvait plus se taire.

Paul le revit le lendemain sous un prétexte futile. Il le tua proprement, à coup de mots bien choisis, ceux auxquels ils avaient mûrement réfléchi, la nuit précédente au milieu des larmes et de crises aiguës de vomissements.

Car, en effet, l'amitié avait le goût des larmes et de la haine, de celles qui rendent les choses plus laides une fois qu'on les a vécues.

Paul ferma sa mémoire et la porte de la « pièce télé ».

De toutes les pièces de la grande maison, le « grenier – bureau » était pour Paul la plus terrifiante.

Combien de cauchemars y avaient trouvé leur source et développé leurs histoires?

Brûlante et moite l'été, cette pièce était glaciale et humide l'hiver. Tout y était noir. La table, écaillée et branlante. Les étagères, qui couvraient trois des quatre hauts murs....et puis il y avait les livres....des livres...des rangées de livres à n'en plus finir, à ne plus savoir qu'en faire, classés par ordre alphabétique. Des murs de livres d'auteurs, de fantômes illustres. Ces livres devinrent au fur et à mesure des années une source de fascination visuelle et intellectuelle pour Paul.

Quand ces parents sortaient le soir, il attendait sagement le silence de la nuit, prenait avec lui un lourd chandelier de cuivre surmonté de trois bougies roses qu'il posait sur la table noire et s'asseyait dans la pièce, à même le sol sur la moquette... rose.

Il sentait alors monter en lui une sensation qu'il ne connaît plus par la suite.

Il tremblait de tous ces membres, de froid et de peur mêlée pendant les dix premiers minutes de sa visite au sanctuaire. Puis, il passait en revue les rayonnages, livre par livre et se sentait progressivement comme envahi d'une chaleur tendre. Il prenait les ouvrages un par un, caressait la couverture, les respirait, en lisait une, deux ou trente pages et les reposait calmement.

Un souffle quelconque, mais toujours surnaturel pensait Paul, venait soudain faire vaciller les bougies et lançait dès lors le signal de départ d'une incroyable bacchanale.

Aragon à tours de bras y faisait virevolter Barbey d'Aurevilly; Baudelaire dans un coin dansait une gigue improbable avec un Camus goguenard. Pearl Buck, revenant du Tonkin, se trouvait entraînée malgré elle par Chateaubriand dans une danse tribale au rythme des syncopes martiales d'un Aimé Césaire possédé par le Vaudou. René Char se moquait de Daudet, saoul comme un âne. Gide tentait de s'encanailler avec un Flaubert pervers, davantage conquis par l'expérience d'un Hemingway bougon et austère.

De l'autre côté de la pièce, Lautréamont, prince des ténèbres, ne cessait de rire aux bouffonneries d'un Michelet surprenant gouailleur, tandis que Nerval s'était maladroitement mis à dos Verlaine et Robbe Grillet, tous deux navrés de n'avoir pu éviter les longs palabres de ce précieux raseur et observaient de trop loin un Zola qui s'empiffrait dans un coin du bureau au rythme de la clarinette de Boris Vian.

Paul applaudissait des deux mains à ce spectacle et tapait du pied le rythme de ces danses nocturnes.

Son esprit, tour à tour attiré vers la droite et vers la gauche n'était plus que confusions de lieux, de temps et de personnages.

C'était une heure, ou deux, ou trois, de délires et de délices en compagnie de ces visiteurs du soir. Il riait seul dans cette pièce et se retrouvait d'un instant à l'autre dans l'univers existentialiste d'un Sartre démesuré, dans la campagne bocagère d'Emma ou dans l'univers glacé d'Ivan Denissovitch.

Mais, au bout d'un moment, dans un nouveau souffle de vent, ils partaient tous comme ils étaient venus se cachant au plus profond de leurs ouvrages redevenus froids. Il fallait bien quelques minutes à Paul pour tout ranger et pour laver les verres des ces invités repartis pour un « after » au fond de leurs histoires.

Tout redevenait silencieux, inquiétant et troublant comme l'était ce placard noir, haut, démesuré, qui couvrait le dernier mur de la pièce aux miracles.

Il était constitué de quatre portes qui s'ouvraient dans un claquement sec et vibrant.

Paul y admirait les vêtements entreposés là et se perdait dans un nouveau voyage dans le temps. C'était le placard des vêtements abandonnés, ceux que l'on ne mettait plus; des

tuniques à fleurs, des manteaux de peau brodés de coutures colorées, des chemises cintrées aux cols infinis, bariolés de signes psychédéliques, les « après ski » à longs poils.

Combien de soirées ces parents avaient ils faits habillés ainsi dans ces vêtements qui n'étaient plus qu'une collection de souvenirs posés sur cintres? Paul pouvait imaginer aisément ces soirées aux salons Mauduit, hauts lieux de danse et de réunions des hippies branchés qui réunissait tout aussi bien une « jet set » de circonstance qu'une foule d'hommes et de femmes chevelus, agitant les bras vers l'avant, ondulant des hanches et des bras au rythme des Shocking blue, des Kinks ou des groupes Mods dont on venait découvrir les fabuleuses galettes de vinyle lourd et noir.

Le Football club de Nantes venait de monter en première division, la Cigale venait d'être nommée monument historique et les scarabées faisaient se mourir d'amour des adolescents révoltés. Nantes somnolait dans l'or.

Et puis, dans ce placard, il y avait des dossiers cartonnés, multicolores, mystérieux. Un mot, un nom revient à intervalles réguliers : **GALIEN**.

C'était le travail de sa mère, celui pour lequel il la retrouvait avec son père et ses frères à Genève, une ville avec des jets d'eau.

Paul ne se souvenait pas bien de Genève, il n'y était d'ailleurs jamais retourné et il aurait de toute façon été impossible pour lui d'y retrouver la moindre parcelle de souvenirs. L'histoire de Paul s'arrêtait d'ailleurs là ; sa mère n'était plus que cela, des mots, des saloperies de suites de mots qu'il écrivait parfois à la va vite sur des bouts de feuille ou qu'il racontait au hasard de ces rencontres inutiles, trop vite, toujours trop vite.

Où étaient donc les souvenirs des Noëls de la rue Scribe, ceux où sa mère était belle et grave sur les photos ratées ? Où étaient les journées passées en Vendée, sur la maison de la corniche de Sion ou à la bourrine de Soulans ?

Paul ne savait même pas lui même s'il voulait aller plus loin dans une quête aux souvenirs forcément destructeurs et s'il ne voulait pas rester ainsi avec ces quelques trop rares souvenirs mais qui, au moins, étaient les siens. Il avait cette impression pénible et étouffante que le rappel forcé de détails auprès de gens trop mûrs ne viendrait que faire mourir sa propre image, son propre rêve d'une icône adorée.

Paul n'oublia pas de préciser à son interlocuteur que la mort de sa mère avait été aussi pour lui une entrée réelle dans le monde de la croyance.

En effet, il était évident pour les grands parents de Paul que la seule issue digne de sortir ses frères et lui des affres de la douleur ne pouvait qu'être une suite de longues et silencieuses prières, de cérémonies diverses ayant pour but une thérapie rapide et salvatrice.

C'est ainsi que Paul put découvrir un univers qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam, celui des communautés religieuses, des matines et des vêpres, des ermites et des dîners de prêtres.

Il se rappelait des petits matins brumeux, du froid et de la main ferme mais douce de son grand père, de son odeur de lavande et de ses cheveux plaqués au « Pento », de sa grand-mère, cigarette brune à la bouche, fermant d'une main son manteau en astrakan.

Paul n'avait pas accepté cela très longtemps. Il était allé au catéchisme, y avait côtoyé des mères de famille qui lui avait bien plu.

Non par le message évangélique qu'elles tentaient maladroitement de faire passer mais bien plutôt par la candeur avec laquelle elles parlaient de la sexualité des jeunes et des exigences toujours renouvelées de fidélité et de protection.

Quelques textes bien choisis du livre sacré et trois accords de guitare de l'aumônier plus tard, et Paul rentrait chez lui, fier du travail accompli et rêvant, jusque tard dans la nuit de la sexualité des jeunes.... et des exigences de fidélité renouvelée.

C'est un Dimanche midi qu'il rencontra le père Matthieu, responsable de l'Eglise Sainte Thérèse.

Son visage lunaire ne pouvait que déplaire, de même que l'odeur qui émanait de lui; une odeur de soutane souillée par le temps et les petites morts.

Il avait demandé à Paul d'approcher et lui avait parler de sa mère, sous le regard attentif de ces grands parents maternels chez qui il déjeunait ce midi là.

Le prêtre expliqua patiemment à Paul que maman n'était pas morte pour rien et que le seigneur, le « tout-puissant », l'avait rappelé auprès de lui.

Il avait besoin d'elle lui avait il asséné, tel un coup de trique sur la peau nue d'un élève de pensionnat ...

Paul fixa quelques secondes celui qui ne devait être que le diable en personne. Il se raidit et lui décocha du haut de ses 15 ans le plus formidable des coups de poings que l'on avait vu depuis des siècles et des siècles.

La grosse tête de l'abbé trembla et les bajoues qui lui pendaient le long du visage se mirent à s'agiter de la façon la plus ridicule qui soit.

Un cri déchira le silence, c'était celui de la grand-mère.

S'en suivit un chaos mémorable.

Paul partit en courant dans la rue, sans savoir la destination de sa fuite; il fut un temps poursuivi par son grand père qui le perdit Place Jean Macé. Plusieurs semaines passèrent et Paul se douta assez vite que son père avait dû « arrondir les angles » puisqu'on ne reparla jamais de l'incident et que Paul et ses frères n'eurent jamais à retourner exercer leur mission divine.

Sa vie ne lui semblait plus qu'une vie du passé.

Il savait bien que vivre dans le souvenir est un premier pas vers la mort de l'esprit qui précède d'ailleurs la mort physique. Il lui fallait retrouver le rythme de la danse, le souffle chaud de la ville qui régénère et c'est seulement à cet instant que Paul pourrait, comme une plume, aller se poser sur le cœur de celles dont il ne fait que passer près de l'âme et souffler dans leurs cheveux.

Quand il eut enfin décidé de reprendre les choses en main, à savoir principalement sa vie, Paul emménagea rue Jean Jacques Rousseau.

C'était sans doute pour lui la rue nantaise par excellence. Il la décrivait souvent comme une rue sensuelle.

Cette rue à sens unique était incontournable pour tout conducteur arrivant des quartiers Sud Loire; ce qui assurait à Paul un vacarme permanent, un flot régulier d'automobiles aux teintes bigarrées qui, de la fenêtre de son quatrième étage, n'étaient pas sans lui rappeler les Majorette ou les Matchbox de son enfance que sa mère lui rapportait de Brighton.

Le bruit était pour Paul le premier élément fondamental sans lequel il n'aurait à coup sûr pas pu se reconstruire. La ville est bruit comme sa vie n'était que fracas et tumulte.

De même, la ville, comme tout être vivant, exhale à différents moments de la journée, des saisons et même des jours une odeur particulière. L'odeur acre de la chose qui bouge et qui vit. L'odeur capiteuse de la femme qui se couche. Des senteurs vraies et vives.

Il aimait particulièrement humer profondément l'air le matin, quand il quittait son appartement aux alentours de 6h30.

Il existait une différence bien marquée entre la rue haute et la rue basse. La Loire était proche et les matins d'hiver, dans le froid sec, on pouvait presque sentir l'odeur de sel dans le bas de la rue.

Quand Paul fermait les yeux, il aimait à imaginer les images du port et ses chants de marins. La plainte du vent salé dans les recoins semblait chanter les noces d'un marin ardent posant sur l'autel de ses serments les dernières chansons de ses croisières lointaines.

Dans la partie haute, et pour une raison que Paul ne découvrit que beaucoup plus tard, il n'y avait que des salons de coiffure.

C'était le quartier latin des apprentis coiffeurs, le marais des designers capillaires, la rue de Rivoli des prix.

Les bonnes familles nantaises venaient s'y faire rafraîchir le blond, s'y faire renforcer le noir tout en toussotant finement aux bons mots de ces architectes de l'éphémère.

C'était pour cela que le matin, quand les agents d'entretien ouvraient les maisons closes de ces artistes encore endormis, on pouvait y sentir les odeurs de laque, de gel, de shampoing et de bien d'autres adjutants essentiels à toute déstructuration créatrice.

Dans les espaces généreusement abandonnés par ces salons courtois, les restaurants se taillaient la part du lion. Notamment les restaurants de cuisine Lyonnaise. S'agissait-il d'un achat familial groupé ou d'un achat immobilier véreux de la mafia de la capitale des Gaules ? Paul ne le sut jamais. Quoi qu'il en soit, la saucisse de Lyon y côtoyait le bouchon et la sauce épaisse des viandes noyait allègrement le poisson local.

C'était cette odeur qui se mêlait à celles des onguents capillaires pour créer des effluves épiciés que Paul respirait à plein poumon.

A partir de 10 heures du matin s'ouvrait l'épicerie turque, juste en face de chez Paul. Paul aimait tout à la fois les senteurs orientales et les personnes qui y travaillaient. Le caractère incongru de l'échoppe, si étrange au milieu de la réalité bourgeoise, emplissait Paul d'une joie sans pareil. Les émanations indistinctes de musc, de cumin, de vanille auxquels venaient s'ajouter les multiples essences de thé étaient pour lui comme une formidable opportunité de partir quelques secondes. Ailleurs.

Paul se délectait du « Tajine maison » et restait souvent à discuter avec le jeune homme qui tenait la boutique. Ils parlaient au milieu des longs plats brillants, des djellabas chatoyantes et des boîtes d'herbes orientales posées sans ordre au côté d'un vieux narguilé toujours à vendre. Ils parlaient du beau temps et de la pluie, de l'intégration, et des difficultés financières de chacun, de rien et de tout, en toute amitié, en toute affection. Quand ils avaient parlé longtemps, Paul rêvait parfois la nuit qu'il rentrait son corps tout entier dans l'image scotchée au mur du comptoir et qu'il se retrouvait ainsi au pied d'une mosquée sans nom à prendre un thé à la vanille et à jouer aux dominos avec son ami, assis sur de vieux cageots de fruits secs. Quelques autres magasins inopportunus venaient entacher le charme réel de cette rue nantaise. Un France Loisirs – aux ouvrages réservés avant tout à une clientèle de coiffeurs apprenant à lire – un vendeur-frimeur de Cd d'occasions – dont les disques devaient à coup sûr ravir les soirées privées des tonus d'écoles de coiffure – ainsi qu'entre autre, un spécialiste vidéo dont la devanture criarde faisait à chaque fois frémir Paul d'une colère sourde et retenue. Celle-ci vantait en effet la possibilité de « **passer vos vieux films super 8 ou 15mm sur CD rom** ». Paul haussait les épaules, presque désireux qu'un jour le propriétaire du lieu dit ne vienne lui demander la raison de son courroux quotidien.

Paul aurait sans doute raconter au malheureux, blêmissant de minutes en minutes, les heures merveilleuses qu'ils avaient passés chez ses grands parents, rue Scribe, à regarder ces films dont le charme réside tant dans la vitesse du déplacement des personnages qui parlent sans qu'on les entende qu'à ces couleurs qui jaunissent, qu'à ces instantanés de vie s'arrêtant brusquement quand il faut changer la bobine, source de fascination pour Paul et ses frères. Puis le rangement de la caméra dans la partie propre du grenier. Il lui aurait sans doute aussi raconter la bourrine, la maison « Cap au Sud » de Saint Gilles croix de vie, les rillettes et le pain grillé dans la cheminée, tout cela filmé fièrement par le grand père des vacances et que, finalement, il ne comprenait pas que des gens « comme lui » puisse se permettre de toucher à ces films au nom d'un progrès qui semble à Paul aller parfois à contre courant des bonheurs passés.

Peut être la malheureux spécialiste se serait-il confondu en excuses ? Aurait-il fondu en larmes ? Peut être même eut-il vendu ?

C'est aussi dans le choix de son appartement qu'il avait été, peut-être pour la première fois de sa vie, exigeant et sincère. Cependant, l'appartement était sans aucun doute semblable à ceux de tous les pères seuls. Trop fier, et de trop bonne éducation pour y laisser régner le désordre, Paul ne pouvait cependant cacher aux visites de passages qu'il y vivait dans la plus profonde solitude.

Aucune étudiante ne lui aurait sans doute reproché le ketchup moissi au fond de la casserole ou la paire de chaussures, abandonnée depuis un temps imprécis sur la commode de l'entrée ; mais pour ces parents, ces frères ou les femmes de rallyes invitées au hasard des retours de soirées mondaines, il lui fallait faire l'effort du chiffon sur l'étagère, de l'inox passé au CIF.

Nantes, en effet, comme toutes ces grandes villes de province ayant posé les jalons de sa notoriété sur des commerces plus ou moins recommandables, s'enorgueillissait d'une microsociété proprette, toujours apte à sortir des commodes Louis XVI la robe de princesse ou le costume de Saint Cyr.

Paul a longtemps rêvé de révolutions, de coups de pied violents dans le ventre des certitudes. Il en rêvait depuis qu'il était enfant ; Elevé dans le quartier Monselet, ghetto fermé par les convictions rétrogrades et les acteurs de la France du ciel, Paul connaît son quartier par cœur. C'est là qu'il y avait rencontré des gens bien étranges, de ceux que l'on considère souvent comme bien élevés parce qu'ils sont bien coiffés et qu'ils dansent le rock avec la main droite repliée dans le dos.

Le long boulevard Guist'hau abrite des cabinets d'assurances réputés et loge de jeunes vieillards fortunés au duplex trop grand pour eux.

La présence d'un marginal fatigué au pied d'un horodateur obèse ne dure que le temps d'une dénonciation anonyme sur le standard du commissariat Waldeck Rousseau.

L'Avenue Camus et ses cerisiers sont l'écrin magnifique de l'Externat des Enfants Nantais où des enfants rebelles aux polos de marque se révoltent sagement contre la faim dans le monde sous la préférence de Notre Dame de Toutes Joies.

Tout au long de cette artère aux fleurs trop roses et aux feuilles trop vertes, des maisons cossues se cachent derrière de grandes grilles électrifiées où certains soirs, en glissant un œil au travers de la belle ferronnerie, on peut voir des danseurs de salon patiner sur les planchers lustrés et entendre les rires frais et ampoulés des riches héritières.

Paul avait goûté aux charmes de ces soirées mondaines. Non qu'il fut, de naissance, intégré dans cette noblesse décomposée mais bien parce que la haute qualification de son père lui ouvrait toutes grandes les bouches des aboyeurs aux portes des appartements rupins ou des châteaux de campagne.

Paul connut le tournoiement des robes de soie et le clinquant des chandeliers, le choc du cristal et le sourire mièvre de Pélagie mais s'il perdait parfois la raison, c'était bien davantage par l'ineptie des conversations tenues que par le rythme endiablé des rocks acrobatiques ou les bulles peu fraîches des coupes de champagne.

Il se souvenait par exemple de cette « femme-Laura Ashley » qui lui avait demandé « *comment il était né ?* ». Les humanités bourgeoises eussent sans doute exigées qu'il réponde par le nom qu'il portait depuis sa naissance mais, tout de go, et fier à l'avance de son petit effet, il répondit « *mais ? (Feignant ici la surprise ou l'outrage) par les voies naturelles, madame* » insistant lourdement sur le deuxième *a* de ce madame, ce qui donna à sa réponse ce vernis luxueux tant apprécié pourtant à l'habitude.

L'incongruité de la réponse laissa la baronne (ou la comtesse ?) sans réaction; tout juste esquissa t-elle un sourire gêné, tout aussi bien adressé à Paul qu'aux autres convives qui l'entouraient. Elle ne pu plus poser son regard sur lui et chercha désespérément d'autres yeux d'autres jeunes invités pour revenir, le plus rapidement possible, à un univers mieux maîtrisé.

La longue et Haussmannienne rue de Strasbourg, l'étroite rue Kervégan ou encore les charmantes folies du quartier Procé étaient les lieux privilégiés, les points noraux de ces foires aux rubans.

Là, en une soirée, Paul pouvait y rencontrer tout ce que Nantes a de têtes couronnées, ou encore tout ceux qui font gagner la France, à 20 ans, futurs repreneurs de l'entreprise paternelle, prêt à travailler « *sept jours par semaine s'il le fallait , et même davantage* ». Si les héritiers y étaient tout aussi boutonneux que les jeunes de rue, les jeunes princesses y étaient rapidement femmes du monde, délicieuses de charme ... et de perversité.

Paul sut alors qu'on pouvait acheter la beauté. Mais une beauté d'apparat, une beauté de Cendrillon, que lui-même qualifiait bien davantage de pacotille.

Paul se souvenait de cette nuque charmante, fine et altière que venait souligner un collier de joaillier. Il avait même imaginé chez la jeune fille de dos près du buffet le contour de deux fesses sculpturales posées sur des jambes galbées de noir.

Elle s'était retournée.

Paul ne comprit jamais vraiment les raisons profondes de sa présence en ces lieux. Il aurait pu renoncer à ces réjouissances et rejoindre d'autres amis de son âge, dans d'autres lieux à d'autres heures mais une fascination perverse et la parfaite connaissance des codes de ce monde le poussait à y rester, à regarder, à analyser.

Paul deviendrait donc voyeur mondain.

Son analyse était toujours rigoureuse et précise. Il gardait en lui tout autant l'ambiance générale et les faits marquants de la soirée que l'hilarante médiocrité de certains détails. Il naviguait en permanence entre dégoût et fascination. A la fois il exécrerait la futilité de ces gens qui organisaient des batailles rangées d'œufs de lompe, transformés, sans doute par l'action divine, en caviar, mais en même temps, ne pouvait s'empêcher de sourire au souvenir des ineffables batailles de petits pois à la cantine de l'école Harrouys qu'il avait fréquenté enfant. C'était bien les mêmes enfants mais les cuillères étaient devenues d'argent et le noir brillant avait remplacé le vert des billes comestibles.

A la fois, il ne supportait plus de devoir argumenter aux propos fallacieux des jeunes royalistes de l'Action Française – encore vivants dans leur quartier de la cathédrale – contre les propos convenues d'une certaine France des valeurs, celles d'un maréchal mort depuis bien longtemps, celle d'un front qu'il eut voulu voir dégagé, celle d'une Bernadette dont on ne saura jamais vraiment si elle était sur- ou sous-birous, mais en même temps, il s'amusait à rendre ses mots plus provocateurs, plus lourd de sens que s'il avait discuté au sein d'une réunion syndicale ou d'une discussion familiale.

Mais ce qui fascinait Paul encore davantage, c'était qu'il retrouvait au cours de ces soirées les stéréotypes de ces classes sociales dont il avait lu les errements dans les livres de Balzac, de Flaubert ou de Verharen.

Il retrouvait dans les faits, les gestes et les discours de ces jeunes gens une certaine forme de paternalisme bon enfant à l'égard des « brebis égarés ».

C'était des attitudes matinées de foi chrétienne et de ce bon sens humaniste hérité d'origines parfois populaires. Il imaginait aussi en souriant que le choix des vins et des mets pour ces soirées avait provoqué au coin de la lèvre du paterfamilias un rictus rapide quand il avait fallu ouvrir le chéquier à l'annonce du prix du traiteur.

Mais il fallait paraître.

Et qu'eut dit ce père de famille généreux s'il avait entendu, derrière le canapé de velours vert, ces jeunes imbéciles de 18 ans faisant remarquer trop fort (suffisamment pour qu'on puisse les entendre) que le pain de mie avec le saumon n'est jamais aussi satisfaisant que des blinis légèrement passés au four ?

Henri Beyle aurait donc menti quand il déclarait que « *l'art est un beau mensonge (...) et que tous ceux qui ont écrit le savent bien* ». C'est Honoré qui disait donc la vérité et sa peinture des bourgeoisies de province était toujours d'actualité, un siècle plus tard.

Mais s'il est un détail que l'origine sociale de ces hommes leur avait empêché de souligner au gré de leurs chroniques romanesques, c'était bien la vulgarité de la transformation progressive de ces soirées au fur et à mesure de l'entrée dans la nuit étoilée.

Les « parents-organisateurs » ayant déserté le lieu des réjouissances, les recoins des salons huppés devenaient bordels, les gros culs duveteux y côtoyaient de plus nerveux, les hampes viriles dressées rendaient hommage aux seins fruitiers et pendant ce temps, un tout petit plus loin, dans les jardins précieux, la lune maligne illuminait sous les bouleaux argentés les ébats échevelés d'autres maladresses post-pubères.

C'est aussi cela que Paul était venu chercher dans sa quête nouvelle d'identité sexuelle et de renouveau de son plaisir. S'il savait que cela ne suffirait pas, il se devait de goûter aux plaisirs de la haute société.

Les cravates se dénouaient et les chemises s'ouvraient sur des torses imberbes que des doigts bagués d'or fin venait caresser maladroitement. Les robes longues n'en portaient plus que le nom et les futurs agents de change malaxaient brutalement des seins lourds, enfin libérés de leur carcan d'organdi.

Bien loin de toutes considérations morales, les filles n'y étaient que catins et les jeunes hommes riches haletants ne retrouvaient leur croyance en Dieu qu'au moment du râle final.

Paul connut lui aussi le plaisir. C'est ainsi qu'il fut, le temps d'une étreinte le gendre de médecins, de notaires, d'architectes en vue et même parfois de gens inconnus. Son plaisir était renforcé par l'attitude qu'il prenait en face de ses conquêtes nobiliaires d'un soir.

Si un miroir avait été placé en face de lui au moment de l'étreinte, il aurait pu admirer la moue narquoise et le sourire vicieux du profiteur qui animait son visage.

Il faisait exprès d'user d'une certaine forme de violence dans ses coups de reins, et quand il sentait l'issue inexorable proche, il quittait le sanctuaire de sa Coco Chanel pour jouir patiemment sur la soie de sa robe retroussée.

Il s'amusait tant en imaginant la jeune donzelle au dessus du petit lavabo de sa chambre tentant à grandes eaux de retirer les auréoles sèches et blanches. Il devenait même hilare à l'idée du regard réprobateur du teinturier de la rue du Calvaire observant d'un air circonspect les tâches suspectes et demandant cyniquement à la mère de l'infante la nature de ces petites dégradations.

La perversion de Paul était évidente et ne fut mise à mal qu'une seule fois.

Elle s'appelait Amélie.

Elle buvait seule un grand verre d'Inishowen près d'un guéridon de style Henri II.

A la façon dont elle refusait systématiquement les invitations à danser, un sourire d'excuses empli d'une tristesse absolue au coin des lèvres, Paul ne la quitta plus du regard.

De voyeur mondain, il devenait progressivement l'admirateur muet d'une seule femme.

Elle se leva péniblement trois whiskys plus tard.

Son sourire malheureux laissa la place à une mimique boudeuse et soucieuse comme celle d'un enfant contrarié. Elle dirigea son tailleur pantalon noir vers une terrasse verdoyante surplombant la Chézine.

Il eut été simple et presque convenu que Paul s'y dirigea lui aussi afin d'entreprendre une conversation futile, fondatrice d'une relation à l'issue logique et certaine. Mais il ne bougeait pas, s'appliquant à observer ses moindres mouvements, ses moindres gestes. Il se rendit compte que cette femme était bien autre qu'un simple objet sexuel ; il ne ressentait d'ailleurs pour elle aucun désir particulier.

Il la regardait, le corps mou, sans plus de réaction que le tic qui lui soulevait la lèvre supérieure comme quand il devenait nerveux.

Paul ne répondit même pas à l'invitation de la grosse fille qui repartit en bougonnant quelque chose que Paul n'eut pas envie d'entendre.

La main droite posée sur la hanche, elle n'avait de cesse de balayer ses cheveux d'une main gauche rageuse. Il nota la longueur et la maigreur de ses doigts nus qui finirent par se poser délicatement sur son épaule droite qu'elle caressa lentement de son pouce, geste machinal mais si plein de douceur et d'un indicible désarroi.

Un couple banal la rejoignit. Ils venaient de danser trois minutes trente sur un standard sirupeux des années 80 mais elle n'avait besoin de rien ... Et envie de quoi ?

Paul ressentit une haine infinie pour ces gens qui venaient violer sans s'en rendre compte l'espace privé de son mystère. Elle fut dérangée elle aussi par la venue inopportun de ces inconnus et se retourna brusquement vers la salle illuminée pour qu'ils ne voient son visage. Elle pleurait. Fièrement. Sobrement.

Une forte grande fille, trop maquillée, courut vers elle au moment où Amélie rentrait de nouveau dans l'appartement. Elle lui glissa quelques mots à l'oreille tout en l'entourant d'un immense bras protecteur. Françoise (c'était le nom de la mère du réconfort – qui se trouvait également être l'hôtesse du soir) fit disparaître son amie dans l'alcôve secrète de sa chambre de fille.

Cela eut pour effet de faire prendre conscience à Paul que la soirée continuait à battre son plein.

Il s'alluma une cigarette et se servit le whisky douze ans d'âge. Il prit bien soin de prendre le verre dans lequel elle avait bu et chercha l'empreinte de ses lèvres pour y poser les siennes. Il ferma les yeux et respira profondément au contact du verre sur ses lèvres quand il fut bruyamment interrompu par une vague connaissance de sexe masculin qui lui aboya à l'oreille, entre deux couplets d'un slow que seuls des groupes de hard rock peuvent commettre, que la soirée était vraiment réussie et qu'il espérait que celle du mois de Juin, chez lui, serait tout aussi drolatique.

Paul n'eut pas le loisir d'hurler à son tour dans l'oreille de celui qui avait la tête de son futur avocat, interrompu qu'il fut par la grande Françoise, qui venait leur présenter une amie, elle s'appelait Amélie.

C'était une vieille amie de lycée dont les parents avaient régulièrement utilisé les services du père de Françoise, médecin accoucheur dans une petite clinique privée de Nantes qui

d'ailleurs, allait bientôt fermer pour fusionner avec d'autres hôpitaux afin d'être plus compétitif face à l'évolution de la demande de l'agglomération nantaise.

Françoise et l'aboyeur aux grandes oreilles ne se soucièrent plus dans l'instant que des difficultés inhérentes aux chefs de services des cliniques privées face à l'omniprésence d'un état dont il eut été bien préférable qu'il n'eut pas été si providentiel que cela.

Il y avait quelque chose d'absurde et de magique dans l'organisation spatiale de ce curieux quatuor. Françoise et son futur mari discutant d'une certaine place de l'état en France et Paul en face d'Amélie, figés tous deux comme des modèles de cours de peinture.

- « Je vous ai regardé pleurer tout à l'heure, excusez moi ! »

- « M'avez vous vu pleurer ou regarder pleurer ? Vous comprendrez aisément le sens de ma question »

- « je vous ai regardé pleurer, je vous ai vu trop boire et là je vous regarde, cela vous gêne t-il ? »

- « vous êtes donc un pervers... aimez vous toujours ainsi jouir du spectacle de la souffrance ? »

Elle baissa la tête un très court instant, mordilla sa lèvre inférieure et releva finalement la tête avec un sourire trouble fait à la fois d'une grâce divine et d'une certaine forme de perversion.

- « Vous êtes bien trop insolent pour ce genre de festivité. La courtoisie eut voulu que vous vous présentiez, la logique que vous décliniez vos vertus et vos espoirs futurs pour votre vie professionnelle et que vous tentiez de terminer la soirée comme elle se termine toujours dans ce genre d'endroit »

- « Je l'eus sans doute fait avec quelqu'un d'autre si cela peut vous rassurer, ou vous décevoir »

- « Vous m'intriguez, cher ami » s'amusa-t-elle d'un air de femme du monde, en rejetant sa tête en arrière.

- « Ne m'en veuillez pas mais permettez moi à mon tour de vous dire, maladroitement sans doute, que pour une raison qui m'est encore à cet instant inconnue, je suis quasiment certain que vous n'êtes pas ici pour y danser jusqu'au matin et que vous me semblez souffrir davantage que vous ne vous amusez ; pardonnez moi cette franchise et l'évidence de mon propos »

Un masque sombre tomba sur le visage d'Amélie.

- « Qui êtes-vous exactement ? » lui lança-t-elle, prise d'une nervosité tant verbale que gestuelle.

- « Vous avez mis dans le mille en disant que ma place n'était sans doute pas ici avec tous ces gens de bonne famille, et de bonne compagnie, et s'il est vrai que je me repais à la vue de tous leurs excès, mon nom de roturier ne m'eût jamais permis de fréquenter ces salons ».

Pris d'une inextinguible envie de parler de lui, Paul brossa en quelques mots et quelques minutes, de façon presque convulsive, la nature de son pedigree, sa rupture d'il y a quelques mois, prenant bien soin de choisir le mot juste.

- « Pouvez-vous me raccompagner ? » lui dit-elle quand Paul eut terminé ce qui n'était déjà plus, depuis longtemps, qu'un trop long monologue.

L'avenue du Parc de Procé n'était plus celle que Paul connaissait. Elle était plus belle, beaucoup plus belle ... Elle était neuve. Elle existait différemment, car Amélie la traversait. Les cerisiers du Japon commençaient à se couvrir de leurs fleurs blanches et le vent léger semblait un souffle divin sur le berceau de l'enfant.

Il ne roulait pas vite. Le silence. L'absence de musique. Celle-ci eut été inconvenante, et de toutes les façons, s'il avait fallu pour Paul mettre en harmonie ces sentiments du moment, cela n'eut été que distorsions et expérimentations bruitistes qu'elle n'aurait sans doute pas apprécié.

Ils remontèrent la rue de la Bastille et ces commerces opulents, dédaignant l'Avenue Camus et ses mouroirs pour vieillards richissimes.

Il fit ainsi mille détours qu'elle fit gentiment semblant de ne pas remarquer.

Tandis qu'il conduisait, il jetait en permanence de petits regards discrets vers sa passagère.

Il l'écouta respirer à l'angle de la place Viarme.

Il regarda sa gorge cours des cinquante otages.

Il entendit sa toux rauque sur le pont de la motte rouge.

C'est près du pont Waldeck Rousseau qu'elle lui demanda de s'arrêter, d'une voix faible et presque implorante.

Il était 3 h13 du matin, les rues de Nantes étaient comme toutes les autres, faites de la magie d'une indéniable fraîcheur surnaturelle et de feux de signalisation, qui, sottement, passent du vert au rouge pour des voitures invisibles.

Et elle lui demandait de s'arrêter, là, n'importe où.

D'une voix calme et apaisée, elle se lança dans un effeuillage tourbillonnant de sa vie.

Il la vit sereine raconter son départ du domicile familial pour partir avec celui qui allait devenir le père de sa fille. Le jeune homme n'avait pas eu le temps de poser la première pièce de cinq francs sous l'oreiller de sa fille pour y recueillir d'une main peu sûre la première dent de lait. Il avait trouvé d'autres occupations plus appropriées à sa lâcheté.

Elle s'appelait Amélie.

Paul la regardait, impuissant.

Elle venait de lui raconter sa propre histoire...à quelques trop rares différences près. Il était face au miroir de sa vie. Elle le savait. Face à face, que pouvaient ils donc espérer alors que l'infini ?

Ils restèrent là à écouter leurs respirations de trop jolies minutes.

Elle avait ses mains jointes au dessus de sa bouche.

Elle semblait à la fois attendre quelque chose et reprendre pied.

Paul savait qu'elle le regardait fixement. Il remit le moteur en marche. Ils arrivèrent dix minutes plus tard devant la porte de son appartement, rue du préfet Bonnefoy.

Ce fut le seul instant que Paul n'aima pas. Il trouvait la situation présente trop convenue, trop incontournable. Mais il était là, avec elle.

Il était muet depuis près d'une heure et c'était comme si des centaines d'abeilles avaient décidé d'installer dans son ventre la huche royale.

Il savait si bien qu'il ne pourrait s'exprimer sans ternir de banalités navrantes la magie de l'instant.

- « J'ai laissé Adèle chez sa nourrice ce soir. Tu as soif ? »

Ce tutoiement soudain ne fit que renforcer la gêne de Paul et son mécontentement passager. Il balbutia qu'il voulait bien mais qu'il ne savait pas quoi. Ce qui rendait Paul furieux contre lui-même, c'était de ne trouver que des mots quasiment enfantins et de ne même plus savoir mettre les phrases dans un ordre grammatical correct.

Elle lui proposa un verre de Bordeaux Tour Cardinale 96 entamé depuis la veille qu'elle tira d'un grand placard dont le contenu semblait cependant presque exclusivement réservé à Adèle.

Il sollicita la permission de fumer.

Elle lui demanda de le faire à la fenêtre de la cuisine si cela ne le dérangeait pas et de lui allumer une cigarette. Ils se retrouvèrent rapidement l'un en face de l'autre, lui, assis sur une chaise en formica blanche et rouge et elle, accoudée au balcon ancien.

La cour était mal entretenue, la nuit était leur campagne. Il lui semblait être dans une maison où l'on avait peu vécu.

Amélie ne lui semblait respirer que par nécessité de vivre mais son souffle était léger et rien en ce monde ne semblait pouvoir troubler sa beauté et sa force. Elle avait retiré sa veste et dévoilait à Paul ses épaules rondes, découvertes par le débardeur aux allures de ceux dont on voit parfois revêtues les actrices des années 60.

Paul regarda longtemps une mèche de ses cheveux, longue et propre, qui tombait sur son front. Il pensait aux baisers froids et tendres que sur ce cheveu, il eut aimé posé. Un visage si doux, un sourire d'espace.

Dans son rêve de cinq minutes, il sentait ses doigts s'engourdir et se tendre, ouvrant délicatement son sexe si beau qu'un soleil du matin éclairerait tandis qu'elle dormirait encore. Des nuées de poissons volants passeraient au dessus de leurs corps... A son réveil, elle lacérerait ses cuisses d'une langue tranchante ; il sourirait les yeux mi-clos, ne rêvant que d'images anciennes, de vertes pelouses où ils feraient l'amour, entouré de peintures d'oiseaux et de musiques planantes.

- « Je suis bien ici, tu as un bel appartement » finit par dire Paul en se mordant la lèvre pris par le remords d'avoir osé une semblable bêtise et une pareille effronterie.

- « Paul, tu ne peux pas m'aimer, je ne t'en laisserai pas l'occasion, nous n'en avons pas le temps, la nuit est déjà derrière nous et ta fille attend que tu sois là à son réveil. »

- « Elle ne m'appartient pas ce week-end, elle n'est pas à moi mais sur ce que tu dis, tu le sais autant que moi Amélie, ton histoire est la mienne, je suis en toi comme tu me respire. Tu es moi. Notre relation est celle d'un seul et même être humain. Pourquoi dis tu que la nuit est déjà terminé? Regarde le ciel, y vois-tu une clarté particulière? Regarde la lumière du lampadaire dans la cour, que vois tu caché derrière si ce n'est la nuit? Regarde ta peau. Le froid vient y déposer son châle et tu trembles. N'est pas le froid de la nuit? Regarde Amélie, regarde, regarde moi. Par pitié regarde-moi »

- « Toi aussi tu étais à la fac de géographie »

- « Ne change pas de sujet s'il te plaît, parle moi de nous et d'après »

- « Je suis vraiment désolé de tout ce foutoir »
- « et après? Et après? Que se passera t-il? Que fais-tu? Pourquoi parles-tu désormais sans que tes phrases n'aient plus pour moi aucun sens? Pourquoi Amélie? Laisse moi respirer profondément le parfum de tes lèvres et jouer avec tes yeux jusqu'au matin nouveau. Voir tes dents se refléter dans la nuit et embrasser tes mains fragiles que j'aime. »
- « Adèle a laissé plus de la moitié de sa tarte aux pommes ce midi. Tu as faim? »

C'en était fini.

Les yeux de Paul se couvrirent d'une buée qui lui faisait mal. Il ne pouvait plus dire un mot. Il était là figé, absurde, ridicule dans sa petite chaise en formica, la tête entre les mains. Il lança son mégot de cigarette sur le pavé de la cour. Le silence de la nuit fit résonner un tout petit bruit sec. La notion de temps semblait n'avoir jamais existé et Paul ne sut jamais combien de temps ils restèrent encore là, sans mots dire. Elle disparut quelques instants. Elle réapparut tout entouré d'une musique planante.

- « Tu connais cette musique? C'est un groupe anglais de Bristol. Northern Picture Library. Je l'écoute en boucle. J'aime vraiment beaucoup »

Il décida qu'il fallait partir, qu'il lui fallait partir loin de ce lieu, courir sans s'arrêter le long du cours Saint André, traverser la place Foch, longer la cathédrale le long du cours Saint Pierre et s'arrêter quand il n'en pourrait plus sous n'importe quel porche pour y hurler ou y pleurer. Sa tentative onirique de fuite fut brusquement interrompue par Amélie.

- « Je veux que tu restes avec moi cette nuit. Tu m'as dit tout à l'heure que nous ne faisions qu'un. C'est une réalité. Je t'attendais. Tu es là. Je veux m'endormir avec toi. Je veux que tu me réveilles demain en m'embrassant la main. Acceptes tu que nos cheveux se mélangent dans la fin de la nuit? »

Paul releva la tête. Elle était si proche de lui. Elle fit glisser ses doigts le long de son cou, faisant effleurer la petite partie ronde de ses petits doigts le long des veines jugulaires. Il se laissa pénétrer de cette torpeur toujours inhérente à ces premières secondes et ferma les yeux. Il défit lentement le foulard de soie blanche qui nouait ses cheveux et l'entoura autour de sa main comme s'il recouvrait une blessure. Il fit un nœud léger et fit courir les paumes de ses mains sur son visage. Il effleura ses sourcils, suivit le contour de ses maxillaires. Au passage de sa bouche, elle mordit tendrement le tranchant de sa main et y passa une langue discrète. Des nappes synthétiques de claviers.

Les ailes de leurs nez se frôlaient sans qu'ils ne s'embrassent et Paul passa l'extrémité de sa langue sur la pointe de ses cheveux, les lissant ensuite entre ses doigts.

Les sourires des préliminaires sont à la fois les plus beaux et les plus emplis de perversion. Ce sont des sourires de complicité absolue, des sourires vrais d'un homme qui dit merci et de la femme qui dit encore. Leur souffle ne s'accélérerait pas autre mesure.

Ils avaient le temps et si leurs cœurs battaient un peu plus fort, c'était juste pour faire se rapprocher leurs deux poitrines.

Il se rappela alors, dans un coin très haut de son cerveau, là où ne meurt aucune étoile, la phrase d'un quelconque poète maudit : « *quand le bruit se fait tintement et que le bois se fait cendres, ton bras joliment enlace mes cheveux et nous courrons à la recherche des vents. Des*

vents fous et rebelles qui entrelacent les feuilles piquantes des buissons ardents et qui font s'embrasser les senteurs et les pierres comme au premier jour ».

Ils étaient tous deux dans une quête d'éternité et d'apaisement qui contrastait silencieusement avec le tumulte entendu des draps froissés et des gémissements plus ou moins profonds accompagnant les étreintes humaines.

Un piano aux basses profondes.

Là, ils se découvraient, s'ouvrant peu à peu à l'autre sans pour autant ne penser qu'à l'étreinte finale, passage obligé des chaleurs animales.

Il y avait dans leurs caresses un caractère sacré qui aurait sans doute pu faire sourire tant il avait chacun vécu les attouchements maladroits de relations sans espoirs, mais leurs visages exprimaient tant de quiétude et de chaleur qu'on ne voyait que deux anges de l'amour, habiles et sensuels, prenant le temps de la liberté.

La main de Paul devint le miroir à l'intérieur duquel il pouvait à l'envie contempler son corps. Elle avait une cicatrice dans le bas du dos.

Elle retira elle même le long pantalon noir qui tomba sur le sol dans un bruit de tafta noir.

Des guitares aériennes.

Elle était presque nue. Elle s'appelait Amélie.

Il était un peu ridicule, toujours vêtu de son costume noir. Il s'appelait Paul.

Il la fixa, retirant un à un les boutons de sa chemise, face à elle dont les yeux étaient éblouissants, comme ceux des gens heureux. D'un mouvement rapide et touchant qui ne fut pas sans rappeler à Paul la façon dont sa fille se jetait dans ses bras pour lui faire de longs et profonds câlins, elle l'entoura complètement, rentrant en lui, passant ses deux bras autour de sa taille et faisant remonter ses mains vers ses épaules qu'elle agrippa faisant par là même tomber sur le sol chemise et veste.

Elle resta ainsi contre lui, petite et adorable, enfant et putain, mère et amie, archange de l'absolu bonheur. Il la serra très fort, se rendant compte pour la première fois depuis sa séparation récente qu'il pourrait peut être vivre de nouveau dans les yeux d'une femme et que les petites étoiles qui brillaient dans les yeux d'Amélie étaient à coup sûr les fenêtres du paradis.

Une rythmique systématique, entêtante.

Une lumière s'alluma dans la cour au troisième étage, juste en face d'eux. Elle éteignit la lumière de la cuisine. Ils se retrouvèrent sous un éclairage étrange, fait de la lumière irradiée de la ville, de cette fenêtre nouvellement illuminée, du gris-noir de la fin de nuit.

Elle posa ses lèvres sur la bouche de Paul ; il aimait la forme de sa bouche, il aimait sa fine lèvre supérieure habilement dessinée par le rouge à lèvres qui formait une ligne infinie quand elle souriait. Il aimait sa main dont le mouvement devenu régulier désormais le faisait tressaillir. Il aimait sa voix quand elle lui demanda de s'allonger sur le sol.

C'est en tournant le visage dans un souffle de plaisir qu'il se rendit compte qu'un homme à la fenêtre du troisième étage fumait sa cigarette, les bras appuyés sur le balcon de bois vermoulu. La fumée partait se perdre en volutes dans le ciel de Nantes. Allait-il bientôt partir au travail? Vivait-il seul? Une femme dormait elle dans une pièce à côté?

Paul, écartelé, les mains inactives et tremblantes, rouvrit les yeux sur le visage d'Amélie. Elle sourit en inspirant profondément. Le corps de Paul fut parcouru du froid glacial du plaisir.

Il n'y avait plus de musique.

Elle resta longtemps sur lui, le visage perdu dans le cou de Paul. Ils respiraient mutuellement leurs peaux. Elle sentait le petit beurre LU. Elle releva la tête et ils se firent des bisous esquimaux, des bisous papillons qui les firent rire. « *The child is the father of the man* ».

Les fenêtres s'ouvraient les unes après les autres dans la cour de l'immeuble d'Amélie et le ciel était maintenant plus rose que gris-noir. Ni l'un ni l'autre ne virent que le jour se levait.

La ligne 51 du bus se faisait désormais entendre à intervalle régulier; les forains des cours Saint Pierre et saint André signalaient l'ouverture de leurs baraques en faisant claquer les auvents de leurs stands sur la terre sèche du mois de Juin. Le ciel était bleu et rose. Les portières de voitures commençaient à claquer dans la rue du préfet Bonnefoy.

Ni Paul, ni Amélie ne voulait être le premier à parler, ni pour dire « je t'aime », ni pour dire « je t'aime aussi ». Ils restaient là sur le sol de la cuisine, le dos froid et courbaturé, les jambes molles et entremêlées. Ils eurent pu mourir ainsi, sans rien ne demander à personne.

C'est elle qui se leva la première, sans dire un mot. Elle se dirigea dans une pièce que Paul ne connaissait pas. Il la suivit. Elle était allongée sur le lit, la tête dans les oreillers. Elle se retourna lentement, la main posée sur la toison d'un sexe fatigué.

- « Jérôme et Adèle doivent rentrer en fin de matinée »

- « Jérôme? »

- « le père d'Adèle. On retente le coup une dernière fois. Il va chercher Adèle chez sa nourrice et il revient là avec elle et on essaye Une dernière fois. »

Paul se perdit une minute douze secondes et quelques centièmes dans un tohu bohu verbal qui le ridiculisa bien davantage qu'il ne l'aurait voulu.

- « Mais Amélie, jouir, jouir sans fin, jouir sans se soucier des écueils futiles de nos esprits matérialistes et suffisants. C'est ce que je pensais pouvoir vivre avec toi. Que faire, que dire ? Comment saluer d'un geste simple les étoiles du ciel noir ? C'est par une quête perpétuelle et commune du plaisir que l'existence mérite d'être vécue ... Je ne parle pas seulement des plaisirs de la table, ni de la découverte d'odeurs nouvelles, du choc premier que peut parfois créer la vision d'une toile aux contours figés mais bien du moment magique de la chair, du contact de ton corps, de ta main, du contour lisse de ton sein, de l'odeur unique de l'endroit où la cuisse rejoint le sexe... .

Etre l'espace d'un instant l'infidèle du droit chemin, le regard tourné vers le seul être qui compte, une heure, un jour , une vie ... Toi Amélie...Chercher, provoquer l'unique moment où tout est relatif, où rien ne semble plus important que le plaisir, l'orgasme ...fulgurant. Le sexe est le père de l'homme.

C'est dans la musicalité de tes plaintes lascives, de tes soupirs lacinants, dans l'échauffement progressif des peaux qui se mêlent, de nos mains qui se tordent, de nos dents qui s'entrechoquent que naît indubitablement l'extase de la liberté absolue. Qu'importent les autres, qu'importe la vie dans ces minutes où l'homme devient enfant et la femme catin. On se rapproche du ciel, on appelle le créateur, sans même y penser, sans même en sourire, juste dans l'oubli. On pénètre un cœur, on pénètre un corps, amer charnel de l'amour physique.

Je veux continuer à murmurer à ton âme, à dire tout bas que je t'aime... sans pudeur ni trompettes. Je veux encore sentir la moiteur de l'osmose, l'imbrication complexe de nos corps déstructurés, j'aime à devenir tour à tour maître et élève, libertin précieux et bête grossière.

Le corps est une pente raide, un chemin sans retour, l'inexorable déchéance, les jambes de coton....Sentir que se resserre autour de mon sexe l'anneau premier, la bague de fiançailles, le lien sacré du partage. Rien, rien n'est plus fort que l'explosion finale, l'oubli définitif, un râle dans la gorge, un souffle froid qui passe dans le dos.

J'ai dans le corps les frissons de liberté que le sexe exalte, les moiteurs salés, les souvenirs, les cicatrices. J'aime à repenser à ton corps, à ses torsions qui donnent le plaisir, à tes seins lourds que mes ongles effleurent, griffent, en y laissant de petites marques brûlantes que mes lèvres viennent rafraîchir.

Suivre ta ligne de vie avec ma langue et rencontrer l'amertume et l'oubli au détour d'un pli salé... remonter sans brutalité de la paume au creux du coude jusqu'à l'épaule, en effleurant, simplement en effleurant, du bout de l'âme, le gonflement adorable de la terminaison du doigt.

Je veux encore ouvrir sans un regard tes bustiers gonflés où soupire lourdement ta chair, la peau tendue. Il n'y a rien à expliquer, rien à bâtir, rien à penser. Seul ne peut compter que le bouton qui cède aux assauts ralenti du souffle trop proche. Répéter indéfiniment le tangage des hanches et libérer enfin le nectar, celui que l'on s'en va boire, ensemble ou seul, profitant des derniers soubresauts voluptueux du corps de celui ou de celle qui, une seconde, une infinie seconde aura sans doute pensé à vous aimer. »

- « Je n'aimerai jamais que toi Paul. Tu le sauras un jour mais maintenant va t-en...s'il te plaît. »

Il était 8h 07 quand il regarda sa montre en bas de chez elle.

Il était habillé comme hier.

Il se dirigea place de la cathédrale, s'arrêta au bistrot de la place, commanda un petit noir et un jus d'orange au patron peu éveillé.

Il pensa à ce qu'il allait faire aujourd'hui. Ils ne se revirent jamais.

C'était une bien belle matinée que ce jour de printemps naissant. Paul but trois cafés, deux verres d'eau et fuma cinq cigarettes. L'air du matin était tiède ; Le patron du café avait un chien. L'animal allait de tables en tables et s'asseyait sur ses pattes arrière, percluses de certitudes et d'habitudes malsaines. Il disparaissait parfois derrière un comptoir de mauvais goût où la femme du patron, une femme sans âge au ventre rond et aux jambes muscleuses servait des rangées de ballons d'un air fermé et résolu. Parfois entraient des hommes grossiers éructant leurs résidus de pensées. Le patron s'agitait avec fièvre, le torchon au bras, le sourire gouaille, la virilité effacée. Le monde se fait et se défait devant lui, les coudes sur le bord du faux marbre. Et lui, innocent, apporte leur cacao à des adolescents heureux qui s'aiment en caressant le chien d'un air tendre.

Des femmes passaient devant lui. Certaines semblaient fanées par la soirée d'hier, d'autres, accompagnées de leur moitié endimanchée et de quatre enfants sages marchaient à petits pas cadencés vers la cathédrale ou l'église Saint Clément. Il ne fallait en aucun cas rater le début des offices sous peine de regards réprobateurs des habitués de ces lieux bleus marines et blancs.

Sa fille étant chez sa mère pour le week-end, il avait sa journée pour lui. Il irait donc flâner dans les parcs nantais à la recherche de lui-même. De la place de la cathédrale, il n'y avait qu'un pas pour aller au jardin des plantes.

L'attraction de Paul pour ce jardin était double.

Cet espace vert était sans aucun doute le plus raffiné et le plus furieusement kitch que l'on pouvait trouver dans le centre de la ville. Les essences végétales y foisonnaient et se mêlaient dans un mauvais goût qui impressionnait Paul au point d'en être fasciné.

Entre les variétés de pins et les pelouses trop vertes, des mares artificielles grouillaient de poissons obèses aux yeux démesurés et globuleux, des bustes gris de pères fondateurs dormaient sous la mousse et des statues de style rococo se miraient dans l'eau troublée par les cascades chantantes. Des perruches aux mille couleurs venaient troubler de leurs piailllements imbéciles la quiétude des siestes de fin de printemps et de début d'été. D'imposants bosquets d'azalées venaient habiller des blocs de rocallle anguleuse et mousseuse de leurs fleurs grotesques et ventripotentes, comme un manteau de fourrure sur une femme trop fardée.

Le lycée Clemenceau apparaissait grandiose, malheureusement flanqué de sa verrue de verre et d'acier qui entachait singulièrement cet établissement d'hommes illustres dont le premier était à coup sûr son père. Professeur agrégé de Sciences physiques, le père de Paul était cet homme que Paul aimait et pouvait haïr plus que tout; comme tous les pères de la terre en somme.

Admiratif de son savoir et de sa belle allure, il était tout autant sensible à l'affection démonstrative que celui-ci ne se privait pas de lui transmettre. Il n'était pas rare qu'il passe l'un près de l'autre échangeant un sourire, un baiser tendre, ou une accolade sensible.

Son père avait souffert plus que de raison, Paul le savait et l'aimait avant tout de toujours avoir souri dans les affres de la douleur. C'est pour cela qu'au delà de toutes les divergences de vue qu'ils pouvaient avoir, Paul l'aimait....passionnément.

Son père savait le faire rire, surtout en évoquant les anecdotes de son enfance.

Il aimait la façon dont son père avait été responsable de la mort de sa grand-mère, s'amusant à jeter des noyaux de cerise dans la bouche grande ouverte de l'aïeul tandis qu'elle dormait. Il avait huit ans, avait perçu distinctement un gargouillement suspect émanant de la bouche et s'était enfui pour continuer à jouer avec ses cousins d'Arthon en Retz. La vieille s'était étouffée, mais elle avait 88 ans et était la propriétaire d'une usine de couture. On la veilla deux jours, on la pleura deux heures et on se partagea le fruit de la vente de l'usine en deux minutes.

Cependant Paul supportait de plus en plus mal, au delà de tout, ses certitudes définitives qui le rendaient à la fois exaspérant et touchant comme un enfant naïf. Il n'avait jamais eu conscience de la valeur de l'argent et n'avait de cesse de le dépenser et de le montrer. Il ne voyait dans le cours du temps qu'une simple régression des savoirs et un appauvrissement des Belles Lettres. La musique était aussi son domaine et l'aspect péremptoire de ces jugements à l'emporte-pièce était indiscutable. Il était le garde des sceaux du bon goût musical et savait le bon et le mauvais.

Il savait aussi être beau dans la douleur et s'en servir comme d'une force et d'une arme absolue. Rien de tel que la douleur passée pour excuser ses bassesses et justifier ses errements.

Paul ne sut d'ailleurs jamais si la vie de son père était celle du dernier provocateur que la terre ait porté, il l'aurait tant désiré, ou celle, banale, d'un enseignant de province.

Était-il le dernier des romantiques?

Etais-il si puissant qu'il pouvait porter les malheurs de toute la famille sur son dos?

Avait-il réellement et sérieusement tourné le dos aux socialistes pour se réfugier dans le confort serein de la violence réactionnaire?

Accepterait-il un jour son rôle de grand-père sans l'assimiler *de facto* à l'inévitable et inexorable vieillissement et accompagnerait-il ses petits enfants au cirque, au zoo, à pied, main dans la main, attendri ?

Le père de Paul passa ainsi une bonne partie de la vie de son fils coincé entre le statut de héros et celui d'antihéros. Mais il l'aimait, raisonnablement, comme un fou, sans trop se poser de questions...

Souvent Paul aurait voulu trouver des mots pour lui dire, des mots qui ne seraient pas ceux du commun, avec des mots inventés pour lui et des expressions qui à elles seules pourraient faire couler les larmes bienfaisantes et auraient une certaine douceur de consolation et de pardon. Paul était certain que quand il aurait rangé dans une valise ses costumes de rôle misérable et retrouvé un équilibre digne de ce nom, que sa fille lui dirait merci pour ce qu'il avait fait pour elle, qu'il aurait fini de courir les chemins non battus après l'impossible, il irait se reposer quelque part, très loin, où son père, qui l'aura sans doute devancé, le recevrait. Paul était sûr que les sourires de sereine confiance qu'il lui donnait maintenant deviendraient alors des sourires de triomphante certitude.

La rue du Maréchal Joffre était un petit Paris, un marais miniature, un quartier à la Jeunet. L'ambiance y était celle d'une « ville dans la ville » où chacun se connaissait comme Paul avait pu le remarquer déjà chez les commerçants du quartier du temple à Paris ou ceux de Neuköln à Berlin.

Le boulanger venait souvent tenir la boutique du coiffeur militaire pendant que celui-ci aspirait un café brûlant chez le cafetier de l'angle. Le buraliste au doberman échangeait des propos mesquins avec la bouchère au dessus des voitures d'un côté à l'autre de la rue pendant que le traiteur marocain allait compter fleurette à la monitrice de l'auto-école.

Paul descendit le long du cours Saint André sans jeter un seul coup d'œil vers la rue du préfet Bonnefoy qui avait abrité sa nuit dernière. Il prit le pont Saint Mihiel et s'arrêta au beau milieu. Il avait le temps. Personne ne l'attendait. Il avait seulement dit à son frère Victor qu'il passerait peut-être chez lui en fin de journée pour prendre un verre et pleurer un peu en parlant de sa fille.

Du pont, on pouvait admirer une carte postale nantaise. L'Erdre, affluent romantique de la Loire, berçait doucement des péniches dans une brume idéale pour photographes amateurs. Un tramway sensible faisait tâche de sa modernité et au loin, dans son alcôve de verdure, on

devinait l'île de Versailles et son jardin japonais. Dans quelques semaines, celle-ci serait colonisée par des jongleurs rebelles et des fumeurs de joints, des adolescents aux couleurs Jamaïque et par les rats, venus se rassasier aux morceaux rassis de cornets de glace abandonnés par les promeneurs du Dimanche.

Paul remonta à pas lents vers le marché de Talensac. C'était Dimanche, jour de marché et de bousculade. Il se promit qu'il y reviendrait un jour avec une femme et des enfants pour acheter les huîtres dominicales, symbole du bonheur tranquille. Il remonta la longue et pentue rue Bodiguel en accélérant le pas.

C'était la rue de son premier joint, là haut, au deuxième étage de cet immeuble desquamé par les pollutions. Il se souvenait de Dominique qui représentait pour lui à l'époque le summum de la rébellion à un moment de sa vie où Paul ne prenait vraiment son plaisir que dans la recherche sur l'existentialisme sarrien ou dans les coupes morphologiques des reliefs karstiques du Puy de dôme.

Dominique était musicien.

Tout était dit.

Fils des voisins des parents de Paul, Dominique avait quitté précocement le domicile bien pensant pour s'installer loin des larmes cachées de ses parents adoptifs.

Exclu de la communauté des chrétiens du quartier de Notre Dame de Toutes joies, il avait dû trouver mille stratagèmes pour payer le studio enfumé qui lui servait de verrou.

Paul l'avait croisé un matin, perdu, seul et éthylique. Ils s'étaient reconnus mutuellement et Paul l'avait aidé à rentrer chez lui. Des claviers, des violons, des guitares, des machines, aussi diverses qu'étranges occupaient l'espace; Le studio était un espace mondialisé par des tentures indiennes, des nappes tibétaines, des cendriers chinois et des poufs aux signes cabalistiques incertains. D'effrayantes affiches aux motifs gothiques couvraient le reste des murs du sol au plancher et donnait à l'endroit une ambiance hallucinante et fantasmagorique : un véritable enfer sur terre, où les odeurs de la mort et du noir se mêlaient à celles de mégots froids, de cafés bons marchés et de la vie masculine.

Il devait être six heures douze et Paul avait vu Dominique refaire le monde derrière ces curieux instruments. Il était devenu beau, subissant de plein fouet la mutation transcendante de l'artiste face à son art.

Le regard perdu s'était évanoui dans les limbes du sublime et la voix pâteuse de l'alcoolique se muait lentement devant les yeux de Paul en une mélopée grave et sereine. Les boutons rouges, verts et orange des claviers scintillaient comme de petites étoiles dans la pénombre du studio et les mains aux ongles sales plaquaient des accords désespérément mineurs.

Puis Dominique était retombé lourdement dans un canapé informe et Paul l'avait vu plié et collé des feuilles immaculées qu'il avait religieusement remplies de feuilles vertes et sèches. Il tournait les feuilles avec une grâce infinie et tira de longues et silencieuses bouffées de ce nouvel instrument.

Quand il tendit à Paul la cigarette d'oubli, celui ci n'hésita pas un instant, tout en sachant qu'il n'appréciait guère ce passage obligé aux renoncements matériels et humains. Il eut envie de vomir et ne savait vraiment s'il s'agissait de son dégoût intrinsèque pour ces substances ou si le mélange acré des odeurs viriles lui montait aux yeux et à la gorge.

Ils parlèrent de révoltes pendant deux bonnes heures. Paul refusa plusieurs fois la main tendue et fumante de son ancien voisin sans que celui-ci ne se soucie d'ailleurs de son déni.

Ils s'éloignèrent progressivement du monde réel et créèrent autour d'eux un univers psychédélique bercé de musique pop et de héros androgynes. Ils crachèrent sur la chanson commerciale, hurlèrent des propos enragés sur la chanson engagée et fermèrent les yeux sur la

voix de Liz Fraser. Paul était parti quelques heures plus tard d'un pas peu assuré. Il souriait en quittant l'immeuble.

Il se mit à aller mieux. Vraiment mieux. L'univers qui se construisait autour de lui ne lui déplaisait pas trop. Il n'avait d'ailleurs plus aucune envie particulière de vivre dans cette luxure passée, dans ce monde sordide de femmes de tous âges entourant son cou ou ses hanches de leurs bras trop lourds. Avant de sortir définitivement des affres et des tourments, de la douleur et du noir, il connut une femme qu'il aimait un peu et qui lui apprit que l'on pouvait vivre sans larmes. Elle était de cette corporation que l'on trouvait majoritairement dans un périmètre de deux kilomètres autour de son appartement de la rue Rousseau.

Tout avait commencé par ces petits malentendus superbes que l'on ne voit que dans les comédies légères américaines avec Meg Ryan ou Julia Roberts. Il l'avait prise pour une autre. Il avait ouvert la porte en grand, avait hurlé à ces amis qui se trouvaient à l'étage que c'était Marlène.

Elle portait le charmant prénom de Fabienne.

Elle avait ri, s'était un peu moqué de lui, sans méchanceté aucune, mais bien plutôt avec cette ironie qui rend mal à l'aise mais qui se colore d'une tendresse particulière pour le fautif.

Ils avaient parlé ensemble une bonne partie de la soirée, sans se préoccuper jamais d'une quelconque forme de séduction. Paul s'était senti bien. Il avait senti une douce chaleur l'envahir au rythme de la conversation. Celle-ci ne fut d'ailleurs pas d'un intérêt particulier et d'une haute tenue intellectuelle mais qu'importe.

Cette chaleur était là et fort agréable au cœur de Paul.

Etais-ce elle qui créait cela ou les solides gorgés d'un whisky de l'île d'Isley ?

Elle « designait » le cheveu depuis 6 ans déjà et avait expliqué à Paul qu'elle en avait assez de tout ce que l'on pouvait dire sur les coiffeuses et leurs homologues masculins, que ce n'était pas vrai, qu'elle même adorait « bouquiner » (terme fort usité chez les intellectuels de gauche et qui énervait Paul au plus haut point, tout comme d'ailleurs les gens qui se targuent pour une raison psychanalytiquement intéressante d'avoir toujours un « bouquin » à lire, dans leur sac, sur leur chevet ou aux toilettes) et qu'elle avait d'ailleurs adorer « les trois mousquetaires » mais qu'elle ne savait plus de qui c'était.

Paul avait lâchement glissé le nom de la comtesse de Ségur et Fabienne, rassurée, avait lancé un « ah oui, tu me sauves ! » qui avait assuré à Paul la confiance de la demoiselle. Si sa culture ne semblait être purement intellectuelle, elle avait cependant un goût certain pour tout ce qui touchait à la décoration et s'habillait avec la féminité et le goût sûr des femmes apprêts.

Paul aimait cela.

Il ne cachait d'ailleurs pas une certaine forme d'admiration pour les métiers de la beauté et s'il se gaussait aisément de la fréquente inculture de ceux qui les pratique, il n'avait pas de mots assez admiratifs pour la technique qu'ils possédaient et leurs capacités à rendre beau le laid, ne serait-ce que de façon éphémère.

Quoi qu'il en soit, il ne garda de cette soirée aucun souvenir de sa bande d'amis et partit vers deux heures du matin sur son vélo noir avec dans les yeux la puissance d'un sourire et dans la tête le désir de la revoir.

Il la revit pendant plus de deux mois avec dans le cœur une palpitation qui fut crescendo au fur et à mesure des semaines.

Il aimait tant son appartement immaculé.

Tout y était blanc, du sol jusqu'au plafond sculpté.

Là où d'autres gens auraient posé une touche de couleur par le biais d'un coussin ou d'un bibelot quelconque, elle s'acharnait à ne décorer son appartement que de blanc. C'est ce qui rendit Paul définitivement amoureux d'elle.

C'était sa folie à elle; C'est toujours la petite folie de l'autre qui rend les choses plus définitives ; la collection de capuchons de stylos, le fait de tirer la langue à chaque fois qu'on est gêné, la photo polaroïd d'un crocodile en plastique accroché par une punaise sur la porte d'entrée d'un appartement, des murs tapissés de photos ratées...

Elle l'appela un après midi de Juin alors qu'il jouait de vieux airs de bossa nova avec son ami au nom de fleur éphémère.

Elle lui proposa de passer ce soir entre 10 heures et minuit.

Elle l'attendait avec le sourire des femmes en attente d'un départ.

Les plus jolis, les plus tendres. Ils burent un peu, fumèrent beaucoup.

Elle lui tendit une lettre toute pleine de fautes d'orthographe qui lui demandait de l'aimer pour un temps non précisé qui rimait avec toujours.

Elle baissait la tête en attendant la scène où le jeune premier viendrait soulever son menton avec l'index et le majeur et poserait sur sa bouche le baiser de l'envol.

Il ne pouvait la décevoir et trembla même un peu en posant sa bouche sur la sienne.

Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas tremblé.

Il partit de chez elle à 6h18 ; ils n'avaient pas dormi.

Ils n'avaient pas couché ensemble. Ils avaient juste été heureux, de ce bonheur d'évidence qui fonde les grandes histoires.

Il avait aimé la roseur de ses joues et ses pertes longues de conscience dans l'odeur de ses cheveux noirs.

Elle le regarda partir, la tête légèrement penchée derrière les géraniums rouges et roses et lui envoya un « je t'aime » volant qu'il eut un peu de mal à attraper, zigzagant de fatigue et d'émotion entre les plots de béton de la rue Scribe. Il fit la route jusqu'à chez lui sur son vélo noir en riant, en riant vraiment, à gorge déployé, heureux.

L'appartement de Fabienne était encore plus beau en été et quand venaient les jours longs et les senteurs chaudes, on se serait cru dans une maison grecque de carte postale.

Les longs rideaux blancs jamais attachés, fermés en permanence, donnait cette lumière de fin de sieste d'enfant.

Il aimait la regarder. Il aurait pu l'admirer pendant des heures, goûter au plaisir de voir son corps se mouvoir dans l'espace immaculé. Elle avait des robes de lin blanc et marchait toujours d'un pas souple et léger. Elle avait indéniablement une grâce et un port qui attirait l'œil et il aimait la voir partir au travail, traverser la rue Scribe, descendre la rue du théâtre et braver les voitures de la place Graslin. Il aimait aussi ses robes de soie blanche quand ils sortaient le soir. On eut dit une mariée de tous les jours.

Paul apprit à l'attendre. Souvent. Elle travaillait beaucoup, et Paul finissait généralement avant elle.

Il passait devant le salon de coiffure, se plaçait de telle façon qu'elle le vit au bout d'un moment et cherchait à la faire rire tandis qu'elle tentait de retenir son sérieux dans la discussion soutenue que lui imposait une femme richement baguée. Elle lui faisait les gros yeux et il lui lançait un baiser voyageur qui avait à chaque fois le don de traverser la vitre et de venir se placer sur sa bouche carmin.

Il reprenait alors sa route et rentrait chez lui, juste en face du salon ou se dirigeait chez elle. Une fois rentrée, il s'allumait une cigarette, ouvrait grand les fenêtres et se laissait tomber dans le canapé profond.

Il se relevait quasiment immédiatement et se servait une bonne dose de Talisker, puis se rasseyait, tirant fort sur sa menthol ou sur une Lucky qu'il lui piquait du paquet resté du soir précédent. Il étendait le bras et ouvrait son cartable, lentement. Il en tirait ses copies, toujours trop nombreuses et se plongeait pendant un temps inconnu dans les pensées plus ou moins

précises de Stéphane, Lucille ou Marie. Il souriait souvent aux erreurs de ces enfants qui l'avaient tant aidé sans le savoir.

Que pouvait-il annoter en face de la remarque qui annonçait que le 30 Janvier 33, Hitler était devenu « chandelier » ou qu'à la tête de l'état soviétique Staline était « imbranlable » ?

Avait-il vraiment dit en cours que New York était « la grosse poire » ?

Chaque erreur le faisait aimer un peu plus ses jeunes gens qu'il aimait vraiment, sincèrement. Quand Paul était au plus mal et qu'il devait cependant assurer ses cours, leurs « bonjours » matinaux lui faisaient souvent oublier le reste et il aimait le respect et l'affection qu'ils avaient pour lui. Il travaillait pour eux, pour leur éducation, pour leur bien être, pour leur bonheur. Paul était un enseignant heureux.

Oh oui ! Qu'il aimait ce métier de l'extrême. Aujourd'hui encore, il rentrait dans ses salles de classe le cœur battant, prêt à faire entrer ces élèves dans des mondes perdues, des mémoires isolées, des destins fabuleux, des paysages trop inconnus...

Parfois tout simplement, s'il ne travaillait pas pour lui, Paul s'asseyait sur le canapé blanc et fermait les yeux en écoutant la ville et son ronronnement de chat malade.

Elle posait un baiser souriant sur sa bouche et quand il ouvrait les yeux, il ne voyait que ces cheveux noirs et ses yeux brillants sur le mur blanc. Ils parlaient alors lentement, sans jamais hausser le ton, sans jamais lever la voix, sans jamais presser le temps pour tenter de retrouver chaque jour la quiétude de leur première rencontre, rue des folies-chaillous, près du canapé empire.

Elle lui parlait de ses clients, il lui parlait du vent qui caressait ses joues roses, elle souriait. Il lui chantait ses premières chansons, elle trouvait dommage qu'il ne les chanta pas en français. Il lui souriait.

Ils ne mangeaient pas, ou si peu. Elle aimait quand il lui parlait des heures de ses voyages à Brighton et de son ancienne vie.

Mais il ne voulait pas la faire souffrir et ne lui parlait que des choses qui la faisaient rire, ou rêver, ou rire...ou rêver. Elle posait sa tête sur ses genoux et ils fumaient des heures entières, coupant les récits de Paul de fous rires complices et de courts séjours dans la cuisine pour y chercher une ou deux bouteilles de vins du Médoc, ceux qu'elle préférait, très tanniques et toujours à 13°.

C'était d'ailleurs pour Paul le premier indice de la longueur de la soirée que le nombre de bouteilles qu'elle sortait du placard blanc. Un duo de bouteilles signifiait qu'on était à la fin de la semaine et qu'un excès de vin au cours de la soirée n'aurait que des conséquences bénéfiques. Ils s'endormiraient l'un contre l'autre en rêvant de l'Angleterre, d'une vie intersidérale dans un cosmos commun. Elle lui dirait des choses tendres et lui se sentirait bien. A force d'évoquer la sublime Albion, Paul décida un soir de lourdes chaleurs de lui annoncer qu'il voulait l'emmener avec lui, qu'il avait envie de lui faire partager cet univers qu'il n'avait gardé pour le moment que pour lui.

Son regard à ce moment...

On entreprit alors le grand voyage.

Les moyens de transports furent variés avant d'arriver en Angleterre.

Du canapé blanc on passa au grand lit blanc.

Le grand bateau blanc ne serait que l'étape ultime.

Il attendit une fin d'après midi avec la plus grande impatience.

Elle sortit un peu plus tôt. Son sac de toile et son sourire en bandoulières.

La route pour Dieppe fut presque silencieuse.

L'émotion était si palpable. Elle ne semblait pas croire qu'elle partait ainsi avec lui quand il ne voulait pas admettre encore qu'il se trouvait avec une femme à ses côtés pour lui faire découvrir la ville de ses secrets, la ville de Terry, la ville de Jackie.

Ils montèrent à bord et elle pleura. Un peu. Sa petite main au fond de celle de Paul.

Ils allaient du pont aux longues couchettes de skaï. Il prenait des photographies d'elle. Elle souriait. Ses dents. Sa bouche. Il riait.

Une femme inconnue était venue le voir quand Fabienne dormait. Elle lui avait juste dit qu'elle les trouvait beaux tous les deux et qu'ils étaient le bonheur incarné.

Ils arrivèrent à Brighton au tout petit matin.

Il l'emmena à la plage, il la photographia.

Ils étaient fatigués mais elle riait et ils se serrèrent très fort sur la plage de galets.

Il fallait attendre que Jackie soit éveillé pour sonner dans sa maison de Shoreham.

Elle leur montra la petite chambre au style anglais qu'elle leur avait réservé, préparé depuis trois jours.

Ils se retrouvèrent là, en Angleterre, dans cette chambre rose et verte.

Elle savait alors qu'elle reviendrait, un jour, dans cette ville qui serait à jamais la sienne aussi, la leur, quelque part au fond de son esprit.

Elle se déshabilla.

L'été qui suivit leur rencontre fut celui des châteaux de sable et des jeux d'enfants. Paul savait que plus jamais il ne serait si beau.

Son corps avait repris des forces mais restait de cette minceur élégante qui lui avait tant fait défaut tout au long de sa vie...

Ils étaient des amants de carte postale.

Ils couraient à en perdre haleine et tombaient dans les bras l'un de l'autre avec le sourire des anges et les yeux profonds. Il la faisait rire et la portait sans mal dans ses bras pour la précipiter dans les vagues rondouillardes et charmantes.

Les parents et la famille de Fabienne, en villégiature à La Baule, assistaient à ces fiançailles marines avec l'air satisfait et rassuré. Fabienne avait déjà 27 ans et tant pis si Paul était un peu plus jeune qu'elle, leur fille était heureuse et Paul était à coup sûr le rêve premier de toutes les belles mères, ayant hérité de son père les bonnes manières et le sens des civilités.

Ils étaient inséparables et ne se quittaient que tard le soir pour retrouver leur chambre respective où ils rêvaient tous deux à leurs corps mélangés. Ils rêvaient à la sueur et aux parfums, aux sourires de nuits.

Il était bien singulier pour Paul de devenir si fleur bleue après avoir fait exploser en plein vol les dirigeables verts et roses de sa vie antérieure. Mais c'était bien de cela qu'il s'agissait. Un bonheur simple fait d'attentes et de soupirs. De maisons pleines d'enfants et de châteaux en Espagne.

Des châteaux où ils auraient pu recevoir Chloé si celle-ci n'avait pas entraîné la décadence et la chute d'un Paul trop impétueux.

Il en est des salons capillaires internationaux comme de la peste et celui qui enleva trois jours Fabienne à Paul n'eut dû jamais avoir lieu.

- Chloé (la meilleure amie de Fabienne, étudiante en école de commerce) : « Allo Paul ? tu fais quoi ce soir, passe donc me prendre, j'ai super envie de boire un verre... »
- Paul : « tu as quelque chose à dire à ta copine ? je dois l'appeler avant de partir »
- Paul : « c'est vraiment galère pour trouver une place...on peut aller là si tu veux! »

- Chloé: « c'est vraiment bien de vous voir tous les deux comme ça avec Fabienne »
- Paul : « J'aime pas trop les gens qui sont ici, on se tire ? »
- Chloé : « j'ai carrément froid »
- Paul : « Tu sais, on n'est pas toujours d'accord avec Fabienne »
- Chloé : « C'est nul ce qu'on fait ! »
- Paul : « Je suis encore plus mal que toi et je dois lui dire »
- Chloé (en pleurant contre la tempe de Paul) : « Adieu Paul »
- Paul (un peu ému, à son frère Victor, quelques jours plus tard) : « j'ai vraiment cru que ça pouvait marcher »
- Timothée (entrant dans la pièce à ce moment, toujours empreint de cet air grave et ayant compris le sujet de la discussion) : « de toute façon, avec toi Paul, rien ne peut marcher, tu passes ton temps à tout gâcher. »

Fabienne lui demanda cependant de rester et s'accrocha à son bras mais Paul s'en voulait si fort de n'avoir su retenir ce qui n'était qu'un acte répréhensible et facile, vil et lâche qu'il savait qu'il ne pourrait plus regarder le contour de ces cils, qu'il ne pourrait plus supporter d'écouter son souffle du soir sans espoir. Elle lui pardonnait sa vulgarité et sa monstruosité mais il ne voulait plus se pardonner lui-même. C'était sa décision. Irréfutable. Logique. Mais aujourd'hui, il n'y avait pas un jour où il ne pensait à elle. Ce serait sans doute son plus grand acte manqué. Et pourquoi, tant de temps après, les larmes venaient creuser leurs sillons dans sa peau vieillie à chaque fois qu'il pensait à elle ?

Paul apprit lentement qu'il lui fallait changer, qu'il ne suffisait pas de chercher un seul et unique plaisir, en l'occurrence le sien, à baigner dans la plus parfaite complaisance dans la lumière des faibles, mais aussi réussir à jouir du bonheur de l'autre, de la sereine confiance des sorties sans mauvaise conscience.

Mais il savait aussi qu'il était pour toujours un adepte du plaisir charnel et qu'il lui serait à coup sûr fort ardu de n'admettre qu'un plaisir confortable, celui des autres....de certains autres, de beaucoup d'autres, un bonheur fait d'une rencontre simplement réussie, de la sexualité active des premiers mois et de l'endormissement progressif du corps, réveillé de temps à autres par les caresses du regret, de l'échauffement du Dimanche matin et du diabolique abandon au secours cathodique pour enfin oublier les caresses langoureuses de la mécanique sexuelle. Il était si difficile de refuser la facilité.

Sans doute Fabienne ne lui aurait-elle apporté que cela...

La lâcheté de Paul lui rendit plus confortable cette pensée. Il pensa successivement aux parents de son amour, à leur appartement luxueux de la Baule et à celui de Nantes, à son frère présomptueux et à ce dîner en ville où le champagne avait coulé à flot pour fêter le nouvel aménagement du salon de la rue Jean Jacques Rousseau. Il ne serait jamais de ce monde et en avait trop joué.

Il avait donc assez d'arguments pour se convaincre.

Il pleura en rentrant chez lui. Il l'aimait sans doute encore un peu.

D'une galaxie l'autre ou comment ne pas subir l'érosion d'un désir permanent, d'une maladie ravageuse, celle des obsessions sans fins, du fantasme permanent ?

Avoir découvert en silence et dans le souffle volage des nuits salines un romantisme pur et déroutant avait changé Paul au plus profond de son être.

Il le savait, c'est ce qu'il avait voulu... et recherché et vivait d'autant plus mal la peine de la rupture et les douleurs causées par ces petites lâchetés salissantes.

Cette femme qui s'offrait, qui s'était accroché à son pull bleu et qui lui avait demandé de rester encore quelques petits siècles avec lui s'était trouvé relégué par Paul au rang vulgaire des amours débutantes.

« *Adieu à nos étés trop courts* »

C'est ce qui fit qu'il se mit à haïr sa frivolité et rentra dans une attitude radicale qui confina à l'érémitisme. Cette période de sa vie n'avait d'autre but que la volonté de se purifier, corps et âme, sans concession, sans regrets. Une purge salvatrice et violente, totale et sans échappatoire.

Il y a toujours deux attitudes chez les faibles, celle de s'abandonner à la facilité et ne se poser des questions qu'aux instants inutiles, ceux de la douleur ou des minutes précédents la mort, les derniers instants où le souffle est plus fort pour la dernière fois ou alors se relever parfois et affronter les vents, transi de peur et de doutes mais serrer les poings et retrouver la fierté, la vraie, la pure, ne serait-ce que le temps de se sentir vivre à nouveau.

Il se mit à repenser chaque jour à ces expériences du passé, à ces dizaines de bouches malaxées, à ces arrières-salles de restos routier où des dos gras de femmes vieilles venait polir inutilement le formica des tables communes, à ces bars stéréotypés de dancing pour gens d'entre-deux âges où l'on boit plus que l'on ne goûte, où l'on verse dans sa gorge pour simplement oublier que l'on crève et que l'on pue.

Il pensait, hoquetant au dessus des cuvettes de faïence, aux soirées communes parties des parkings périphériques et terminées dans les banlieues dortoirs et anonymes de sa ville aimée. Il devint anorexique des sentiments et vomissait sa bile et ses larmes au simple souvenir de ces moments passés.

Ses journées s'égrenaient au fil et à mesure des douches et des bains, se lavant mains et corps, s'asséchant la peau aux savons corrosifs. Mais il savait que sous la chaleur moite de la douche personne au moins ne pouvait voir les yeux serrés de peine et les larmes honteuses d'un salaud en rédemption.

Il y avait en effet dans la vie monacale de Paul un indéniable aspect mystique. Il y avait de sa part une quête de la clémence du ciel, d'expiation des fautes; et s'il devait se punir lui-même, être son propre tribunal d'inquisition, il le serait, quitte à se torturer, quitte à mourir aux yeux du monde et extirperait jusqu'au dernier souffle le mal présent en lui.

Il resta cloîtré chez lui en cette fin d'été 96, coupable et passif, ne répondant plus aux appels stridents de son téléphone orange ni aux sonneries répétées de son insupportable interphone. Il ne pesa bientôt plus que 56 kilos. Sa vie aurait pu devenir dangereuse en ce sens où Paul s'amusait de plus en plus souvent à combattre le sommeil. Il fut vainqueur trois jours de suite. Mais la musique intervint au moment le plus juste et s'il en est encore qui n'associe la pratique de la musique qu'à un acte puéril d'adolescent tardif et l'acte d'écoute à une perte de

temps, elle ne fit cependant rien d'autre que de sauver Paul de la mort ou d'une déchéance encore plus douloureuse et tragique.

La musique reprit doucement ses droits au fil de nuits comateuses et d'âpres combats. Paul se créa un univers élitiste et étrange, un monde d'amis fidèles tout autant qu'inconnus qui égrenaient les images de leurs vérités et de leurs univers au milieu de chansons pures.

Le noir qui avançait au delà des rideaux du salon plongeait rapidement l'appartement dans cette ambiance de quiétude et d'inquiétude, de froid et de propreté que l'on trouve toujours sous le voile de la nuit.

Paul travaillait jusqu'à dix heures puis se dirigeait machinalement vers la cuisine pour y constater qu'il n'avait rien à y faire, son estomac serré l'empêchant d'imaginer simplement l'ingurgitation des rares aliments présents dans le petit frigidaire récupéré à l'Emmaüs de la route de Bouguenais.

Il restait posé là, dans la nuit de sa cuisine, le visage éclairé par la lumière glauque du frigo. Il lui arrivait de pleurer parfois, quand il prenait conscience de l'absurdité de sa condition, regardant sans vie le papier cellophane presque vide du boucher de la rue Corneille où reposaient encore quelques tranches d'un jambon pas très cher et racorni. Il fermait alors la porte et se dirigeait vers la salle de bain. Il prenait une douche longue et brûlante, passant ses doigts dans ses cheveux plus longs qu'à l'accoutumer et frottant avec lassitude son visage amaigri. Il ne put plus bientôt prendre de bains tant il était douloureux pour lui de voir repasser dans sa tête les images de Fabienne lui massant doucement les cheveux tandis qu'il échangeait des propos rassurants sur la vie du jour.

Il aimait qu'elle lui lave les cheveux. Elle exerçait une si douce pression sur ses tempes et descendait lentement pouces et paumes dans le cou. Par de petits mouvements circulaires, elle massait en même temps qu'elle faisait pénétrer la mousse sur l'ensemble de la tête. Elle remontait ensuite et venait caresser le cuir chevelu par des mouvements souples et d'une régularité parfaite. Paul souriait quand elle cassait finement son poignet et qu'elle venait avec le bout rond de son articulation rejeter en arrière les mousses malignes qui se dirigeaient vers les yeux de son amant de rêve. Elle formait enfin un vase de ses deux mains jointes et faisait couler l'eau pure sur le crâne de Paul jusqu'à ce que la mousse se retrouve sur les épaules de son homme, coulant lentement vers son torse par fines rigoles blanches et douces. C'était comme un baptême de magie noire, purificateur et remplis de désirs jamais assouvis.

Non, décidément, Paul ne pouvait s'approcher de la baignoire blanche qu'un ancien locataire un peu étrange avait presque intégralement repeint en vert pomme.

Paul enfilait un vieux pull gris col en V qu'il aimait bien, un jean troué aux genoux, et tentait, pénible tâche, de tirer un ouvrage de l'étagère noire et de le lire pour se donner une contenance, absurde, dans la mesure où personne n'était là, à ces côtés. Sa passion pour les livres n'était en aucun cas synonyme de désir de lire et de plaisir pris à la lecture.

Il aimait les livres pour ce qu'ils laissaient imaginer d'intrépides aventures ou d'interrogations les plus diverses. Il aimait les livres en tant qu'objets, de simples objets, inquiétants et fascinants. Il aimait imaginer les auteurs dans leur acte d'écriture mais vivait toujours une déception amère quand il devait lire, vraiment, ce qui n'aurait dû être que des mystères magiques et intouchables. Il restait deux bonnes heures ainsi à lire en diagonale, terminant un livre de deux cent cinquante pages en une heure trente... Il relisait ainsi ses maîtres en un temps record.

Vers deux heures quatre du matin, il allait camper quelques minutes devant sa large et abondante discothèque et restait ainsi, figé, attendant l'étincelle, le choix juste, en accord avec le temps du dehors, l'ambiance du dedans.

Il aimait écouter le Stabat Mater de Pergolese les soirs de grande pluie et fermait les yeux au chant du haute-contre rené Jacobs et de l'enfant Sebastian Hennings venant frôler l'absolu,

une perfection que seul Alfred Deller parvenait à esquisser laissant planer sur le fil de l'horizon les nuages de la musique pour un instant d'Henry Purcell.

Son ami Terry lui avait souvent dit qu'il avait la voix d'un ange, déchu s'il en était, mais la musique était pour lui salvatrice et il aimait entendre les premiers mots qui sortait de sa bouche quand, d'un geste maladroit, il glissait ses doigts sur la guitare de bois et que les mots, ces mots, habiles parenthèses, venaient tutoyer les cieux.

Avant de se lancer dans son aventure musicale personnelle, Paul avait appris, beaucoup appris. Il avait chanté ses doutes et ces certitudes au milieu de la campagne angevine et avait compris pour la première fois ce qu'était qu'admirer ceux qui allaient devenir ses premiers amants musicaux.

Car il ne s'agit bientôt plus pour Paul d'une relation de simple camaraderie musicale mais bien d'une amitié sublimée, source des rêves les plus magiques de voyages vers d'autres terres, des terres de soleil, d'îles sauvages, d'horizons troublés, d'antiques déserts.

En effet, vers quels horizons impurs se dirigeaient-ils et quelle inconscience les menait loin des paysages colorés qui voulaient les enfermer dans leur jeune force ? Leurs yeux devenaient aveugles aux univers réels et leurs oreilles n'étaient plus de grands réservoirs appelant à la vie. Brûlants du désir fou de leurs coeurs qui ne cessaient d'appeler le divin, ils communiaient. Dans l'espace infini de la petite pièce dans laquelle ils se trouvaient, Paul ne respirait parfois plus que la doucereuse exhalaison de la matière. Devant lui, bien souvent, il voyait se diluer progressivement les formes du monde visible.

Son bonheur arrivait alors et son destin s'accomplissait. Les yeux perdus dans un soleil rouge ou jaune, tout chancelait ; une note de basse convulsive entraînait les paysages dans une giration délirante.

Une distorsion généreuse lui faisait ouvrir les bras et s'offrir à un public invisible....une rupture de rythme le faisait tomber à genoux....l'aiguë d'une huitième case le faisait chanceler. Son ami, Eric...

Hors de leur présence, Paul eut voulu que sa chair devienne un voile jeté au vent. Leurs larmes musicales n'étaient que les sanglots du soleil, le feu violent de cinq vies intemporelles. Comme à son habitude, Paul idéalisait trop ceux qui lui donnait la vie tous les Samedi après midi et apprit à ces dépendre que les icônes ne sont jamais après tout que des humains comme les autres et qu'il se peut aisément que leurs visages sur bois ne tombent dans un feu destructeur, celui de l'incompréhension et des oubli trop hâtifs.

Mais aujourd'hui il était heureux car il les avait presque tous retrouvés et pouvait les aimer. Et leur dire, sans qu'il n'y ait ni contingences artistiques ni sous-entendus d'enfants attardés et rongés par les prétentions adolescentes qui puissent alourdir les regards et briser les voix.

Il ne vécut guère ce genre d'expérience humaine plus d'une fois. Il passa un automne à oublier des étés trop courts et décida qu'il fallait abandonner les épreuves et vivre la plénitude accrochée à l'âme.

Ce fut un si bel après-midi.

Paul s'était mal réveillé et s'interrogeait sur les flâneries possibles de la journée. Il avait trois fois entendu l'interphone sans y répondre et sursauta la quatrième fois.

Il bougonna et marmonna qu'il y avait vraiment des cons à la surface de la terre.

La voix qu'il expédia trois étages plus bas ne fut pas des plus chaleureuses et pourtant, à l'autre bout de l'escalier, se fit entendre une voix d'une douceur particulière.

Elle disait simplement qu'une lettre recommandée l'attendait en bas et qu'il fallait la signer.

Paul maugréa qu'elle pouvait monter mais de la même voix douce, elle s'excusa de ne pouvoir le faire, qu'elle ne devait plus monter seule dans les étages, qu'elle avait reçus des

consignes de son supérieur depuis les affaires de viols de postières dans le centre ville de Nantes.

Paul n'en avait jamais entendu parler mais dit sèchement qu'il descendait dans deux minutes, le temps de se mettre quelque chose sur le dos dans la mesure où il était nu.

Il sourit seul à cette dernière remarque espérant secrètement effrayer la pauvre étudiante postière en stage pour les grandes vacances.

Trois minutes et 17 secondes plus tard, il descendit quatre à quatre les larges marches de pierre en faisant exprès de pousser à chaque marche une respiration rauque et inquiétante toujours pris dans ce jeu puéril d'émouvoir la jeune femme. Celle-ci se tenait au milieu du long couloir étroit arborant un large sourire.

- « Eh bien ! Quelle descente, vous devriez faire de la course à pied, vous devez trop fumer, moi même depuis que j'en fais, je dois vous dire que... »

- « oui merci mademoiselle...j'en prends bonne note...vous aviez un recommandé je crois... »

- « en effet, vous êtes bien le monsieur que j'ai eu tout à l'heure à l'interphone ? »

- « votre question est totalement absurde mademoiselle »

- « oui, peut être mais puis-je voir votre carte d'identité s'il vous plaît ? »

- « attendez mademoiselle, mademoiselle...? »

- « Julie, Julie Desbrosses »

- « alors mademoiselle Julie Desbrosses, nous allons bien nous comprendre... vous n'allez tout de même pas me demander de remonter trois étages pour aller chercher une putain de carte d'identité ?? Si je suis descendu, c'est bien que vous ayez appuyé sur mon interphone, oui ou non ? »

- « d'un sens, vous avez raison, mais vous pourriez avoir un voisin de palier qui a entendu l'interphone et qui est plus rapide que vous – sans doute ne fume t-il pas.- et puis de tout façon, cela ne sert à rien de discuter, je vous demande de me justifier votre identité, c'est tout...sinon, je ne pourrais vous délivrer la lettre ci-contre »

- « moi, je vous dis que vous allez me la donner et vite fait et je peux ici vous assurer que votre responsable sera mis au courant de votre attitude plus qu'irresponsable... »

- « professionnelle, je préfère....et puis, vous pouvez toujours appeler le responsable, je vous donne son numéro....professionnel ou personnel ? » sourit-elle tout aussi joliment que narquoisement.

- « pas de ce petit jeu avec moi s'il vous plaît, son numéro s'il vous plaît... »

- « votre carte d'identité alors. »

- « là, sérieusement, je perds patience...tant pis pour vous j'appelle la poste de la place Bretagne et je vous promets que vous allez entendre parler du pays ! »

- « du pays nantais, du pays nantais...Génial ! »

Abattu et ridiculisé, Paul décida de s'exécuter, fixa l'angélique enjôleuse et remonta lourdement les escaliers de son appartement qui, plus que jamais lui sembla être réfugier bien au delà des nuages. Il décida en ultime vengeance de prendre son temps et même de s'ouvrir une grande bouteille d'eau et de se désaltérer avant de redescendre. C'est au moment où il portait la bouteille à ses lèvres qu'il failli s'étouffer quand elle sonna deux vigoureuses fois à son interphone.

Pour toute réponse et surpris par cet affront d'une rare insolence, il répondit d'un cri quasi primal dans l'escalier, la porte étant resté ouverte sur les maudits escaliers.

Il redescendit lentement quelques secondes plus tard, serrant nerveusement dans la main droite le précieux sésame lui offrant à la fois la lettre-objet du délit et la libération de cette furie administrative toujours charmante dans son couloir de peine.

En même temps qu'elle analysait méticuleusement la carte d'identité, le regard de Paul fut attiré par le cachet venant barrer le timbre rouge et la tête affreuse de la Marianne prognathe. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait vu les sinistres acronymes du CHR de Nantes et se posa bien des questions sur la raison qui pouvait pousser les hôpitaux de Nantes à prendre contact avec lui. Il aurait même pu le vivre comme une sinistre provocation tant il les tenait comme responsable de la mort de sa mère ainsi que de celle de ses frères.

La jeune Julie, devenue soudainement plus anecdotique qu'une croix sur un abbé, tenta bien de jouer de finesse et d'insolence facile mais rien n'y fit, Paul était déjà absorbé par la mystérieuse missive et la laissa partir dans une brume de mépris, reprenant machinalement sa carte d'identité tandis qu'il décachetait déjà la lettre, un peu nerveusement. Il laissa échapper un adieu tragiquement calme qui déçu sans aucun doute la jeune fille qui partit sans demander son reste.

La lettre était à entête des hôpitaux de Nantes et on demandait à Paul d'accepter de bien vouloir donner des cours à des enfants malades, gravement malades.

C'était son établissement qui avait communiqué son nom à l'hôpital et Paul devait, dans la journée même, prendre contact avec le « service éducation » pour de plus amples informations quant à l'organisation de ces visites à caractère « pédagogique ».

Sa première réaction fut bien sûr de considérer cette proposition comme une agression et il se jura quelques secondes qu'on ne l'emmènerait à coup sûr pas dans ce lieu de mort et de désolation.

Mais il pensa aussi dans le même instant qu'il voulait retrouver goût à la vie, qu'il avait juré à sa fille de se battre pour retrouver l'honneur et la distinction du bonheur.

Paul se rendit rapidement compte qu'il devait aussi lutter contre son fantôme personnel, celui de sa mère qui hantait sa vie et à coup sûr les allées du centre Gauducheau.

N'y avait-il donc pas par le biais de cette lettre une offre du ciel qui loin de replonger Paul dans la douleur et la contemplation de la mort lui offrait le moyen d'exorciser le mal de la mort et du souvenir qui l'accompagne ?

Il prit donc son téléphone et composa un peu tendu le numéro rédempteur. On lui expliqua doucement qu'il s'agissait d'enfants en fin de vie pour la plupart mais qui ne voulaient pas s'abandonner aux bras rigides et calleux de l'être supérieur.

Il s'agirait de venir deux ou trois heures par semaine, voir Frédérique, Anne-Laure et Simon.

Le premier rendez-vous fut fixé au lendemain.

Les couloirs de l'hôpital sont désespérément interminables et surchauffés.

On y sent l'odeur des peines, les chuchotements des familles de malades sur les canapés en skaï beige, les esclaves de la mort, promenant leur potence à perfusion, parlant seul, collant leur nez aux baies vitrées grasses des couloirs verts et blancs regardant la vie de la cité qu'ils ne reverront sans doute pas. Et on y voit couler les larmes, tant de larmes versées par des hommes qui ne comprennent pas, par des femmes qui comprennent tout.

Simon avait 11 ans. C'était un bébé de 6^e, il aimait le basket et les filles.

Quand Paul entra dans sa chambre, une petite chambre qu'éclairaient ce jour là les rayons d'un soleil malingre, il eut un moment d'angoisse terrible et demanda à l'infirmière de service de bien vouloir l'excuser quelques instants.

Il était déjà gêné de cette tenue stérile qui lui donnait chaud. La charlotte, le masque, le pantalon et la chemise de papier le gênait, tant dans ces mouvements que dans sa respiration.

Mais il n'y avait pas que ça. C'était surtout les photos collées au mur qui l'avait chaviré.

Papa et maman souriant comme cela ne se peut pas, la grande sœur avec le chien dans le jardin, juste devant le portique vert et la balançoire rouge. Et puis il y a la grande feuille de papier Canson sur laquelle les copains et les copines ont signés.

Certains ont juste mis leur prénom, d'autres ont rajouté un « bon courage, on pense bien fort à toi », certains ont fait des dessins minuscules autour de leur signature. Maud a dessiné des tulipes, « Jipé » un ballon de foot, Carine un avion.

Sur la petite table, il y a un jeu électronique juste à côté du crachoir, sous le petit bouquet de printemps qu'une grand-mère vaillante a ramené Dimanche dernier.

Tout le reste de la chambre est métallique, liquide et blanc, électronique et électrique et on peut imaginer que cela peut tout autant faire mal que soulager.

Paul entra de nouveau dans la chambre et sourit au petit bonhomme qui ne sembla pas noter sa présence.

Son teint blanc et les mauvaises suées qui suintaient sur ses joues creuses laissaient imaginer que Simon n'était pas bien.

Il ne pleurait pas mais poussait des tout petits râles et fut pris rapidement de nausées. L'infirmière gardait son calme et s'activait autour du lit. Paul s'approcha doucement du lit et posa la main sur le grand front humide. Simon tourna ses yeux vers Paul.

Ce que vit Paul fut unique.

Il eut tout simplement l'impression de voir une lueur sans nom qui pouvait tout à la fois s'apparenter à du soulagement, du plaisir, du bonheur et en même temps la certitude de la fin, d'un épilogue proche. L'échange des regards ne dura peut être que quelques secondes mais Paul sentit que le petit garçon appuyait sa tête toute pleine de sueur sur sa paume fraîche. L'infirmière, calme, se tourna vers Paul et lui dit simplement que Simon ne travaillerait pas aujourd'hui et qu'il pouvait partir. Simon n'entendit sans doute pas la voix de Paul qui lui disait à demain.

Quand Paul revint le surlendemain, C'est Quentin qui occupait la chambre.

Paul décida qu'il lui fallait continuer à venir.

En dehors du fait qu'il pourrait donner de l'amour pour la première fois de sa vie à des gens qu'il ne connaissait pas auparavant, il avait compris que sa seule présence dans cet univers aux couleurs froides pourrait le sauver de ces cauchemars et de la présence spectrale de sa mère. Il retrouverait à coup sûr dans les yeux de ces enfants un peu du regard réprobateur de sa maman certes mais sans doute aussi appréciait-elle qu'il vienne ainsi dans ce lieu qui l'avait vu mourir sans que son grand garçon ne soit là.

Il vint donc deux fois par semaine et repartit encore parfois après trois minutes mais qu'importe il apprit à fixer les yeux de l'autre grâce à Anne-Laure, qui ne le quittait pas du regard quand elle lui parlait.

Elle l'avait d'ailleurs fortement réprimandé quand elle s'était aperçue qu'il avait le regard fuyant quand il lui enseignait la géographie ou l'histoire.

Elle lui avait rappelé qu'il fallait accepter de la voir sans les cheveux qu'elle avait avant et qu'elle lui avait montré sur la photo le Lundi précédent.

Oui, c'était bien elle sur la photo avec sa longue tresse rousse tirant la langue à l'objectif d'un ami qui n'était d'ailleurs jamais venu la voir, avait-elle soupiré pensive....

Il devait aussi rester quand elle vomissait car elle se sentait mieux après et elle voulait continuer à parler du métier de professeur qu'elle entreprendrait à la fin du lycée.

Certes elle avait maigri de 16 kilos mais comme elle aimait les bonbons et les frites « faites-maison » de sa mère, elle les reprendrait vite.

Comble de la situation, Paul apprit même parfois à sourire de la maladie quand Frédérique s'en moquait elle-même, elle qui souffrait d'une leucémie vicieuse, qui lui laissait une semaine de répit pour mieux reprendre et la faire souffrir par la suite mais Frédérique était encore resté l'adolescente rebelle de seize ans qu'elle serait toujours et se moquait de cette maladie qu'elle allait surmonter utilisant même à l'égard de celle-ci des mots beaucoup plus crus qui ne furent pas au départ sans laisser Paul assez décontenancé par tant de colère dans le verbe.

Là encore Frédérique lui montra des photos qu'elle aimait et dont elle avait besoin « des fois » quand elle n'était vraiment pas bien. Elle avait les cheveux corbeaux et des mitaines coupées de dentelles. Elle portait une longue robe noire qui ne laissait apparaître que le bout rond de deux « rangers » noires aux lacets rouges. Ses ongles étaient noirs, de même que ces yeux et ses lèvres. Elle posait à côté d'un échalas tout aussi gothique au teint caverneux esquissant une mimique qui, de loin, eut pu faire penser à un sourire.

Mais on ne rit pas chez les corbeaux et la noirceur de la vie ne peut être combattue que par la prise régulière de substances amusantes que Paul connaissait, un peu.

Frédérique promit à Paul qui ne disait rien qu'elle détestait ce look mais qu'elle avait rencontré un garçon qu'elle aimait d'ailleurs toujours et qui lui avait fait découvrir cet univers étrange fait de gris et de noir et de groupes musicaux aux noms étranges, parfois latin.

Elle aimait particulièrement Apotygma Berzek, Clan of Xymox, Siouxsie and the Banshees et se devait de vouer un culte à Robert Smith, l'icône peinturlurée, vieille femme au maquillage faussement défraîchi, aux cheveux ébouriffés qu'il était encore aujourd'hui de bon ton de présenter comme un messie cosmoplanétaire.

Frédérique montra également à Paul une photographie sans réel intérêt qui montrait une partie de foot singulière dans un jardin banal. Des corbeaux poussaient un ballon bleu et jaune défraîchi sur une pelouse fatiguée. Frédérique devint sérieuse et se mit à s'énerver tout en pleurant un peu.

Elle raconta à Paul qu'il y a de cela trois mois, elle avait organisé avec l'aide de son père une fête chez elle pour ses seize ans.

Il faisait beau ce jour là.

Ils étaient presque tous venus et avaient passé une belle journée. Son père avait pris quelques photos dans le jardin avant de passer au laboratoire.

Les dernières photographies, les photographies d'avant.

Il avait voulu embrasser sa fille avant de partir mais elle s'était moquée de lui. Elle ne l'avait plus revu jusqu'au soir.

Ils avaient joué au foot, écouté Marylin Manson, fumé quelques joints au son des Dead Can Dance et étaient partis, nuage de corbeaux las, en faisant de grands signes de bras à Frédérique restée au milieu du jardin sans fleurs. Elle avait rangé le verger, souriant parfois à la découverte à la découverte d'un mégot de cigarette de voyage ou d'un badge des Nine Inch Nails tombé là par hasard. Elle avait rangé les coussins des chaises de jardin dans la remise.

Elle avait jeté les gobelets aux signes cabalistiques dans une grande poubelle de 100 litres que Papa lui avait mis dans un coin de la terrasse. Elle était allée jeter la grande poubelle au bout du chemin et c'est en revenant qu'elle avait vu son père, de loin.

Elle avouait bien humblement qu'elle n'était pas du genre à déborder d'intentions pour son père mais ce jour là, elle se mit à courir vers son père pour le remercier de ce bel après-midi et lui sauta au cou, au risque de le faire tomber. Elle avait senti son père la serrer si fort dans ses bras. Il l'avait appelé « ma grande chérie » plusieurs fois. Quand elle s'était dégagée de son étreinte, il pleurait comme elle ne l'avait vu pleurer qu'une seule fois quand Maman était partie de la maison.

Les résultats n'étaient pas bons.

Ils avaient rangé la maison, pièce par pièce, prenant soin de rendre la demeure aussi propre qu'elle puisse l'être. Ils n'avaient pas parlé et s'étaient mis aux tâches ménagères.

On entendait pleurer dans les coins mais aucun des deux ne voulait le montrer à l'autre.

Quand ils avaient eu terminé l'absurde agitation, ils s'étaient retrouvé dans la salle de bain, s'étaient regardé longtemps, s'étaient promis amour et fidélité, croyance en l'impossible guérison même si aucun des deux n'y croyait vraiment.

C'est depuis qu'elle avait choisi de devenir l'héroïne de son propre jeu ; elle combattait la mort à grands coups de mots et d'insolence. La mort n'aime pas qu'on plaisante sur son dos et Frédérique semblait le savoir. Elle se gaussait d'elle et la cherchait en permanence pour lui lancer ses traits d'humour ravageur. Frédérique faisait rire tout l'étage quand elle disait que la mort mourrait avant elle.

Paul n'alla bientôt plus le cœur battant d'émotion à l'hôpital. Il allait même parfois dans les autres couloirs affronter, non sans peine, la douleur des autres, sans voyeurisme ni recherche morbide mais simplement avec l'espoir absurde de compléter et de finir sa quête.

Celle d'une femme, d'une ombre, d'une silhouette au détour d'un couloir, dans l'angle d'un mur, dans l'ombre de deux portes : sa mère qui l'aurait attendu pour l'embrasser, juste poser sa bouche sur ses deux joues et lui dire qu'il pouvait rentrer à la maison maintenant, qu'elle n'était plus fâchée.

Il tenta de retrouver des personnes qui aurait connu et soigné sa mère mais on ne remit pas la main sur le dossier et cela faisait si longtemps que même les meilleurs amis avaient disparu ou ne s'en souvenaient plus.

Ainsi, pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, il observa les malheurs des familles de toutes conditions sociales.

Il s'asseyait toujours quelques instants près de la même machine à café, au troisième étage du CHU. Il buvait un café macchiato brûlant dans un gobelet marron et restait dans un état plus contemplatif qu'hagard en cherchant toujours à relativiser la portée de sa douleur qui se devait de passer avec le temps et les épreuves. On commença à le connaître et à lui sourire ; on le saluait d'un joli sourire tout en s'interrogeant sur sa présence si régulière et singulière.

La mémoire n'était après tout qu'une étoile.

Elle avait une durée de vie variable mais finirait toujours par s'éteindre.

Son éclat violent s'estomperait progressivement ; elle serait là toujours mais ne retrouverait de sa clarté qu'à l'appel de ce qu'on nomme les souvenirs.

Son pas devint chaque jour plus assuré, les couloirs moins longs et il revêtait ses tenues stériles avec moins de cérémonial.

Frédérique rentra deux mois plus tard chez son père.

Anne-Laure ne devint jamais professeur. Elle mourut quelques mois plus tard, chez elle, entouré de ses démons hurlants, sans que l'on ne puisse rien faire pour soulager ses suffocations.

Quand on la retrouva au matin du 6 Octobre sur son lit de jeune fille, ses longs cheveux roux faisaient comme une forêt d'algues élégantes sur les draps mauves et la chaîne hi-fi était allumée.

Plusieurs jours plus tard, alors que son père rangeait la chambre, il retira du lecteur le CD d'un artiste nantais qu'Anne Laure avait rencontré à l'hôpital. Il rangea le disque dans sa pochette cartonnée noire au design urbain et décida de jeter le disque. Il ne voulait pas entendre ce que la fille avait écouté avant de mourir.

Maman ne réapparut bientôt plus si fréquemment et quand elle était là, à côté de son grand garçon, ce n'était que dans les moments heureux de sa vie. Elle revenait encore, parfois, et ils parlaient mais elle ne le grondait plus. Elle était belle et dit un jour à Paul qu'il devait vivre et construire une vie de palais magiques et de soirées en famille.

EPILOGUE (assez heureux)

Vivre au-delà des rêves...

Paul le désirait ardemment, bruyamment.

Sourire chaque matin aux bonheurs avouables, aux certitudes mâtinées d'espérances en une existence toujours renouvelée.

Il lui faudrait se rapprocher d'un corps aimé et le toucher, sans faire de mal, oser, oser sans briser l'intimité de la femme, de l'Unique, de la mère et sainte catin.

Il en était capable maintenant, il le savait. Ecouter, faire de l'attention un motif de vie.

Il faisait doux sur la terrasse du café de la place du Commerce.

Elle avait commandé un Perrier, lui un « radeau » parce qu'il faisait chaud. Elle portait un curieux gilet rayé en éponge, qui ressemblait au drapeau pour la paix ou à celui du ralliement homosexuel, comme ceux que l'on voit aux vitrines des cafés et restaurants de la rue Kervégan.

Ils étaient heureux et il faisait beau.

Ils décidèrent donc d'avoir un enfant en se souriant mutuellement.

Le monde parut à cet instant à Paul totalement anecdotique et il caressa sa main, sa main adorée, comme il le faisait chaque nuit depuis plus de six ans aujourd'hui. C'était la faculté d'oubli total qu'elle créait chez lui qui lui faisait l'aimer avec autant de fougue et de passion. Il suffisait qu'elle caresse ses cheveux courts dans le sens contraire à la logique, qu'elle tourna autour de lui sans s'arrêter pendant au moins une minute pour qu'il perde toute velléité destructrice.

Ils s'étaient rencontrés un mois de Novembre.

C'était habituellement un mois maudit, celui des premières fatigues, des ciels blancs et bas sans espoir d'améliorations. Le temps de la routine bien établie, celui où les regards se croisent sans jamais s'arrêter, où les voix s'entrechoquent sans jamais que ne cesse la cacophonie.

Novembre n'était après tout qu'un mois inhumain, trente jours inutiles de chaos et de rhumes, de mauvaises humeurs et d'économies forcées avant Noël.

Au son des saisons, Paul dansait pourtant, léger et sautillant, libéré chaque jour davantage des frimas fatigants de la folie et du fiel.

La troupe des adhérents CAMIF s'étaient donné rendez vous à 20 heures 30 sur les marches du Théâtre Graslin et Paul, arrivé le premier, les avait vus arriver, groupés et resserrés, les bras entremêlés et les nez cachés dans d'épais cache-cols.

On avait rapidement échangé des embrassades inhabituelles et on avait présenté des inconnues aux prénoms exotiques.

Il se trouvait là une anglaise aux rondeurs exubérantes, qui souriait tout le temps en imitant Birkin, une allemande en manteau noir qui parlait doucement et une enseignante de mathématiques célibataire pour qui les plaisirs de la chair se devaient désormais de prendre le relais aux plaisirs de l'esprit après une agrégation réussie mais quelque peu castratrice.

Cette dernière parlait fort et monopolisait la conversation en ponctuant ses propos de rires vulgaires de sexe absent.

On descendit la rue Crémillon où des agents municipaux gris et orange commençaient à installer les feux de Noël, gigantesques étoiles affolantes, grandes et lourdes branches de sapins électrisés, boules à facettes qui viendraient faire briller encore un peu plus les yeux des amoureux perdus du 24 décembre.

Les premières lumières scintillantes se reflétaient sur les vitrines des boutiques de luxe et faisaient encore davantage briller les cuirs lisses et brillants des sacs à mains et des escarpins de luxe.

Paul et ses collègues s'amusèrent un moment de certains des prix affichés, prenant conscience par là même de la médiocrité de leur salaire; mais ils prirent le parti d'en rire sauf une professeur d'espagnol, alter mondialiste aux dents saines, qui partit dans une diatribe bien rôdée sur les ravages du néocapitalisme et de la globalisation de l'économie mondiale. Des enfants pauvres fabriquaient des ballons de foot sous le regard adipeux de financiers américains qui vendaient aussi des boîtes d'allumettes négligeant ainsi le commerce équitable.

Paul pensa que 258 euros pour un sac à main, c'était quand même exagéré.

Quant à la passionaria, elle cherchait désespérément des regards à droite et à gauche mais ne trouva furtivement que le regard d'un collègue de biologie qui lui regardait les seins depuis une bonne dizaine de minutes.

Elle rougit et se plaignit du froid en crispant ses doigts gourds sur le revers de sa veste en daim de Bolivie.

Les nouveaux nantais, collègues fraîchement débarqués de Mayenne ou de Sarthe, s'exclamèrent une nouvelle fois sur la somptueuse Place Royale, petite concorde de province, et expliquèrent à mots lents, comme on le fait de coutume aux enfants ou aux débiles, aux e u r o p é e n n e s a m u s é e s q u e l e s q u a t r e s t a t u e s « symbolisaient »...« représentaient »...« montraient »... les affluents de la Loire et l'on se mit immédiatement à rire du collègue devenu guide improvisé et spécialiste ès- glissements sémantiques.

Paul ne riait pas et tandis qu'on s'esclaffait sur le fait que les deux étrangères ne pouvaient dignement pas comprendre le mot « affluent », il ralentit volontairement son pas et se retrouva quelques mètres en arrière, désireux de prendre un peu de recul face à la décadence de ce début de soirée.

Il posa les yeux sur les deux jeunes filles et il lui plut que celle au long manteau noir leur fit remarquer qu'elle comprenait parfaitement ce qu'il disait et qu'elle leur souhaitait « sans trop d'espoir » de maîtriser aussi correctement l'allemand qu'elle maniait la langue de Breton et Robbe Grillet.

Le grand sourire qui accompagna cette remarque -juste présomptueuse comme Paul les aimait- lui fit ressentir de façon immédiate une sympathie pour cette jeune femme à la si curieuse prononciation.

On se dirigea à petits pas pressés vers le quartier du Bouffay où se tenait, aux dires de la diva de Thalès, **LA** meilleure crêperie de Nantes. Il eut fallu que Paul réagisse dans l'instant mais on accueillit ce qui n'était pas même une proposition par des « vivas » et des « hourras » déconcertants.

Paul avait en effet une sainte horreur des crêperies.

Mais il ne se battait plus tant il se savait minoritaire. Il avait l'impression que le seul mot « crêperie » était chargé d'un pouvoir magique faisant se transformer les gens en consommateurs invertébrés, oubliant jusqu'au plus petit sens critique ou financier.

Il haïssait les bols à large bords, remplis de ce sirop agressif et trop sucré. Il vomissait ces bouteilles de « champagne breton » sur lesquelles souriait sottement un petit homme stylisé au chapeau rond et à la cravate nouée de velours noir.

La lecture d'une carte était sans doute pour lui l'exercice le plus insoutenable.

Au fur et à mesure des années, il ne pouvait sans s'émouvoir accepter les fantaisies stupides de restaurateurs-voleurs vendant leurs denrées à un prix qui défiait le sens humain.

Un pêcheur de Roscoff ou du Guilvinec avait du, un jour, poser son baluchon dans le quartier et subtilement glisser à l'oreille d'un cuisinier en panne d'idées neuves que lui, quand il se

préparait ce genre d'aliment, il rajoutait toujours trois crevettes congelées et quatre moules. Pour le remercier à jamais, on se mit donc à faire des galettes du pêcheur ou océane.

Il dut arriver la même chose à un savoyard égaré au sac lourd de fromages odorants ou à un hispanique spécialiste de Paella.

Nantes était donc bien une plaque tournante de la gastronomie européenne et on venait donc se régaler de ces lunes rondes et sottes marbrées de bruns.

Mais rien ne valait, semble t-il, cet établissement recommandé par l'ingénue pythagoricienne qui poussa le fanatisme jusqu'à préconiser un choix collectif de la spécialité du chef qui était une galette « super bonne ». Le chef en effet, rebelle méconnu, avait ajouté, sans doute dans un moment de grâce divine comme ne le vivent que les fous ou les génies, un tranche épaisse de lard fumé à sa « complète », déjà richement pourvu d'un œuf idiot, de fromage râpé en sachet plastique et d'une tranche de jambon plastifiée. On se mit à entamer un chant de louanges qui tourna à l'hystérie collective qu'on le prix fut annoncé : le bonheur enfin accessible pour seulement 11 euros 50 !

La soirée passa comme dans un rêve, comme dans ces petits matins où l'on ne sait si les voix que l'on entend sont celles du réel ou plutôt les derniers mots échangés par des personnages de rêves qui ne veulent pas quitter leur victime et la laisser s'enfuir vers la clarté.

Paul eut plus d'une fois l'impression quasi tactile d'être ailleurs, de ne participer à la conversation qu'au prix d'efforts démesurés, dans un univers où les voix n'étaient plus qu'une mélodie dissonante et où il eut bientôt l'impression d'être dans un état de confusion mentale proche de ses états où l'abus de boisson rend sourd et joue un rôle d'amplificateur de voix en y ajoutant ses effets de « delay » dévastateur et hypnotique.

Il fut sorti de sa torpeur par la jeune femme aux cheveux châtain.

Elle était née un jour très chaud du mois de Canitis, le 37 pour être précis... et cela n'avait rien d'étonnant.

Ces parents s'étaient retrouvés comme tous les jeunes désœuvrés de cette banlieue berlinoise en haut de la colline des amoureux, à l'arrière de la voiture, sur des banquettes de skaï bleu marine et avaient connu l'étreinte violente, un peu désordonnée mais plus intense que toutes les autres, transpirant de tous les pores de leurs peaux.

La jeune fille qui était déjà mère sans le savoir avait regardé celui qui serait la force de sa vie et le sens de ses rêves et lui avait dit merci en remettant les plis de sa jupe, les joues roses de la folie passée tandis qu'il caressait très doucement la frange de sa passion.

Au dehors le ciel était tout jaune. C'était un signe du destin et d'ailleurs la religion officielle ne disait elle pas dans le livre sacré que les amours sous un ciel jaune sont éternels ?

Ils étaient restés là un bon moment sans rien dire et s'étaient promis d'avoir deux enfants, un garçon et une fille afin de respecter les règles établies dans le royaume de Prusse.

Au fond du ventre de la jeune fille, une toute petite demoiselle, blottie encore, prit son pouce et sourit gentiment au spectacle auquel elle assistait de sa cachette de rêve.

Elle sortit quelques mois plus tard et sentit les mains douces de son père. Elle entendit lui dire les premiers mots magiques. Il était fier et elle devait savoir qu'il l'aimait et la chérirait à jamais. Elle décida de lui obéir et faisait encore tout aujourd'hui pour ne jamais le décevoir. Bien sûr, elle dû grandir et mentir parfois pour aller chez ses premiers amoureux mais elle fut dans l'ensemble raisonnable.

Sa mère l'appela vite « grande chérie » et elle l'appela « petite maman ». Elle était si heureuse.

Elle aimait toujours aujourd'hui se retrouver à l'arrière des voitures avec Paul, cela lui rappelait ses parents et son enfance.

Elle demanda à Paul où il était à ce moment précis et lui dit qu'elle s'amusait ainsi de le voir faire tant d'efforts pour soutenir une conversation qui visiblement ne lui était guère agréable. Elle lui dit d'une voix si sourde qu'il sut immédiatement qu'elle s'isolait avec lui dans un tout petit monde.

Il ne sut que répondre et crut se tirer d'affaire d'une pirouette sémantique teintée d'humour mais elle attrapa la cravate noire qu'il arborait si souvent et le rapprocha au plus près de son visage. Il tenta dans un mouvement premier de se retirer de l'emprise mais elle retint fortement la soie noire et suivit le mouvement de Paul. Il eut un mouvement de panique à l'idée qu'elle l'embrassa comme dans les films américains, comme ça, devant tout le monde, sans qu'il n'y pourtant de raison valable, lui assurant ainsi une honte durable et tenace. Elle n'était plus qu'à deux ou trois centimètres de ses lèvres et il fermait un peu les yeux comme pour se résoudre à subir l'outrage mais il entendit simplement cette phrase qui résonna toute la fin de la soirée dans son crâne et derrière ses oreilles :

« Merci pour tout ! »

On se dit au revoir en parlant trop fort pour faire comprendre à la rue toute entière qu'on était jeune, qu'on avait bien rit et que c'était une bien bonne soirée qui s'achevait et qu'il faudrait au plus vite renouvelée. La transcendante pythie de Thalès formait de grands gestes désordonnés dans l'espace en expliquant qu'elle adorait manger mexicain.

Paul rentra, flanqué des deux européennes, qui prenaient le même chemin que lui.

Ils remontèrent une partie du cours des cinquante otages en échangeant quelques propos sur les femmes âgées et trop fardées qui pointaient leurs escarpins bon marché à l'angle du cours mythique et de la rue de la mairie.

Paul fit remarquer l'obscénité de ces hommes aux ventres ronds qui tournaient dans le quartier avec leurs voitures trop grosses dans lesquelles parfois on observait avec dégoût les sièges autos d'enfants endormis depuis longtemps dans leurs petites chambres HABITAT.

L'anglaise opinait ferme et proposa sans transition que l'on s'arrête au Paddy Dooleys pour y terminer la soirée en compagnie de la communauté britannique qu'elle aurait plaisir à présenter à Paul. C'était ces amis. Il lui plairait certainement ; Ce raccourci avait toujours surpris Paul qui n'avait jamais véritablement apprécié les amis des autres, se sentant même exclu bien souvent d'une complicité toujours ostracisante.

Paul ne faisait jamais d'efforts pour plaire à cette compagnie imposée, à ces mariages forcés et maladroits. On avait bien tenté de lui présenter par ce biais de jeunes et moins jeunes femmes mais il n'avait jamais donné suite à ces mariages arrangés, ne pouvant supporter l'idée même que les hôtes d'un soir puissent se targuer d'être les responsables de la rencontre. Cette fierté vulgaire lui semblait immonde de lourdeur et d'indécence. Paul perdit ainsi de nombreux amis, las de n'avoir pu être les entremetteurs habiles de vies en miettes.

La jeune femme allemande ne disait rien depuis le début de cette marche nocturne et il sembla même à Paul qu'elle s'ennuyait ferme.

L'ambiance de ce pub ressemblait à celle de tous les autres établissements de ce genre. On s'y faisait servir par des garçons et des filles arborant nonchalamment des polos aux couleurs de l'Irlande.

Certains d'entre eux avaient même parfois un fort accent britannique.

On y respirait des odeurs de fûts de chêne, de mélange de bières chères, de cigarettes banales et l'on y entendait surtout les plaisanteries incompréhensibles de britanniques bruyantes qui riaient tout aussi fort que leurs homologues masculins rotaient.

Dans le fond de la salle, un écran géant imbécile et inutile déroulait des images de golf ou de rugby à treize tandis que Loreena Mc Kennitt s'époumonait et tentait de restituer la profondeur mythique des irish songs ou des folk songs des grands espaces.

Rien de déplaisant donc mais une cohue organisée et bon enfant savamment entretenue par des décorations convenues de serviettes éponges colorées et capitalistes ou d'affiches à la gloire de bières brunes et populaires.

Lisa l'anglaise se précipita en hurlant moult borborygmes vers une table où se tenaient sagement émêchés d'autres garçons et d'autres filles dont un - solide gaillard du nom de Tim- dont la spécialité plusieurs fois évoquée de vomir très souvent du fait de ces excès ne fut jamais mise en défaut. En effet, à peine eut-il salué les nouveaux entrants qu'il partit en toute hâte en direction des sanitaires pour y déverser sa solitude et sa peur de la vie.

Là encore et tandis que les anglais jouaient chez Paul le double rôle de Madeleines de Proust - ils étaient en effet les compatriotes de l'homme que Paul avait tant aimé et les sauvages avinés du pire effet, ceux qu'il avait eu l'occasion de croiser quelques mois auparavant - il n'eut de cesse de regarder avec des yeux vrais la jeune femme au manteau noir qui cherchait tranquillement sa place dans l'atmosphère enfumée de ce début de nuit.

Elle déploya tant de talents ce soir-là, riante et chahutant à certains moments, posée et sensuelle à d'autres, que Paul assista médusé à la danse d'une déesse. Chacun de ces mouvements se paraît d'une grâce toute naturelle et contrairement à toutes les autres femmes, il n'y avait aucun apparaître ni artifices qui serait à coup sûr venu ternir l'image sainte.

Il est des instants précieux et délicatement hors du temps qui font qu'à la fois on ne regrette rien des saisons passées mais qui dans le même temps vous les font oublier et parfois haïr. C'était ce genre de pause et de réflexion qu'était en train de vivre Paul au milieu du brouhaha des cliquetis des verres et des chopes de bières brunes.

Il eut voulu la prendre dans ces bras fatigués et lui dire en pleurant, en hurlant, qu'il regrettait, qu'il vomissait toutes ces lâchetés et qu'il ne serait plus qu'à elle pour toujours et à jamais.

Il la voyait comme la seule maîtresse qu'il avait toujours attendue. Elle était, saurait-il se l'avouer, la mère qu'il avait perdue, la femme qu'il méritait, le sexe qu'il attendait, la ville qu'il aimait tant. Elle était toutes les femmes cachées derrière les rideaux, Amélie, la sultane du macadam, Terry, Fabienne...

Y avait-il eu à ce moment intervention du divin, Paul avait-il aperçu l'ange Gabriel dissimulé derrière le pilier du bar lui souriant et lui faisant signe de la rejoindre ?

Quoiqu'il en soit, ils se retrouvèrent rapidement seuls au monde et il lui dit tout de go qu'il avait une fille qu'il aimait avant tout, qu'il espérait sortir de la dépression qui le tuait depuis plus d'un an désormais.

Il était tout à fait absurde qu'il lui assène ainsi les briques les plus essentielles de sa vie mais elle ne parut en faire le drame attendu.

Elle sourit du plus beau des sourires et seules ses grandes mains dans un entrelacement nerveux firent signe à Paul qu'elle comprenait parfaitement les raisons qui avaient poussé Paul à se mettre ainsi à nu pour la première fois.

Il l'aimait plus que de raison parce qu'elle souriait comme cela n'existant plus, parce qu'elle était un peu folle et forte en même temps.

Elle était la ville en ébullition, les boulevards secs et immenses, les ruelles étroites, les portes cochères lourdes de secrets, les arbres de la gare gravés au couteau de messages d'amour et de souvenirs pieux et heureux.

Elle lui dit qu'elle l'attendrait chez elle le lendemain, à l'heure classique des invitations amoureuses, 3h 16 du matin précise.

S'il n'y était pas, elle comprendrait alors qu'il avait sottement allumé un feu de paille et que de toutes les façons, elle avait son avion pour le royaume de Germanie à 4h précise.

Quand Paul rentra chez lui ce soir-là, des milliers de mouches avaient entrepris une lutte à l'intérieur de son estomac et c'est après avoir fixé de longues minutes en souriant un plafond devenu univers entier qu'il s'endormit profondément et se réveilla tard le lendemain dans l'après-midi, pour la première fois depuis de nombreuses années, apaisé.

Il répéta son prénom comme pour s'assurer qu'elle existait toujours et comme la veille, les insectes abdominaux se réveillèrent et souhaitèrent à Paul une bonne journée en bourdonnant à l'intérieur de son estomac.

Il posa la vieille tasse Mobil dans le four micro-onde et appuya en même temps sur le bouton « Lecture » de sa platine disque. Le bras se posa lentement et après les coutumiers petits craquements secs du vinyle, il se laissa pénétrer par les voix graves de moines orthodoxes chantant des airs de la liturgie slavonne.

Il ne pleurait plus cette fois en les écoutants.

Il prit sa tasse remplie d'un « Earl grey » brûlant, ouvrit sa fenêtre en grand, s'alluma une cigarette, la meilleure qu'il avait fumé depuis bien longtemps, jeta un œil sur le salon de Fabienne. Elle coiffait une jeune fille en tailleur noir. Amélie. Il éclata d'un rire neuf devant ce hasard de série B.

A peine habillé, sans réfléchir à la portée probable de l'acte qu'il allait commettre, il descendit quatre à quatre les escaliers de granit, traversa la rue Jean Jacques Rousseau sans se soucier du klaxon puissant du bus de la ligne 51 qui fut obligé de piler pour ne pas renverser cet amoureux inconscient.

Il poussa la porte du salon dans un état d'excitation proche de la transe et se dirigea vers les deux femmes, sous le regard effrayé de son ex-beau père virtuel qui n'eut le temps d'intervenir pour stopper celui qui l'avait tant déçu.

Le regard des deux femmes fut unique et magnifique. Amélie prononça seulement le prénom de cet homme qu'elle avait aimé. Il entendit sa voix pour la première fois depuis si longtemps. Elle avait toujours cette puissance sourde qu'il avait aimée un soir de Juin. Elle sentait un peu le café.

Fabienne demanda poliment mais fermement à Paul de quitter le salon tout en s'étonnant de ce que sa cliente le connaissait.

Il leur dit à toutes les deux et à une vitesse improbable qu'il avait vécu des moments privilégiés en leur compagnie, qu'il s'excusait pour tout le mal qu'il avait peut-être fait, qu'il était amoureux, qu'elle s'appelait Mélanie, que c'était la plus belle partie de la ville qu'il avait rencontré, qu'ils allaient se marier et qu'ils auraient des enfants qu'ils emmèneraient au marché de Talensac pour y acheter des abricots et des huîtres.

Amélie se mit à rire de bon cœur, et sans se soucier des ciseaux qui passèrent à quelques millimètres de son oreille droite, elle se leva et prit Paul dans ses bras, posant sur ses joues deux baisers affectueux.

Paul la respira profondément une dernière fois et voulu sortir du salon aussi rapidement qu'il l'avait fait au départ, afin de laisser prégnant l'effet de désordre et de surprise.

Mais quel ne fut pas sa surprise de voir d'abord l'un des apprentis-shampouineurs puis l'ensemble des clients et des coiffeurs se lever et entamer un vibrant « Oh Happy Days ! », gospel certes usé jusqu'à la corde, mais qui, entonné ici par des gens de tous âges, n'était pas sans charme.

Une surprenante chorégraphie se mit alors en place.

Les designers capillaires gominés jouaient de la tondeuse et faisaient tournoyer autour d'eux le long fil de la machine dans des positions équivoques quand leurs collègues féminines choucroutées aux cheveux abîmés par de trop nombreuses décolorations entamaient de petits pas de danse tout en projetant vers les cieux, et de façon si légère, de minuscules jets de laques en bombe.

Des mégères, déguisées en Dark Vador, toutes papillotes brillantes scotchés sur le haut du crâne, ondulaient au rythme de la mélodie en roulant de vieux yeux exorbités vers Paul, abasourdi par tant de sens commercial.

Il passa sous une arche improvisée par les joyeux drilles qui continuaient à chanter tout en se donnant les mains, réussit à s'extirper de la boutique et avait traversé la rue quand il se retourna une dernière fois vers la sympathique échoppe.

Au rythme de la musique tous étaient sortis et balançaient les bras de la droite vers la gauche comme un dernier adieu à ce nouveau voyageur, à la fois nostalgiques et joyeux, comme pour fêter les départs dont on ne connaît la date de retour.

Paul fit un petit signe de la main et s'engouffra dans l'immeuble. Il n'avait pas encore complètement traversé le couloir sombre qu'il remarqua une forme féminine, à genoux au centre du puits de lumière qui formait le patio un peu sordide de son immeuble.

La jeune femme qui se trouvait là avait tout d'un martyr des antiques jeux du cirque (le temps où l'on savait encore s'amuser à peu de frais pensa Paul).

A genoux sur le pavé humide de ce mois de Novembre, elle avait les bras repliés en croix sur une poitrine fragile. Tout autour d'elle était épargillé des papiers multicolores qui ne cessaient de tomber du ciel pendant qu'elle pleurait du sang en implorant la fin du supplice.

Julie Desbrosses était là, elle aussi, et Dieu, malicieux, semblant ainsi remercier Paul des efforts accomplis, faisait tomber en continu d'un ciel blanc des milliers de lettres recommandées qui finirent par étouffer la bougresse.

Rassasié par ce spectacle, Paul sourit au ciel et monta deux à deux les marches de granit. Il ouvrit la porte de son appartement, demanda poliment aux chœurs orthodoxes de quitter son domicile, après cependant les avoir un par un remercier de l'avoir attendu ainsi et en prenant

bien soin de leur mettre chacun trois télons au creux de la main. Il n'avait plus que de la petite monnaie et s'en excusa courtoisement.

Il se trouva d'une minute à l'autre très seul dans son appartement et eut envie de la voir, Mélanie, sa Mélanie. Il était 22h 33. Un petit point bleu scintillait par intermittence sur la base de son téléphone. Il avait des messages. D'elle. 867. Et tout cela en quelques minutes. A coup sûr elle l'aimait un peu.

Après avoir rangé les résidus de vie précédente dans une caisse en plastique bleue, Paul se lava avec application, démaquilla avec difficulté ses yeux des peintures anciennes, des masques devenus inutiles de la futilité et de la douleur.

Pour la première fois peut être de sa vie, il se regarda dans le miroir ébréché de sa salle de bain et eut vraiment peur de mourir.

C'était un paradoxe immense. Le paradoxe.

Il était plutôt beau mais les ridules qui s'accrochaient à ses tempes et la barre de son front lui donnaient l'air fatigué. Il avait voulu martyriser ce corps nu et se souvint de la manière avec laquelle il avait tenté, un jour de percer ces veines à coups vains de petits ciseaux à ongles. Mais Paul n'était pas mort et décida qu'il lui resterait encore cent ans moins trente à vivre et que ce n'était pas si mal.

Car Paul pensait que ce qui est gênant dans la mort, ce n'est ni la douleur, ni la couleur que prennent les larmes, c'est de sentir que l'on ne peut rien faire ni tenter pour rester avec celle ou celui que l'on aime de tout son cœur. On voudrait se retenir, dire à l'homme au mégot qu'il peut attendre.

Tout n'était qu'une question de droits et comme Paul savait qu'il serait à nouveau père avec cette femme qu'il vénérait, la mort n'avait pas le droit de l'appeler, même prudemment, même poliment.

Il avait encore à courir dans sa ville, avec elle et leurs enfants. Il voulait leur montrer qu'il savait la force de sa ville, emmener ses fils au petit matin sur le bout de la terre, leur raconter d'invraisemblables histoires de pirates dans les guinguettes fatiguées de Trentemoult, à l'heure où les orchestres de bal musette ne jouent plus, à l'heure où la Loire se réveille et voit se refléter dans l'eau marron et grise les formes incongrues des petits chalutiers et des navires portant pavillons des îles caïmans.

Ils les emmèneraient dans les ruelles colorées des nouveaux riches et se moqueraient des trompe-l'œil douteux et des sculptures absurdes posées là sur le rebord des balcons et des fenêtres sans autre sens que le goût de la norme pseudo-révolutionnaire.

Il voulait faire goûter à ces amours le silence de la ville qui se réveille, de ces cieux incertains teintés de rose, de bleu et de gris et manger en se serrant fort les premiers croissants tout chauds sortis de la première boulangerie qu'ils croiseraient.

Il s'habilla en toute hâte et rejoignit l'appartement dans lequel Mélanie préparait à coup sûr les grands bols de thé au lait qu'ils boiraient à petites gorgées en souriant et en jouant des yeux d'amoureux au dessus du bol.

Le début d'une parade amoureuse qui durait encore aujourd'hui.

Paul sortit de son appartement aux environs de l'heure du thé du soir, vers 2h 09 du matin. Il souriait quand il traversait les rues désertes et glacées de sa ville de Décembre et avait même tenté d'expliquer son amour pour Mélanie à ces deux jeunes gens en moto qui l'avaient par la suite roué de coups, Place Canclaux, à l'angle de la rue Desgrées du Loup.

Quand il avait repris conscience au petit matin dans le lit aux draps de coton épais, il savait qu'elle était partie, qu'elle l'avait sans doute détesté à 3h 16, qu'elle avait du pleurer, un peu, dans le taxi qui l'emménait à l'aéroport et qu'elle avait sans doute une dernière fois collé son nez à la vitre de la porte d'embarcation dans l'espoir absurde d'un remake d'un mauvais film français.

Il n'était pas venu parce que Terry n'avait pas cette fois pu intervenir et qu'il n'avait eu juste la force de se traîner au pied de la minuscule chapelle des frères franciscains, seuls humains capables de se réveiller en pleine nuit pour chanter la musique des anges.

Dans la pièce redevenue froide du silence monacal, la tension pouvait se toucher, violente, insolente, rebelle. Plus aucun objets ne bougeaient et les tentures de velours bleu ne s'agitaient plus au gré des courants d'air désormais absents.

Le père supérieur se leva finalement, fit quelques pas dans la direction de Paul puis recula, s'appuya sur son bureau, tira un lourd tiroir de chêne massif et en sortit un objet que Paul, la tête dans les genoux, ne vit pas. Le père reprit sa bien curieuse chorégraphie, faisant alterner les avancées et les contournements de celui qui lui avait, trente trois heures durant, confessé ses amours et ses horreurs, ses soleils de peine et ses averses de rires. Au bout de quelques secondes-éternités, il se plaça derrière Paul, posa sa main sur ses cheveux qu'il caressa lentement, faisant tourner ses doigts autour des petites mèches collées de sueur. Il caressa les joues creuses de son invité et releva doucement son visage. Celui-ci sourit comme il ne l'avait jamais fait auparavant quand le père lui trancha la gorge.

Fatigué d'avoir tant écrit, il referma le cahier à grosse couverture olive et reposa son stylo plume à encre violette dans le petit tiroir de droite de son large bureau.

Il n'était pas très content de la fin de son roman.

Pourquoi en effet tuer son héros alors que celui-ci semblait s'être avancé sur le chemin de la rédemption ?

Peut être tout simplement pour se tuer lui-même, tuer l'homme qu'il aurait voulu être et qu'il ne fut jamais, mentir et en rire, fausser les pistes et pleurer... mais ce n'est jamais que de la littérature, un beau mensonge sorti de la tête d'un fou.

Et puis de toute façon, il était tard, il avait faim et il savait que frère Joseph lui demanderait comme chaque soir pourquoi il se couche tard.

Il lui dirait comme d'habitude qu'il ne trouvait pas le sommeil et que c'était la nuit qui voulait ça.